



LES
ÉTUDES
CONVENABLES
AUX
DEMOISELLES,
TOME PREMIER.



NOMS DES ASSOCIÉS,

MESSIEURS,

BAILLY, rue S. Honoré.

CAILLEAU, rue Galande.

NYON aîné, rue du Jardin.

NYON jeune, place des Quatre-Nations.

FOURNIER, rue Neuve Notre-Dame.

LE CLERC,

ONFROY,

LAMY,

COUTURIER,

SAMSON,

BROCAS,

DELALAIN aîné,

DELALAIN jeune,

BELIN,

SAVOYE,

} quai des Augustins.

} rue S. Jacques,

B-4202

LES
 ÉTUDES
 CONVENABLES
 AUX
 DEMOISELLES;
 CONTENANT

La Grammaire, la Poésie, la Rhétorique,
 le Commerce des Lettres, la Chronologie,
 la Géographie, l'Histoire, la
 Fable héroïque, la Fable morale, les
 Regles de la Bienséance, et un court
 Traité d'Arithmétique.

*Ouvrage destiné aux jeunes Pensionnaires des
 communautés et maisons religieuses.*

TOME I.



A PARIS,
 CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.
 M. DCC. LXXXIX.

Avec approbation, et privilege du roi.

nn 431

R. 577

STATE OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 1850

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1849

ALBANY:

WILEY & SON, PRINTERS.

1850.

THE STATE OF NEW YORK

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1849

ALBANY:

WILEY & SON, PRINTERS.

1850.

THE STATE OF NEW YORK

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

REPORT

P R É F A C E.

Si les dames ne se distinguent point par de grandes actions, c'est qu'on leur en ôte les moyens, en les éloignant des grands emplois; cependant, on peut dire que par leur esprit, par leur politesse, et par tous les charmes qu'elle savent répandre dans leurs manieres, elles font, quand on envisage les qualités solides, la plus grande partie de l'agrément de la société civile. Si l'on doit aux soins et à l'habileté des hommes l'ordre et la regle qui conservent les états, on doit rapporter aux soins, à l'économie et à l'intelligence des femmes, l'ordre et la regle qui conservent et augmentent le bien des familles.

L'application et l'adresse avec lesquelles elles s'acquittent de ce qu'on leur laisse à faire, sont pour elles un préjugé favorable du succès qui répondroit à des soins plus importants: ce n'est pas toujours leur faute si l'on est plus sensible à des attrait frivoles et passagers qu'à des agréments solides, et si la beauté leur at-

tire les soins et les complaisances que leur pourroient souvent attirer le mérite et la vertu. Il est donc de leur intérêt qu'on travaille de bonne heure à leur former l'esprit et le cœur, en les appliquant à des études et à des lectures convenables à leur état. C'est à quoi l'on a dessein de contribuer par les traités qui composent cet ouvrage. Il auroit été naturel de parler d'abord de la religion, dont l'étude est essentielle à tout le monde, à tout âge, à tout sexe, à toute condition, et ne peut être suppléée par aucune autre: mais nous avons sur cette matiere des traités si excellents, si bien faits, que je me suis fait un devoir d'y renvoyer. Je me contenterai d'indiquer qu'après le catéchisme de chaque diocese, on ne sauroit mettre entre les mains des jeunes demoiselles de meilleurs ouvrages que le Catéchisme historique de M. Fleuri, l'Histoire de la Bible de M. de Saci, les Mœurs des Chrétiens et des Israélites, la Conduite d'une dame chrétienne, les Avis d'une mere à sa fille, et tant d'autres, qui sont des sources admi-

Cet art doit son origine à une suite mesurée de paroles, qui flatte l'oreille et qui se perfectionne ensuite par des cadences, par la rime, par les fictions et par les tours d'expressions les plus hardis. On trouvera, après le petit détail des préceptes, des exemples choisis et tirés de nos meilleurs poètes, sur lesquels on peut exercer sa mémoire.

La poésie est si cultivée parmi nous, qu'il est inutile d'en dire davantage. J'y ai joint tout ce qui y a un rapport direct, c'est-à-dire les notions élémentaires sur le poëme épique, dramatique, l'énigme, les devises, etc.

Le troisieme traité présente un précis de l'art de persuader, qu'on appelle rhétorique. La parole est le lien de la société; et comme l'on cherche à plaire aux autres et à les convaincre, les paroles doivent être justes, bien choisies, élégantes, placées à propos. L'intérêt et l'ambition ont fait cultiver cet art dans tous les états. Athenes et Rome s'y sont distinguées. C'est cet art qui triomphe encore aujourd'hui dans nos chaires, au bar-

reau, dans nos assemblées, lorsqu'il est question de donner un conseil, d'instruire une affaire, d'exhorter à faire quelque bien, de consoler un affligé, de défendre un malheureux.

La rhétorique est terminée par un court traité sur le commerce des lettres, où l'on s'est contenté d'indiquer les regles essentielles du cérémonial, de parler de différents genres de lettres, et de donner quelques modeles.

Le premier volume contient de plus un précis de chronologie, de géographie, et les neuf premières époques de l'histoire.

La chronologie et la géographie sont les deux yeux de l'histoire : il faut joindre ces deux sciences ensemble. Comme la chronologie s'arrête dans l'ordre des siècles à de certains temps auxquels sont arrivés les événements les plus importants ; ainsi la géographie s'arrête à certaines villes, les plus grandes, les plus célèbres, autour desquelles elle place les autres moindres, chacune en sa distance. Rien ne fait plus d'honneur à une dame que d'avoir sur ces sciences une

teinture assez forte pour éviter la confusion des temps et des lieux, et pour lire utilement et méthodiquement quelques ouvrages sérieux. A la fin des neuf époques anciennes, et des neuf époques nouvelles, on trouvera une table chronologique qui représente les événements importants arrivés dans chaque époque.

Le traité géographique, qu'on peut appeller la géographie des enfants, doit être étudié avec des cartes sous les yeux. Outre la division naturelle et politique des quatre parties du monde, et toutes les notions générales qui servent de préliminaires à cette science, on y trouvera les cours des rivières, les archevêchés, évêchés et universités de chaque état; le commerce, la religion, et la division la plus précise et la plus exacte des provinces.

His- Les époques anciennes et nouvel-
toire. les forment le tableau de la vie humaine; la vertu y reçoit les hommages qui lui sont dus, et l'on y dépouille le vice de ceux qu'il ne devoit qu'à l'adulation ou à la dépravation des mœurs.

L'histoire nous apprend à connoi-

tre , à admirer la souveraine sagesse de Dieu , sa providence , sa puissance et sa grandeur , en exposant à nos yeux , sur le vaste théâtre de l'univers , tant d'événements merveilleux , où éclatent les marques sensibles de sa bonté pour les bons , les effroyables effets de sa justice sur les méchants.

A l'histoire j'ai fait succéder la mythologie , ou l'histoire des divinités du paganisme. La fable héroïque.

» On ne peut guere se passer , dit un
 » auteur célèbre , de prendre quel-
 » que connoissance de la fable , si
 » l'on veut entendre le sujet de bien
 » des tableaux , et lire sans obstacle
 » les plus beaux ouvrages de littéra-
 » ture. . . . mais c'est prodiguer le
 » temps et la raison que de se livrer
 » plusieurs années de suite à de pa-
 » reilles fadaïses ». J'espere qu'on
 me tiendra compte des paralleles
 qu'on trouvera dans ce traité , où il
 est si aisé de remarquer les larcins
 que le paganisme a faits des plus beaux
 traits de notre religion.

La fable morale est un assemblage de fictions ingénieuses , qui contien- La fable morale.

nent des leçons très instructives pour la pratique des vertus: la fable joint tout-à-la-fois la vivacité de l'invention, l'utilité de la plus sérieuse philosophie, le sel agréable de la satire, la naïveté de la narration, et une plaisanterie fine et délicate. Une suite de fictions conçues et composées dans cette vue formeroit un traité de morale, préférable, peut-être, à un traité plus méthodique et plus direct. La fable ne s'embarrasse point de l'attirail dogmatique. J'ai essayé ce morceau dont Socrate avoit formé le plan: il crut que les vérités développées piquoient trop vivement; pour émousser les pointes de la censure, il vouloit envelopper sa critique du voile adroit des fables qui nous présentent nos défauts sans blesser nos personnes. Ce projet, qui est à exécuter, pourroit faire un excellent traité de morale.

L'arithmétique.

La bien-séance.

L'ouvrage est terminé par un précis d'arithmétique très utile et très nécessaire pour les différents usages de la vie civile, et par quelques réflexions sur les regles essentielles de la bien-séance et de la politesse. LES



LES ÉTUDES

CONVENABLES

AUX DEMOISELLES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GRAMMAIRE.

Demande. QU'EST-CE que la grammaire ?

Réponse. C'est l'art d'exprimer ses pensées correctement et avec goût.

D. Comment exprime-t-on ses pensées ?

R. De deux manières : par des sons articulés qu'on appelle *paroles*, et par des *caractères* convenus entre les hommes.

D. De quoi sont composées les paroles ?

R. Elles sont composées de syllabes ; dont chacune est composée d'un son : le

mot ¹Tri-²ni-³té est composé de trois sons ou syllabes. Le mot qui n'est que d'une syllabe s'appelle *monosyllabe* ; tel est le mot *bon*.

D. Quels sont les *caracteres* convenus entre les hommes pour exprimer leurs pensées?

R. Ce sont des *lettres* qu'ils appellent *voyelles* et *consonnes*.

La *voyelle* est une lettre qui, prise seule, forme un son complet; on en compte cinq, *a, e, i, o, u*.

La *consonne* est une lettre qui ne se prononce que par le secours d'une voyelle: telles sont les dix-huit autres lettres, *b, c, d, f, g, j, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, x, z*. La consonne *b* se prononce comme s'il y avoit *bé*, etc.

D. Qu'est-ce qu'on appelle *é* fermé et *e* muet?

R. L'*é* fermé ou masculin est celui sur lequel on met un accent, et qui se prononce comme dans les mots *bonté, café*.

L'*e* muet ou féminin ne rend qu'un son foible et obscur, comme dans les mots *femme, destinée, paralysie*, qu'on prononce comme si on écrivoit *femme, destiné, paralisi*.

D. Pourquoi ne mettez-vous pas la lettre *h* au rang des consonnes?

R. La lettre *h* ne forme aucun son particulier; on prononce *l'honneur, l'homme*, comme si on écrivoit *l'onneur, l'omme*: mais lorsque cette *h* est *aspirée*, c'est-à-dire que le son se tire du gosier, elle se prononce avec force et se fait entendre avec la voyelle qui suit, comme dans les

mots *hautbois*, *hongrie*, *hardiesse*; on peut alors la mettre au rang des consonnes.

D. Pourquoi mettez-vous les lettres *j* et *v* au rang des consonnes?

R. Parceque ces lettres se joignent toujours avec des voyelles, et qu'elles se prononcent comme s'il y avoit *je* et *ve*: *Jérusalem*, *vérité*. *j'ignore*, *volage*, etc.

D. Quel usage faites-vous de l'*y* grec?

R. Je le confonds avec l'*i* simple dont il a le son, et je l'emploie dans les mots qui expriment le son de deux *ii* voyelles, comme dans *moyen*, *royaume*, *pays*, *crayon*, qu'on prononce comme s'il y avoit *moi-ien*, *roi-iaume*, *pai-is*, *crai-ion*.

CHAPITRE II.

Des Parties du Discours.

D. QU'EST-CE que le discours?

R. C'est une suite de pensées exprimées par des mots.

D. Combien y a-t-il d'especes de mots en général qui forment le discours?

R. Neuf, qui sont le *nom*, l'*article*, le *pronom*, le *verbe*, le *participe*, l'*adverbe*, la *préposition*, la *conjonction* et l'*interjection*.

ARTICLE PREMIER.

Du Nom.

D. QU'EST-CE que le nom ?

R. C'est un mot qui exprime un sujet, et la qualité d'un sujet : il y en a de deux sortes, le *substantif* et l'*adjectif*.

Le nom substantif exprime un objet déterminé, tel que le mot *pere*.

L'adjectif est celui qui exprime la qualité d'un objet, comme le mot *aimable*, qui ne détermine point ce qui mérite cette qualification.

D. Comment peut-on distinguer le substantif de l'adjectif ?

R. C'est lorsqu'on y peut joindre le mot *un* ou *une*. *Roi* est substantif, parcequ'on peut dire *un roi*; et *rouge* est un adjectif, parcequ'on n'entend pas ce que signifie *un rouge*.

D. Qu'observez-vous encore par rapport au nom en général ?

R. Trois choses, le *genre*, le *nombre*, et le *cas*.

Le genre est ce qui distingue le masculin d'avec le féminin ; *le* et *un* marquent le masculin, *le* livre, *le* bracelet, *un* éventail ; *la* et *une* désignent le féminin, *la* corsette, *une* aiguille.

Le nombre est ce qui exprime l'unité et la pluralité : celui qui exprime l'unité se nomme singulier ; celui qui exprime la plu-

ralité se nomme pluriel. Ainsi *la plume* est au singulier, *les plumes* au pluriel.

Le cas désigne les différents rapports sous lesquels on peut considérer un même objet. Il y a six cas, le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, le vocatif, l'ablatif.

On les exprime par des articles, dont nous allons parler.

D. Que remarque-t-on encore par rapport au nom ?

R. On remarque qu'il y a des noms généraux, des noms collectifs, des noms propres, et des noms de nombre.

Les noms généraux expriment des idées générales et communes à plusieurs sujets, comme les noms d'*anges*, d'*hommes*, d'*oiseaux*.

Les noms collectifs sont ceux qui, quoiqu'au singulier, désignent la pluralité, comme *peuple*, *armée*.

Les noms propres sont des noms particuliers d'hommes ou de villes : *César*, *Rome*.

Les noms de nombre expriment des quantités, comme *un*, *dix*, *cent*, *mille*.

D. Que peut-on observer sur les noms adjectifs ?

R. Qu'ils sont susceptibles de différents degrés de comparaison, c'est-à-dire qu'ils peuvent s'appliquer à leurs substantifs avec plus ou moins d'étendue.

Il y a trois degrés de comparaison, le positif, le comparatif, le superlatif.

Le positif regarde l'objet dans son idée simple, comme lorsqu'on dit qu'une *église* est *belle*, qu'un *couvent* est *riche*.

Le comparatif exprime l'objet comparé à un autre sous un rapport d'égalité, d'excès ou de défaut: par exemple, *Dorothée* est *aussi sage*, *plus sage*, *moins sage*, que *Julie*.

Le superlatif exprime le suprême degré de la qualité d'un objet. *Dorise* est *très savante*, *Thérèse* est la *plus zélée* du couvent, *A mélie* est *très orgueilleuse*.

D. Comment s'accorde l'adjectif avec le substantif?

R. En genre, en nombre, et en cas: c'est-à-dire que l'adjectif doit être au masculin singulier lorsque son substantif est au masculin singulier; qu'il doit être au masculin pluriel lorsque le substantif est au masculin pluriel. Il en est de même des noms féminins. On dit au singulier, *l'homme* est *prudent*; au pluriel, *les hommes* sont *prudents*. On dit au féminin singulier, *la femme* est *spirituelle*; au féminin pluriel, *les femmes* sont *spirituelles*.

A R T I C L E I I.

De l'Article.

D. QU'EST-CE que l'article?

R. C'est un monosyllabe qui se met avant un nom pour en former les différents

cas ou chûtes, comme on peut voir par les exemples suivans :

Singulier.

Nom. la bague.
Gén. de la bague.
Dat. à la bague.
Acc. la bague.
Voc. ô bague.
Abl. de la bague.

Pluriel.

Nom. les bagues.
Gén. des bagues.
Dat. aux bagues.
Acc. les bagues.
Voc. ô bagues.
Abl. des bagues.

Singulier.

Nom. l'histoire.
Gén. de l'histoire.
Dat. à l'histoire.
Acc. l'histoire.
Voc. ô histoire.
Abl. de l'histoire.

Pluriel.

Nom. les histoires.
Gén. des histoires.
Dat. aux histoires.
Acc. les histoires.

Singulier.

Nom. le dortoir.
Gén. du dortoir.
Dat. au dortoir.
Acc. le dortoir.
Voc. ô dortoir.
Abl. du dortoir.

Pluriel.

Nom. les dortoirs.
Gén. des dortoirs.
Dat. aux dortoirs.
Acc. les dortoirs.
Voc. ô dortoirs.
Abl. des dortoirs.

Singulier.

Nom. l'or.
Gén. de l'or.
Dat. à l'or.
Acc. l'or.
Voc. ô or.
Abl. de l'or. (1)

(1) Ce mot n'a point de pluriel.

Pluriel.

Nom. les gens.
Gén. des gens.
Dat. aux gens.
Acc. les gens.

Voc. ô histoires.

Voc. ô gens.

Abl. des histoires.

Abl. des gens (1).

(1) Ce mot n'a pas de singulier.

D. Qu'entendez-vous par nominatif, génitif, etc. ?

R. J'entends par nominatif un cas qui exprime un sujet, comme principe ou comme objet de quelque action. Quand je dis *l'histoire est agréable*, ce mot *histoire* est au nominatif, et dit que la chose est nommée.

Le génitif exprime le rapport d'une chose à celle à qui elle appartient : la porte *du* jardin, la vanité *des* hommes.

Le datif marque un rapport de profit ou de dommage : je donne *aux* pauvres, j'écris *à* mes parents.

L'accusatif exprime le terme d'une action, et se met après le verbe : Julie aime *son* devoir.

Le vocatif sert à nommer la chose ou la personne à qui on parle : *ô* chères sœurs, consolez-vous.

L'ablatif exprime un rapport de séparation ou de division : nos premiers parents furent chassés *du* paradis terrestre.

D. Que faut-il observer encore par rapport à l'article ?

R. 1° Que l'article *le* est pour le masculin singulier ; *la* pour le féminin singulier ; *les* pour l'un et l'autre au pluriel ; car on dit *les* bagues, *les* dortoires, quoique l'un soit masculin et l'autre féminin.

2° Que *le* et *la*, suivis d'une voyelle, comme dans le mot *ame*, ou d'une *h* non aspirée, comme dans le mot *histoire*, s'expriment par l'apostrophe : ainsi on ne dit pas *la ame*, *la histoire*, *le argent*, mais *l'ame*, *l'histoire*, *l'argent*.

Il en est de même de l'article *de* au génitif suivi d'une voyelle : on dit *un livre d'église*, *les forces d'Hercule*.

3°. Que l'article indéterminé *un*, *une* ; n'a point de pluriel, à moins qu'on ne prenne pour son pluriel *de* et *des* : *de* quand l'adjectif précède, *de beaux lits* ; *des* avant les substantifs, *des animaux*.

A R T I C L E I I I.

Du Pronom.

D. QU'EST-CE que le pronom ?

R. C'est un mot qui tient la place du nom dont on se sert, comme on voit dans les tables suivantes.

Singulier.

Nom. je ou moi.

Gén. Abl. de moi.

Dat. à moi.

Acc. moi.

Pluriel.

Nom. Acc. nous.

Gén. Abl. de nous.

Dat. à nous.

Singulier.

Nom. lui ou il.

Gén. Abl. de lui.

Dat. à lui.

Acc. lui.

Pluriel.

Nom. ils ou eux.

Gén. Abl. d'eux.

Dat. à eux.

Acc. eux.

Singular.

Nom. tu ou toi.
 Gén. Abl. de toi.
 Dat. à toi.
 Acc. toi.

Singular

Nom. Acc. elle.
 Gén. Abl. d'elle.
 Dat. à elle.

Pluriel.

Nom. Acc. vous.
 Gén. Abl. de vous.
 Dat. à vous.

Pluriel.

Nom. Acc. elles.
 Gén. Abl. d'elles.
 Dat. à elles.

D. Quels sont les principaux pronoms ?

R. Ce sont les *personnels*, c'est-à-dire ceux qui expriment les personnes.

D. Combien y'a-t-il de personnes ?

R. Trois : la première est celle qui parle, *j'aime, je commande* ; la seconde est celle à qui on parle, *tu écris, tu brodes* ; la troisième est celle de qui on parle, *il vient, elle s'habille*.

On appelle pronom *réci-proque* celui qui rentre dans lui-même : *Agnès s'habille, Caton s'est tué*.

D. Comment faut-il se servir du pronom *ce, cet, cette, ces*.

R. 1°. *Ce* se met avant les noms masculins qui commencent par une consonne ou par une *h* aspirée : *ce moineau, ce héros*.

Quand *ce* précède le verbe *être*, on fait élision de la lettre *e*, et l'on substitue une apostrophe : *c'est lui, c'est-à-dire*.

2°. *Cet* se met avant les noms qui commencent par une voyelle ou une *h* non aspirée : *cet oiseau, cet homme*.

3°. *Cette* précède les noms féminins au singulier : *cette* coëffure, *cette* garde-robe.

4°. *Ces* se met devant les noms masculins et féminins au pluriel : *ces* oiseaux, *ces* femmes.

D. Quel usage faites-vous du pronom relatif *qui*, *lequel*?

R. 1°. Le même que des autres pronoms. Il se met au lieu du nom. *Moi qui* suis chrétien, *Louis qui* est roi, *qui* êtes-vous?

Ce pronom a souvent rapport à un autre nom qu'on appelle antécédent, comme dans cet exemple, *Dieu qui est saint*; *qui* se rapporte à *Dieu* qui est l'antécédent de ce pronom, et se peut convertir en *lequel*, *Dieu lequel* est saint.

2°. *Que*, *quoi*, sont des pronoms relatifs quand on peut les tourner par *lequel* ou *laquelle* : *la science que j'étudie*, *les dangers à quoi on s'expose*, c'est-à-dire *la science laquelle j'étudie*, *les dangers auxquels on s'expose*.

Que et *quoi* sont encore des pronoms relatifs quand on peut les tourner par *quelle chose*. *Que vous dirai-je?* à *quoi pensez-vous?* c'est-à-dire *quelle chose vous dirai-je?* à *quelle chose pensez-vous?*

Que est conjonction quand on ne peut le tourner ni par *lequel*, *laquelle*, ni par *quelle chose* : *Dieu veut que nous l'aimions*; *j'attends que le beau temps vienne*.

ARTICLE IV.

Du Verbe.

D. QU'EST-CE que le verbe?

R. C'est un mot qui sert pour affirmer une chose d'une autre. Après que les hommes eurent trouvé des mots pour signifier les objets de leurs perceptions, ils cherchèrent des termes pour exprimer leurs jugements et former des propositions. Or une proposition renferme deux termes : l'un s'appelle le *sujet*, qui est celui dont on affirme quelque chose ; le second, qui est ce qui est affirmé, se nomme l'*attribut*. Dans cette proposition, *Dieu est bon*, *Dieu* est le sujet, *bon* l'attribut ; le mot *est*, qui lie le sujet avec l'attribut, est le verbe. Le verbe *être* est donc proprement le verbe essentiel ou substantif ; aussi est-il renfermé dans tous les autres verbes dont on se sert pour affirmer. *Aimer* est comme si l'on disoit *être aimant*.

D. Qu'est-ce qu'un verbe actif?

R. C'est un verbe qui marque que la personne ou la chose dont on parle, fait quelque action. *Les Anges adorent Dieu*, signifie que les anges font une action d'adoration.

D. Qu'est-ce qu'un verbe passif?

R. C'est un verbe qui marque que la personne ou la chose dont on parle, est l'objet de l'action d'une autre personne ou d'une autre chose. *Dieu est adoré par les*

anges, signifie que Dieu est l'objet de l'action d'adoration faite par les anges.

D. Qu'est-ce que conjuguer un verbe?

R. C'est marquer toutes les différences dont cette action ou passion est susceptible.

Il y a quatre principales conjugaisons.

La première comprend les verbes dont l'infinitif est en *er*, comme *aimer*, *chanter*.

La seconde comprend les verbes dont l'infinitif est en *ir*, comme *finir*, *pâtir*.

La troisième comprend les verbes dont l'infinitif est en *oir*: *recevoir*, *s'asseoir*.

La quatrième renferme les verbes dont l'infinitif est en *re*, comme *rendre*, *prendre*.

On appelle verbes *irréguliers* ceux qui ne suivent point la règle de ces quatre conjugaisons.

D. N'y a-t-il point de verbes qui entrent dans la conjugaison des autres?

R. Oui. Les verbes *avoir* et *être* s'appellent verbes *auxiliaires*, parceque les autres verbes ne se conjuguent en partie qu'avec leur secours.

CONJUGAISON DU VERBE

AVOIR.

Indicatif.

J'ai.

Tu as.

Il ou elle a.

Nous avons.

Vous avez.

Ils ou elles ont.

Imparfait.

J'avois.

Tu avois.

Il avoit.

Nous avions.

Vous aviez.

Ils avoient.

*Prétérit.*J'ai eu, *ou* j'eus.

Tu as eu. Tu eus.

Il a eu. Il eut.

Nous avons eu.

Vous avez eu.

Ils ont eu.

Plusque-parfait.

J'avois eu.

Tu avois eu.

Il avoit eu.

Nous avions eu.

Vous aviez eu.

Ils avoient eu.

Futur.

J'aurai.

Tu auras.

Il aura.

Nous aurons.

Vous aurez.

Ils auront.

IMPÉRATIF.

Aie.

Qu'il ait.

Ayons.

Ayez.

Qu'ils aient.

SUBJ. *Présent.*

Que j'aie.

Que tu aies.

Qu'il ait.

Que nous ayons.

Que vous ayez.

Qu'ils aient.

*Imparfait.*Que j'eusse, *ou* j'au-
rois.

Que tu eusses.

Qu'il eût.

Que nous eussions.

Que vous eussiez.

Qu'ils eussent.

Prétérit.

Que j'aie eu.

Que tu aies eu.

Qu'il ait eu.

Que nous ayons eu.

Que vous ayez eu.

Qu'ils aient eu.

*Plusque-parfait.*Que j'eusse eu, *ou*
j'aurois eu.

Que tu eusses eu.

Qu'il eût eu.

Que nous eussions
eu.

Que vous eussiez eu.	INFINITIF. Avoir.
Qu'ils eussent eu.	<i>Prétérit.</i>
<i>Futur.</i>	Avoir eu.
J'aurai eu.	<i>Participe</i>
Tu auras eu.	Ayant , ayant eu ;
Il aura eu.	eu , eue.
Nous aurons eu.	<i>Gérondif.</i>
Vous aurez eu.	Ayant.
Ils auront eu.	

CONJUGAISON DU VERBE

Ê T R E.

INDIC. <i>Présent.</i>	Il a été.
Je suis.	Nous avons été.
Tu es.	Vous avez été.
Il est.	Ils ont été.
Nous sommes.	<i>Plusque-parfait.</i>
Vous êtes.	J'avois été.
Ils sont.	Tu avois été.
<i>Imparfait.</i>	Il avoit été.
J'étois.	Nous avions été.
Tu étois.	Vous aviez été.
Il étoit.	Ils avoient été.
Nous étions.	<i>Futur.</i>
Vous étiez.	Je serai.
Ils étoient.	Tu seras.
<i>Prétérit.</i>	Il sera.
J'ai été , ou je fus.	Nous serons.
Tu as été.	

16 CONJUGAISONS DES VERBES.

Vous serez.

Ils seront.

Impératif.

Sois.

Qu'il soit.

Soyons.

Soyez.

Qu'ils soient.

Subjonctif.

Que je sois.

Que tu sois.

Qu'il soit.

Que nous soyons.

Que vous soyez.

Qu'ils soient.

Imparfait.

Que je fusse, *ou* je serois.

Que tu fusses.

Qu'il fût.

Que nous fussions.

Que vous fussiez.

Qu'ils fussent.

Prétérit.

Que j'aie été.

Que tu aies été.

Qu'il ait été.

Que nous ayons été.

Que vous ayez été.

Qu'ils aient été.

Plusque-parfait.

Que j'eusse été, *ou* j'aurais été.

Que tu eusses été.

Qu'il eût été.

Que nous eussions été.

Que vous eussiez été.

Qu'ils eussent été.

Futur.

J'aurai été.

Tu auras été.

Il aura été.

Nous aurons été.

Vous aurez été.

Ils auront été.

Infinitif.

Être.

Prétérit.

Avoir été.

Participe.

Etant, ayant été.

Gérondif.

Etant.

PREMIERE CONJUGAISON

Indicatif.

J'aime.
 Tu aimes.
 Il aime.
 Nous aimons.
 Vous aimez.
 Ils aiment.

Imparfait.

J'aimois.
 Tu aimois.
 Il aimoit.
 Nous aimions.
 Vous aimiez.
 Ils aimoient.

Prétérit.

J'ai aimé, ou j'aimai.
 Tu as aimé.
 Il a aimé.
 Nous avons aimé.
 Vous avez aimé.
 Ils ont aimé.

Plusque-parfait

J'avois aimé.
 Tu avois aimé.
 Il avoit aimé.
 Nous avions aimé.
 Vous aviez aimé.
 Ils avoient aimé.

Futur.

J'aimerai.
 Tu aimeras.
 Il aimera.
 Nous aimerons.
 Vous aimerez.
 Ils aimeront.

Impératif.

Aime.
 Qu'il aime.
 Aimons.
 Aimez.
 Qu'ils aiment.

Subjonctif.

Que j'aime.
 Que tu aimes.
 Qu'il aime.
 Que nous aimions.
 Que vous aimiez.
 Qu'ils aiment.

Imparfait.

Que j'aimasse, ou
 j'aimerois.
 Que tu aimasses.
 Qu'il aimât.
 Que nous aimas-
 sions.
 Que vous aimassiez.
 Qu'ils aimassent.

<i>Prétérit.</i>	<i>Futur.</i>
Que j'aie aimé.	J'aurai aimé.
Que tu aies aimé.	Tu auras aimé.
Qu'il ait aimé.	Il aura aimé.
Que nous ayons aimé.	Nous aurons aimé.
mé.	Vous aurez aimé.
Que vous ayez aimé.	Ils auront aimé.
Qu'ils aient aimé.	INFINITIF.
<i>Plusque-parfait.</i>	Aimer.
Que j'eusse aimé, ou	<i>Prétérit.</i>
j'aurois aimé.	Avoir aimé.
Que tu eusses aimé.	<i>Participe.</i>
mé.	Aimant, ayant aimé ; ayant été aimé ou aimée.
Qu'il eût aimé.	<i>Gérondif.</i>
Que nous eussions aimé.	Aimant ou en aimant.
Que vous eussiez aimé.	
Qu'ils eussent aimé.	

SECONDE CONJUGAISON.

<i>INDIC. Présent.</i>	
Je finis.	Il finissoit.
Tu finis.	Nous finissions.
Il finit.	Vous finissiez.
Nous finissons.	Ils finissoient.
Vous finissez.	<i>Prétérit.</i>
Ils finissent.	J'ai fini, ou, je finis.
<i>Imparfait.</i>	Tu as fini.
Je finissois.	Il a fini.
Tu finissois.	Nous avons fini.

Vous avez fini.

Ils ont fini.

Plusque-parfait.

J'avois fini.

Tu avois fini.

Il avoit fini.

Nous avions fini.

Vous aviez fini.

Ils avoient fini.

Futur.

Je finirai.

Tu finiras.

Il finira.

Nous finirons.

Vous finirez.

Ils finiront.

IMPÉRATIF.

Finis.

Qu'il finisse.

Finissons.

Finissez.

Qu'ils finissent.

SUBJ. Présent.

Que je finisse.

Que tu finisses.

Qu'il finisse.

Que nous finissions.

Que vous finissiez.

Qu'ils finissent.

Imparfait.

Que je finisse, ou je
finirois.

Que tu finisses.

Qu'il finît.

Que nous finissions.

Que vous finissiez.

Qu'ils finissent.

Prétérit.

Que j'aie fini.

Que tu aies fini.

Qu'il ait fini.

Que nous ayons
fini.

Que vous ayez fini.

Qu'ils aient fini.

Plusque-parfait.

Que j'eusse fini, ou
j'aurois fini.

Que tu eusses fini.

Qu'il eût fini.

Que nous eussions
fini.

Que vous eussiez
fini.

Qu'ils eussent fini.

Futur.

J'aurai fini.

Tu auras fini.

Il aura fini.

Nous aurons fini.

20 CONJUGAISON DES VERBES.

Vous aurez fini.

Ils auront fini.

Infinitif.

Finir.

Prétérit.

Avoir fini.

Participe.

Finissant, ayant fini;
fini ou finie, ou
étant fini ou finie.

Gérondif.

Finissant ou en finis-
sant.

TROISIEME CONJUGAISON.

Indicatif.

Je reçois.

Tu reçois.

Il reçoit.

Nous recevons.

Vous recevez.

Ils reçoivent.

Imparfait.

Je recevois.

Tu recevois.

Il recevoit.

Nous recevions.

Vous receviez.

Ils recevoient.

Prétérit.

J'ai reçu, ou je reçus.

Tu as reçu.

Il a reçu.

Nous avons reçu.

Vous avez reçu.

Ils ont reçu.

Plusque-parfait.

J'avois reçu.

Tu avois reçu.

Il avoit reçu.

Nous avions reçu.

Vous aviez reçu.

Ils avoient reçu.

Futur.

Je recevrai.

Tu recevras.

Il recevra.

Nous recevrons.

Vous recevrez.

Ils recevront.

Impératif.

Reçois.

Qu'il reçoive.

Recevons.

Recevez.

Qu'ils reçoivent.

Subjonctif.

Que je reçoive,
 Que tu reçoives.
 Qu'il reçoive.
 Que nous recevions,
 Que vous receviez.
 Qu'ils reçoivent.

Que tu eusses reçu,
 Qu'il eût reçu.
 Que nous eussions
 reçu.
 Que vous eussiez
 reçu.
 Qu'ils eussent reçu.

Imparfait.

Que je reçusse, ou je
 recevrais,
 Que tu reçusses;
 Qu'il reçût.
 Que nous reçus-
 sions.
 Que vous reçussiez.
 Qu'ils reçussent.

Futur.

J'aurai reçu,
 Tu auras reçu.
 Il aura reçu.
 Nous aurons reçu.
 Vous aurez reçu.
 Ils auront reçu.

Prétérit.

Que j'aie reçu.
 Que tu aies reçu.
 Qu'il ait reçu.
 Que nous ayons
 reçu.
 Que vous ayez reçu,
 Qu'ils aient reçu.

Infinitif.

Recevoir,

Prétérit.

Avoir reçu.

Participe.

Recevant, ayant re-
 çu; reçu, reçue;
 ou étant reçu ou
 reçue.

Plusque-parfait.

Que j'eusse reçu, ou
 j'aurois reçu.

Gérondif.

Recevant ou en re-
 cevant.

22 CONJUGAISON DES VERBES.

QUATRIÈME CONJUGAISON.

INDIC. *Présent.*

Je rends.
Tu rends.
Il rend.
Nous rendons.
Vous rendez.
Ils rendent.

Imparfait.

Je rendois.
Tu rendois.
Il rendoit.
Nous rendions.
Vous rendiez.
Ils rendoient.

Prétérit.

J'ai rendu, *ou* je rendis.
Tu as rendu.
Il a rendu.
Nous avons rendu.
Vous avez rendu.
Ils ont rendu.

Plusque-parfait.

J'avois rendu.
Tu avois rendu.
Il avoit rendu.
Nous avions rendu.
du.

Vous aviez rendu.
Ils avoient rendu.

Futur.

Je rendrai.
Tu rendras.
Il rendra.
Nous rendrons.
Vous rendrez.
Ils rendront.

IMPÉRATIF.

Rends.
Qu'il rende.
Rendons.
Rendez.
Qu'ils rendent.

SUBJ. *Présent.*

Que je rende.
Que tu rendes.
Qu'il rende.
Que nous rendions.
Que vous rendiez.
Qu'ils rendent.

Imparfait

Que je rendisse, *ou*
je rendrois.
Que tu rendisses.
Qu'il rendît.
Que nous rendis-
sions.

Que vous rendissiez.	<i>Futur.</i>
Qu'ils rendissent.	J'aurai rendu.
<i>Prétérit.</i>	Tu auras rendu.
Que j'aie rendu.	Il aura rendu.
Que tu aies rendu.	Nous aurons rendu.
Qu'il ait rendu.	Vous aurez rendu.
Que nous ayons rendu.	Ils auront rendu.
	<i>INFINITIF.</i>
Que vous ayez rendu.	Rendre.
Qu'ils aient rendu.	<i>Prétérit.</i>
<i>Plusque-parfait.</i>	Avoir rendu.
Que j'eusse rendu, <i>ou j'aurais rendu.</i>	<i>Participe.</i>
Que tu eusses rendu.	Rendant, ayant rendu ; rendu, rendue.
Qu'il eût rendu.	
Que nous eussions rendu.	Ayant été rendu, <i>ou</i> rendue.
Que vous eussiez rendu.	
Qu'ils eussent rendu.	<i>Gérondif.</i>
	En rendant.

D. Qu'avez-vous remarqué en conjuguant les verbes?

R. Quatre choses : les nombres, les personnes, les temps et les modes.

D. Qu'est-ce que les nombres dans les verbes?

R. C'est, comme dans les noms, le singulier et le pluriel : *j'aime, nous aimons.*

D. Qu'est-ce que les personnes dans les verbes?

R. Ce sont, comme dans les pronoms personnels, la première, la seconde, la troisième : *je, tu, il* ou *elle* pour le singulier, *nous, vous, ils* ou *elles* pour le pluriel.

D. Qu'est-ce que les temps dans les verbes?

R. Ce sont des terminaisons particulières qui font connoître le temps de l'action ou de la passion.

D. Combien comptez-vous de temps?

R. Trois : le temps présent, passé et futur : *je suis, j'apprends* l'histoire, désigne un temps présent ; *j'ai été* à Versailles, *j'ai brodé* ma robe, désigne un temps passé ; *je serai* religieuse, *j'irai* à Paris, désigne un temps futur.

D. Qu'est-ce que les modes ?

R. Ce sont différentes manières d'envisager les trois temps ci-dessus. On en compte quatre, qui sont, l'*indicatif*, l'*impératif*, le *subjonctif*, et l'*infinitif*.

L'indicatif représente l'action indépendamment de toute autre circonstance : *j'écris* une lettre ; *j'ai fait* la dentelle de ma coëffure ; *j'irai* voir mes parents dans deux mois.

L'impératif marque commandement ; prière ou exhortation : vous *aimerez*, ou *aimez* Dieu de tout votre cœur ; *soyez* assidue à vos devoirs ; *habillem*-vous avec modestie.

Le subjonctif marque l'action ou passion dépendante de quelque circonstance exprimée

mée ou sous-entendue : Je souhaite que vous *soupiiez* avec madame l'abbesse. Il faut que vous *fassiez* un compliment.

L'infinitif est la maniere d'exprimer l'action ou passion sans allusion aux temps et aux personnes, *donner*, *bâtir*.

D. En conjuguant le verbe *rendre*, vous avez mis au prétérit *j'ai rendu* : mais les grammairiens parlent de différents prétérits ; ils appellent prétérit *simple*, *je rendis*, *tu rendis*, et ils appellent prétérit *indéfini*, *j'ai rendu*, etc. Quand faut-il se servir de l'un ou de l'autre de ces prétérits ?

R. Le prétérit simple s'emploie pour marquer une chose passée dans un temps dont il ne reste plus rien ; ainsi on doit dire, *je rendis* mes comptes *la semaine passée* : au lieu que le prétérit indéfini marque ordinairement un temps dont il reste encore quelque partie à écouler : L'abbesse a rendu *aujourd'hui* sa visite à l'évêque. Ainsi il faut dire, *Nous avons vu* de grands événements dans ce siècle, et non point *nous vîmes*.

D. Qu'entendez-vous par verbes irréguliers ?

R. J'entends ceux qui s'écartent des regles communes pour la formation de leurs temps, modes, personnes, ou à qui il manque quelqu'une de ces choses, comme *querir* qui n'a que l'infinitif, *frîre* qui n'a à l'indicatif que ces trois personnes, *je fris*, *tu fris*, *il frit* ; *il faut*, *il importe*, qui ne s'emploient qu'à la troisième personne du

singulier. Il y en a beaucoup d'autres dont nous ne dirons rien, et dont on apprendra les temps et la conjugaison par l'usage.

D. Quelle différence y a-t-il entre le verbe actif et passif ?

R. Le verbe actif signifie une action ; comme *chanter, rire.*

Le verbe passif signifie une passion ; c'est-à-dire que la chose dont on parle est l'objet de l'action d'une autre chose, comme *être battu, être poursuivi.*

D. Conjuguez un verbe passif par les premières personnes de chaque temps.

R. INDICATIF. *Présent.*

Je suis aimé, *ou* aimée.

Les autres temps se mettent de même au masculin ou au féminin.

Imparfait.

J'étois aimé.

Prétérit.

J'ai été aimé, *ou* je fus aimé.

Plusque-parfait.

J'avois été aimé.

Futur.

Je serai aimé,

IMPÉRATIF,

Sois aimé,

SUBJ. *Présent.*

Que je sois aimé.

Imparfait.

Que je fusse aimé,
ou je serois aimé.

Prétérit.

Que j'aie été aimé.

Plusque-parfait.

Que j'eusse été aimé,
ou j'aurois été aimé.

Futur.

J'aurai été aimé.

INFINITIF,

Être aimé,

*Prétérit.**Participe.*

Avoir été aimé.

Aimé, ayant été aimé.

Remarquez que le verbe *être* accompagne tous les temps de ce verbe passif.

ARTICLE V.

Du Participe.

D. QU'EST-CE que le participe ?

R. C'est un nom adjectif ordinairement indéclinable, qui tient de la nature du verbe. Il y a deux especes de participes; savoir, le participe du verbe actif, et celui du verbe passif: L'abbesse *lisant* de bons livres. Une pensionnaire *aimée* de sa maîtresse.

D. Donnez-moi quelques exemples de participes qui se déclinent.

R. On décline les participes qu'on rend adjectifs. Une étoffe *approchante* de la vôtre. Des filles majeures *usantes* et *jouissantes* de leurs droits. Des eaux *dormantes*.

D. Que remarquez-vous encore d'important ?

R. 1°. Quand le verbe *avoir* précède les participes passifs, ils sont ordinairement indéclinables: Les riches *ont* toujours *aimé* la dépense.

2°. Quand le verbe *être* précède les participes, ils sont ordinairement déclinables: L'écriture a été *inventée* pour peindre la parole, et pour parler aux yeux. Les mauvais

ses nouvelles se sont toujours *répandues* plus promptement que les bonnes.

ARTICLE VI.

De l'Adverbe.

D. QU'EST-CE que l'adverbe ?

R. C'est un mot qui se joint ordinairement à un verbe, et qui en augmente ou diminue l'action : aimer *ardemment*, prier *foiblement*.

Les adverbes ne sont susceptibles d'aucun changement ; ils n'ont point de genres, de nombres, de cas, de personnes, de temps et de modes.

D. Comment se forment le plus grand nombre des adverbes ?

R. La plupart des adjectifs forment leur adverbe, en ajoutant *ment* à leur féminin ; *grande*, *grandement* ; *sage*, *sagement*.

D. Distingue-t-on les adverbes entre eux ?

R. On peut le faire. On appelle adverbes *simples* ceux qui s'expriment en un mot ; *hier*, *beaucoup* : adverbes *composés*, ceux qui s'expriment en plusieurs mots ; *pour le présent*, *tour à tour* : adverbes *de temps* ; *demain*, *dans peu* : adverbes *de lieu* ; *près*, *loin*, *ici* : adverbes *de nombre* ; *combien*, *assez*, *dix fois*, *cent fois* : adverbes *de comparaison* ; *plus*, *moins*, etc.

D. N'emploie-t-on jamais des noms adjectifs comme adverbes ?

R. On le fait fort heureusement dans les phrases suivantes et semblables : chanter *juste*, parler *bas*, frapper *fort*.

ARTICLE VII.

De la Préposition.

D. QU'EST-CE que la préposition ?

R. C'est un mot indéclinable qui se met toujours devant un nom ou pronom, marquant quelque circonstance de la chose dont on parle. Thérèse étudie *dans* sa chambre. Julie est *avec* sa maîtresse. L'armée est *proche* des remparts.

ARTICLE VIII.

De la Conjonction.

D. QU'EST-CE que la conjonction ?

R. C'est un mot indéclinable qui sert à lier ensemble les diverses parties d'un discours, par exemple : La puissance *et* la justice devroient être inséparables. *Soit que* vous vous mariiez, *soit que* vous gardiez le célibat, vous aurez toujours de l'inquiétude.

D. La conjonction *que* ne devient-elle point quelquefois pronom ?

R. Oui, toutes les fois qu'elle peut se convertir par *lequel*, *laquelle* : le directeur *que* j'ai choisi : je puis dire le directeur *lequel* j'ai choisi.

BIBLIOTECA

ARTICLE IX.

De l'Interjection.

D. QU'EST-CE que l'interjection?

R. C'est un mot indéclinable qui précède ou qui entre dans le discours, et qui exprime quelque passion de l'ame : *oh ciel ! qui le croiroit ! ha ! hélas ! mon Dieu !*

CHAPITRE III.

De l'Orthographe.

D. QU'EST-CE que l'orthographe?

R. C'est l'art d'écrire correctement.

D. Quels sont les guides de cet art?

R. La raison, qui veut qu'on ait égard à l'étymologie des mots, et l'autorité, qui veut qu'on suive la manière d'écrire des bons auteurs.

D. L'orthographe est-elle aisée à apprendre?

R. Non. 1°. Il entre dans les mots beaucoup de lettres qui ne se prononcent pas ; *dentelles, esprits, ils aiment*, se prononcent à-peu-près comme s'il y avoit *dentel, espri, ils aime*.

2°. Les mêmes sons s'expriment souvent par des caracteres différens, comme dans les mots *diamant, Normand, vent, sang*, ou dans ceux-ci, *vin, levain, venin, saint*.

3°. Il y a plusieurs mots qui ne s'écri-

vent point comme on le prononce : on écrit *paon*, *faon*, *Laon*, *août*, *Europe*, *à jeun*, *économie*, et on prononce *pan*, *fan*, *lan*, *oût*, *urope*, *à jun*, *économie*.

4°. Plusieurs mots françois suivent la trace de leur étymologie qui est grecque ou latine ; on écrit *philosophie*, et on prononce *philosofie*.

ARTICLE PREMIER.

De la Ponctuation.

D. QU'EST-CE que la ponctuation ?

R. C'est la méthode de marquer, en écrivant, les endroits où il faut s'arrêter.

D. De quels caracteres se sert-on pour distinguer les différentes parties d'un discours ?

R. De la virgule (,), du point avec la virgule (;), des deux points (:), du point (.), du point interrogatif (?), et du point admiratif (!).

La *virgule* distingue les parties ou membres d'une phrase. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, sont les quatre parties connues du globe terrestre.

Le *point* avec la *virgule* marque un plus grand repos que la virgule. Les gens heureux ne se corrigent guere ; ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

Les deux *points* se placent au milieu

d'une période, entre deux propositions qui se suivent nécessairement : Loin d'ici, raison humaine ! tu ne connois ni nos maux ni les moyens de les guérir : toujours extrême dans tes idées, toujours sujette à t'égarer, tantôt tu nous inspires l'orgueil, et tantôt tu nous portes au découragement.

Le *point* est la marque de la plus forte pause ; il montre que le sens de la période est fini : L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le *point interrogant* se place à la fin d'une phrase dans laquelle il y a interrogation : Avez-vous entendu la messe ?

Le *point admiratif* se place après une exclamation : Hélas ! mysteres terribles, abymes des jugements de Dieu !

D. Quels sont les autres caracteres usités dans l'écriture ?

R. L'apostrophe ('), le trait d'union (-); les deux points sur une voyelle (ü), la cédille (ç) et la parenthese ().

L'*apostrophe* marque une élision, c'est-à-dire la suppression d'une voyelle finale ; ainsi on écrit, *l'argent*, au lieu de *le argent* ; conquêtes d'*Alexandre* ; je n'ai qu'un *écu*.

L'usage a permis qu'on supprimât l'*e* final du mot *grande* dans les mots suivants, *grand'messe*, *grand'peur*, *grand'chambre*, *grand'salle*, etc.

Le *trait d'union* sert à unir deux mots et à n'en faire, pour ainsi dire, qu'un : *Veut-*

il lire ? Croit-elle se moquer des regles ? Cherche-la.

Les *deux points* sur une voyelle marquent une syllabe différente de celle qui précède, naïveté, Saül, poète, Noël, laïque.

La *cédille* est un petit ^o retourné, qui placé sous une consonne, en adoucit le son : *il commença, elle reçut de grands présents.*

La *parenthèse* est figurée par deux crochets qui renferment un discours qui ne fait point partie de la phrase principale. Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les rois de la terre?

D. Comment appelez-vous les marques qu'on met sur les voyelles?

R. On les appelle accents; il y en a de trois sortes, l'accent aigu ('), l'accent grave (`), l'accent circonflexe (^).

L'*accent aigu* se met, 1°. sur tous les *é* fermés; vérité, charité: 2°. sur les mots où l'*é* se trouve suivi d'une voyelle; créateur, néanmoins: 3°. sur les mots qui commencent par la préposition *pré*; précepte, prédicateur, préface.

L'*accent grave* n'a lieu que sur les voyelles *à, è*; à Paris, à faire; pour le distinguer de l'*a* qui marque un temps, comme il *a* aimé: et sur les *è* fort ouverts, comme dans les mots abcès, progrès.

L'*accent circonflexe* ne doit être employé que lorsque la syllabe est longue à la prononciation, comme dans les mots maître, trône; ou lorsqu'un mot en a besoin pour être

différencié d'un autre , comme le mot *sûr* adjectif, qui signifie *certain*, pour le distinguer de la préposition *sur*, il a bâti *sur* le terrain d'autrui ; ou enfin lorsque l'usage l'autorise, comme aux mots *âge*, *dîme*. Ordinairement cet accent tient la place d'une *s* que l'on retranche. On écrivoit *disme*, *throsne*, etc.

A R T I C L E I I.

Réflexions générales sur les regles de l'orthographe.

D. QUAND faut-il employer des lettres capitales ou majuscules ?

R. Dans les titres , au commencement des phrases, au commencement des noms propres d'hommes, de lieux, des noms d'arts, de dignités.

D. Comment distinguez-vous les nombres des noms ?

R. Par le singulier et le pluriel.

D. Comment se forme le pluriel de la plupart des noms ?

R. Par l'addition de la lettre *s* : le frere, les freres ; la sœur, les sœurs.

On ne sauroit errer en ajoutant aussi une *s* à la plupart des noms qui se terminent par *ant* ou *ent* : charmant, charmants, bâtiment, bâtiments.

Les noms terminés en *eau*, *au*, *eu*, *ou*, *bateau*, *feu*, *lieu*, *caillou*, prennent une *x*

au pluriel ; cependant, *bleu, clou, trou, matou*, sont *bleus, clous, trous, matous*.

Loi forme au pluriel *loix* ; *roi, emploi*, suivent la regle générale.

Ciel, œil, aïeul, font *cieux, yeux, aïeux* : mais on dit des *ciels* de lit, des *ciels* de tableaux, et des *œils* de bœuf en termes d'architecture.

Plusieurs noms terminés en *al*, ou *ail*, font *aux* au pluriel : cheval, *chevaux* ; travail, *travaux*. Cependant il faut en excepter *bal, régat*, et la plupart des adjectifs en *al, fatal*, comme aussi les mots *attirail, détail, sérail*, qui prennent l'*s* au pluriel.

D. Tous les noms ont-ils un singulier et un pluriel ?

R. Non : les noms de métaux, comme *or, argent* ; de vertus, comme *pudeur, prudence* ; les mots *soif, gloire, sang*, n'ont point de pluriel.

D'autres, comme *matines, vêpres, gens, ciseaux, délices*, n'ont point de singulier.

D. Un même nom peut-il être substantif et adjectif ?

R. Il y a quelques mots françois qui servent également comme *substantif* et *adjectif* : on dit, la *colere* de Dieu est redoutable, une communion indigne est un *sacrilege*, la *politique* est un art difficile ; et on dit un homme *colere*, une main *sacrilege*, une conduite *politique*.

D. N'y a-t-il pas des noms qui sont masculins et féminins ?

R. Ils sont en petit nombre. Le mot pluriel *gens* est du féminin quand l'adjectif le précède ; les *bonnes gens* : il est du masculin quand l'adjectif le suit ; les *gens savants*.

Le mot *amour*, qui est du masculin au singulier, s'emploie fort bien comme féminin au pluriel : de *folles amours*.

Comté et duché sont masculin, mais on dit au féminin *la Franche-Comté*, *la duché-pairie*.

D. Quand employez-vous les pronoms *ce*, *ces*, ou *se*, *ses* ?

R. *Ce* est un pronom qui se joint ordinairement à la chose qui indique, et *se* se joint à un verbe : *Ce* livre que j'ai acheté *se* vend très cher.

Ces est le pluriel de *ce*, et s'emploie de même ; *ses* marque possession de la chose exprimée : *Ces* tableaux se mettent au rang de *ses* richesses.

D. Que remarquez-vous sur le mot *leur* ?

R. Toutes les fois qu'on peut le tourner par à *eux* ou à *elles*, ou qu'il est joint à un verbe, il est indéclinable : Il *leur* dit. Il *leur* parla. Les fleurs que je *leur* ai présentées. Mais quand il se joint à un nom, il devient adjectif déclinable : Quand les riches prônent *leurs* richesses.

D. Quand faut-il employer le mot *donc* ou *dont* ?

R. *Donc* est une conjonction conclusive, Achevez *donc* ce discours ; et *dont*

est une particule qui peut se convertir par *duquel*, *de laquelle*, Cet emploi *dont* ou *duquel* il tire parti.

D. Quelle différence y a-t-il entre le mot *quand* et *quant*?

R. *Quand* exprime quelque circonstance de temps : *Quand* viendrez-vous? *Quant* est suivi de la préposition *a* ou *au*, et peut se convertir en celle-ci, *pour ce qui regarde* : *Quant* au convent que vous choisirez, etc.

D. Quand faut-il employer la lettre *z* à la fin des mots?

R. Dans les secondes personnes des verbes au pluriel qui se terminent par un *é* fermé : vous aimez, vous donnez, vous filez.

De quelques mots qui se distinguent peu ou point par la prononciation, et très fort par l'écriture.

A

A, il *a* du bien.

A, il s'adresse à Dieu.

A, ha! que ce cantique est beau.

Abas, tu *abas* ces noix.

A bas, ce miroir est à *bas*.

Abaisse, le ciel *abaisse* les orgueilleuses.

Abbesse, l'*abbesse* de Port-Royal.

Avint, il *avint* une affaire.

A vingt, Péronne est à *vingt* lieues de Lille.

Air, l'*air* de Meudon est sain.

Aire, aire d'une grange.

Erre, il *erre* dans son calcul.

Allée, *allée* d'un jardin.

Allée, elle est *allée* aux champs.

Hâlée, brûlée et noircie du soleil.

Ancre, mouiller l'*ancre*.

Encre, écrire de bonne *encre*.

Appris, il est bien *appris*.

A pris, elle *a pris* cette médecine.

A prix, ce velours est à bon *prix*.

Antre, caverne.

Entre, elle *entre* dans le couvent.

Autel, le curé est à l'*autel*.

Hôtel, l'*hôtel* des ambassadeurs.

B

Balle, peloton pour le jeu de paume.

Bal, le *bal* de l'opéra.

Bâle, ce livre est imprimé à *Bâle*.

Ballet, il danse dans le *ballet*.

Balai, instrument pour balayer.

Ban, il est mis au *ban* de l'empire.

Banc, à s'asseoir.

Beau, cet enfant est *beau*.

Baux, les *baux* des maisons.

Bon, c'est un *bon* homme.

Bonds, il va par sauts et par *bonds*.

C

Cap, il a passé le *cap* breton.

Cape, rire sous *cape*.

Car, *car* on lui a reproché.

Carre, il se *carre* d'importance.

Quart, le *quart* d'un écu.

Ceint, il se *ceint* de son écharpe.

Sain, ce vieillard est bien *sain*.

Saint, *saint* Antoine.

Sein, J. C. a été formé dans le *sein* de la sainte vierge.

Seing, c'est son *seing*.

Celle, vous verrez *celle* que j'estime.

Scelle, il *scelle* sa lettre.

Scel, apposer le *scel*.

Cent, il a reçu *cent* écus.

Sang, on lui a tiré du *sang*.

Sans, il partira *sans* lui.

Sent, il *sent* bon.

Ceps, bois de la vigne.

Cet, *cet* article est vrai.

Sait, Julie *sait* bien sa langue.

S'est, Dieu *s'est* fait homme.

Chair, la *chair* est bonne.

Chaire, *chaire* du prédicateur.

Cher, ce *cher* enfant.

Chere, la viande est *chere*.

Chœur, le *chœur* de Beauvais.

Cœur, Dieu demande notre *cœur*.

Cire, la *cire* vierge.

Sire, Louis XV, notre *sire*.

Chaud, cet été est fort *chaud*.

Chaux, des fours à *chaux*.

Choc, ce carrosse a fait un *choc*.

Choque, un rien le *choque*.

Clause, la *clause* d'un contrat.

Close, cette chambre est bien *close*.

Compte, il a rendu son *compte*.

Comte, c'est monsieur le *comte*.

Conte, c'est un *conte* à rire.

Cour, la *cour* du parlement.

Cour, *cour* d'une maison.

Cours, le *cours* de la Seine.

Court, il *court* très vite.

D

Dam, cela s'est fait à son *dam*.

Dans, il est *dans* l'église.

Dent, il a la *dent* belle.

Décent, cet habillement est *décent*.

Descend, il *descend* les escaliers.

De sang, *de sang* froid.

De sens, homme *de grand sens*.

Défait, le mausolée est *défait*.

D'effets, plus de paroles que *d'effets*.

Doigts, on lui a coupé le *doigt*.

Doit, il *doit* cent louis.

D'or, un louis *d'or*.

Dore, il *dore* ce livre.

Dort, il *dort* le matin.

E

Elle, elle m'a dit cela.

Aile, l'aile d'une volaille.

Envie, il envie son bonheur.

Envie, l'envie est une passion.

En vie, cet homme est en vie.

Etang, cet étang est plein de poissons.

Étant, cela étant très assuré.

Étend, il étend son discours.

Et tant, et tant s'en faut.

Étain, l'étain d'Angleterre.

Éteint, il éteint sa lumière.

F

Face, une grosse face.

Fasse, que chacun fasse son devoir.

Faim, avoir faim.

Feint, ce compliment est feint.

Fin, la fin d'un sermon.

Faux, à faucher les bleds.

Faut, il faut que cela soit.

Faux, cela est faux.

Faire, que voudriez-vous faire?

Fer, un siecle de fer.

Fere, la Fere en Picardie.

Foi, acte de religion.

Foie, un foie de chapon.

Fois, il l'a répété trois fois.

Foix, le pays de Foix.

G

Gens, ces gens-là.

Jean, saint *Jean* l'évangéliste.

J'en, j'en suis bien aise.

Goutte, goutte d'eau ; la *goutte* aux pieds.

Goûte, il *goûte* les plaisirs.

Guere, Rosette n'est *guere* polie.

Guerre, il est en *guerre*.

H

Hôte, je vais chez mon *hôte*.

Hotte, il porte la *hotte*.

Ote, il *ôte* son habit.

J

Jeune, ce *jeune* enfant.

Jeûne, c'est mercredi *jeûne*.

L

Laid, c'est un homme *laid*.

Lait, c'est du *lait* de chevre.

L'ait, quoiqu'il *l'ait* trouvé.

Lard, le renard est friand de *lard*.

L'art, *l'art* de tourner.

Lire, *lire* une lettre.

L'ire, le jour de *l'ire* du Seigneur.

Lyre, il touche la *lyre*.

L'huis, porte d'une maison.

Lui, c'est *lui-même*.

Luit, le soleil *luit*.

M

Maître, voilà le *maître* du jardin.

M'être, ce qui peut *m'être* utile.

Mettre, *mettre* sa coëffure.

Mal, j'ai *mal* à la tête.

Mâle, le coq est le *mâle*.

Malle, sa *malle* est arrivée.

Maire, c'est le *maire* de la ville.

Mer, la *mer* est en tourmente.

Mere, sa *mere* est morte.

Mire, cet homme se *mire* souvent.

Mirent, ils se *mirent* au jeu.

Myrrhe, les rois offrirent de la *myrrhe*.

Maur, son patron est saint *Maur*.

Maure, il est né dans la *Mauritanie*.

Mord, le chien *mord*.

Mors, frein d'un cheval.

Mort, le jardinier est *mort*.

N

Né, il est bien *né*.

Net, ce pauvre est propre et *net*.

Nez, il a le *nez* long.

Ni, *ni* Julie *ni* Thérèse.

Nid, le *nid* d'un serin.

Nie, il *nie* tout.

N'y, il *n'y* a rien à voir.

Nom, à peine écrit-il son *nom*.

Non, oui et *non*.

N'ont, ces gens *n'ont* pas raison.

P

Pain, ce *pain* est bon.

Peint, ce tableau est bien *peint*.

Pin, le *pin* est un bel arbre.

Paon, fier comme un *paon*.

Pan, dieu des bergers.

Pan, ce *pan* de mur menace ruine.

Pend, le fruit *pend* à l'arbre.

Poids, le mercure est d'un grand *poids*.

Pois, c'est la saison des petits *pois*.

Poix, *poix* résine.

Pond, la poule *pond*.

Pont, il a passé le *pont*.

Puis il va, *puis* il revient.

Puits, l'eau d'un *puits*.

R

Rang, son *rang* est considérable.

Rend, le banquier *rend* l'argent.

Rond, ce bassin est *rond*.

Rrompt, cet homme me *rompt* la tête.

S

Sans, *sans* vous j'étois perdu.

Sens, ce discours est de bon *sens*.

Sang, il est du *sang* des rois.

Cent, cela coûte *cent* francs.

Cens, droit seigneurial.

Signe, vous vaincrez par ce *signe*.

Cygne, le *cygne* est blanc.

T

Teint, un beau *teint*.

Teint, on *teint* en écarlate.

Tint, il *tint* parole.

Tant, il a *tant* en mariage.

Temps, le *temps* s'écoule bien vite.

T'en, il *t'en* donnera.

Tend, cela *tend* à sa perte.

Tente, il campe sous la *tente*.

Tante, j'écris à ma *tante*.

Ton, *ton* ouvrage.

Ton, le bon *ton*.

Tond, on *tond* les moutons.

Thon, une salade de *thon*.

Toit, la pluie perce le *toit*.

Toi, c'est *toi-même*.

V

Vain, cet homme est *vain*.

Vin, le *vin* réjouit.

Vingt, quatre fois cinq font *vingt*.

Vint, il *vint* hier fort tard.

Ver, le *ver* naît comme les autres animaux.

Verre, rincez ce *verre*.

Vers, il fait des *vers* et de la prose.

Verd, son plumage est *verd*.

Vers, il court *vers* lui.

Ville, la *ville* de Lille.

Vil, cette conduite est *vile* et abjecte.

ARTICLE III.

Des vices opposés à la pureté du langage.

D. QUELS sont les vices opposés à la pureté du langage?

R. Le *barbarisme*, le *solécisme*, le *galimatias*, le *phébus*, les *équivoques* et le *langage précieux*.

D. Qu'entendez-vous par *barbarisme*?

R. J'entends par *barbarisme* l'emploi d'un mot qui n'est pas françois. Tel est le mot *invaincu*, dans ce vers de Corneille:

Ton bras est *invaincu*, mais non pas invincible.

D. Qu'est-ce qu'un *solécisme*?

R. C'est un vice qui choque les règles établies par les grammairiens; comme lorsqu'on dit, *assisez-vous pour asseyez-vous*; votre éventail est fort *belle*, au lieu de votre éventail est fort *beau*; ces légumes sont *excellentes*, au lieu de ces légumes sont *excellents*; ou encore, *j'allons, je vînmes*, au lieu de *nous allons, nous vînmes*.

D. Qu'entendez-vous par *galimatias*?

R. Le *galimatias* consiste dans un embarras et une confusion de paroles mises sans ordre et sans jugement: telle est cette description du château de Tufiere dans une comédie:

Vous le voyez de loin qui forme un pentagone,
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord ce sont sept tours, entre seize courtines...

Avec deux tenaillons placés sur trois collines...
 Qui forment un vallon dont le sommet s'étend
 Jusques sur... un donjon... entouré d'un étang;
 Et ce donjon placé justement... sous la zone,
 Par trois angles saillants forme le pentagone.

D. Qu'est-ce que le *phébus*?

R. On appelle *phébus*, des expressions guindées, ampoulées, qui n'ont qu'une beauté apparente, un faux éclat, sans rien de réel et de solide; tel est le compliment de Thomas Diafoirus à Angélique: *Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés, etc.* (Moliere, *le Malade imaginaire.*)

D. Qu'entendez-vous par *équivoques*?


R. J'entends des expressions qui forment un double sens; comme lorsqu'on dit, *Je l'apperçus sortant de l'église*: on ne sait si le sortant est celui qui apperçoit, ou si c'est la personne apperçue; ainsi il faut dire: *Je l'apperçus lorsqu'il sortoit ou en sortant. Monsieur, voilà le cheval que vous demandez. Madame, ce livre a été relié en veau, et non point: Voilà, Monsieur, le cheval que vous demandez, Ce livre a été relié en veau, Madame.*

D. Qu'est-ce que le *langage précieux*?

R. C'est une affectation ridicule de se servir de termes recherchés: tel est le dis-

cours d'un marquis de comédie à ses porteurs de chaise : *Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ?*





POÉTIQUE

FRANÇOISE.

D. QU'EST-CE que la poésie françoise?

R. C'est un art qui enseigne les regles qu'il faut suivre dans la composition des vers françois.

D. Cet art est-il ancien?

R. On peut regarder Moïse comme le premier de tous les poètes, comme il est le premier de nos écrivains. Les deux cantiques qu'il composa, l'un après le passage de la mer rouge, et l'autre pour remercier le créateur de tant de miracles qu'il avoit faits en faveur de son peuple, ont toujours été regardés comme deux admirables productions de l'esprit poétique. David, Salomon et les prophetes, ont chanté en différentes occasions les louanges de Dieu avec tant d'harmonie et d'élévation, que tous les connoisseurs y trouvent le merveilleux et le sublime, qui font l'essentiel de la poésie.

Les païens apperçurent bientôt que la poésie étoit d'un grand secours à la mémoire; ils mirent en vers leur théologie, leur philosophie, leurs loix, leurs coutumes.

Homere est le plus ancien des poètes grecs. Son Iliade et son Odyssee sont les deux grands modeles de la poésie héroïque.

Pindare, Anacréon et la célèbre Sapho,
Tome I.

firent des hymnes ou odes. Enfin, les épi-grammes, les tragédies et les comédies devinrent à la mode chez les Grecs et dans tout l'empire romain, d'où cet art s'est répandu parmi toutes les nations.

D. Quel est le but de la poésie?

R. Son but est de faire des impressions vives, agréables et utiles sur l'esprit.

L'art de la versification, qui est asservi à un certain nombre, à un certain arrangement et à une certaine cadence de syllabes dont l'harmonie et l'agrément flattent et attachent l'imagination, nous saisit, imprime plus aisément les paroles dans notre esprit, et nous forme le goût pour les choses ingénieuses. Un exemple rendra cela sensible. Quand Boileau, dans la satire qu'il adresse à Moliere, *maudit le premier qui obligea les poètes à se servir de la rime*, le tour qu'il donne à cette pensée est si beau, que le lecteur flatté admire le poète et grave ces vers dans sa mémoire sans presque s'en appercevoir.

Maudit soit le premier dont la verve insensée,
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison!

D. Qu'y a-t-il à considérer dans la poésie françoise?

R. Trois choses : 1°. le nombre des syllabes, qui distingue nos vers entre eux ;

(1) Feu poétique.

- 2°. la rime, qui fait le caractere particulier de la poésie dans les langues vivantes;
 3°. les différentes pieces de poésie usitées dans notre langue.

CHAPITRE PREMIER.

De la structure des vers.

D. COMBIEN y a-t-il de sortes de vers?

R. On en distingue de cinq sortes.

Les premiers, qu'on appelle vers *alexandrins*, *héroïques*, ou *grands vers*, sont composés de douze syllabes :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
 Le pere des Bourbons, du sein des immortels,
 Louis, fixoit sur lui ses regards paternels.

Les seconds, qu'on appelle vers *communs*, sont de dix syllabes :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
 Objet permis à leur oisif amour,
 Vert-vert étoit l'ame de ce séjour.

Ces vers sont en usage dans le style naïf, familier ; telles sont les épîtres de Marot, de Rousseau, et ses pieces allégoriques.

Après ceux-là suivent les vers de huit syllabes :

1 2 3 4 5 6 7 8
 Dans l'enfance toujours des pleurs,
 Un pédant porteur de tristesse,
 Des livres de toutes couleurs,
 Des châtimens de toute espece.

Suivent ceux de sept syllabes :

1 2 3 4 5 6 7
Un triste séjour renferme

1 2 3 4 5 6 7
Des criminels enchaînés ;

Le trépas est le seul terme
Où leurs maux seront bornés.

La dernière sorte n'a que six syllabes :
on les emploie rarement seuls ; ils ont
beaucoup de grace quand on les mêle avec
de grands vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :

1 2 3 4 5 6
On a beau la prier ;

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

MALHERBE.

D. N'y a-t-il que ces cinq sortes de vers ?

R. On en fait quelquefois de cinq, de
quatre et de trois syllabes. On ne les em-
ploie que pour des sujets badins.

Telle est cette charmante allégorie où
madame Deshoulières, sous l'image d'une
bergère, peint son amour à ses enfants, et
se plaint tendrement des rigueurs de la
fortune :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine.
Cherchez qui vous mene,
Mes chères brebis,

J'ai fait, pour vous rendre
 Le destin plus doux,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre.

En vain j'importune
 Le ciel par mes cris :
 Il rit de mes craintes,
 Et sourd à mes plaintes ;
 Houlette ni chien,
 Il ne me rend rien.
 Puissiez-vous, contentes,
 Et sans mon secours,
 Passer d'heureux jours,
 Brebis innocentes,
 Brebis mes amours !

Telle est cette énigme sur la noisette
 en vers de trois syllabes.

Joliette,
 Rondelette,
 C'est aux champs
 Qu'on me cueille ;
 Et ma feuille
 Aux amants
 Sert d'ombrage.
 Heureux l'âge
 Où la dent
 Aisément
 De ma loge
 Me déloge !
 Quelquefois
 De mon bois
 Retirée,
 Et sucrée,
 Je parois
 Bien blanchette,
 De grisette
 Que j'étois.

D. Qu'appelle-t-on vers masculins et vers féminins ?

R. Les vers masculins sont ceux qui ont leur rime masculine, c'est-à-dire dont la dernière voyelle n'est pas un *e* muet, comme *redouté, respecté, nouveau, cerveau*.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré !

BOILEAU.

Ou bien :

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux.

LA FONTAINE.

Les vers féminins sont ceux qui ont leur rime féminine, c'est-à-dire dont la dernière voyelle est un *e* muet qui ne se fait presque point entendre, comme *subterfuge, juge; oracle, miracle*.

Peuple ingrat, quoi ! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles !

RACINE.

Ou bien :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

BOILEAU.

D. Les vers féminins n'ont-ils pas plus de syllabes que les vers masculins ?

R. Oui : ils en ont une de plus : par conséquent dans les vers de douze syllabes le féminin en a 13 ; dans ceux de 10 il en

a 11, et ainsi des autres, la dernière syllabe qui se termine par un *e* muet ne se comptant point.

D. Mais on trouve des vers qui ont 14 ou 15 syllabes.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe et m'inspire.

ROUSSEAU.

R. Ce vers n'a que douze syllabes dans la prononciation, quoiqu'il en présente 15 aux yeux : 1°. c'est un vers féminin qui doit en avoir 13; 2°. la septième et la onzième souffrent élision; c'est-à-dire, ce sont des syllabes qui se mangent et se suppriment à cause des voyelles *il* et *et* qui les suivent.

D. Quand l'élision a-t-elle lieu ?

R. Il y a élision toutes les fois que l'*e* muet se trouve à la fin d'un mot suivi d'un autre qui commence par une voyelle ou par une *h* muette qui ne se fait presque point sentir dans la prononciation, comme dans les mots d'*homme*, d'*honneur*, qu'on prononce comme s'il y avoit d'*omme*, d'*onneur*.

Et l'homme, lâche et fou, fit entendre en tout lieu
Que le fils de Philippe étoit fils de ce dieu.

DE VILLIERS.

De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ?

BOILEAU.

D. L'élision est-elle de bonne grace dans les vers ?

R. Plus un vers souffre d'élisions, plus il est harmonieux et nombreux.

Quiconque est riche est tout, sans sagesse il est sage.
BOILEAU.

Ce doux siècle n'est plus; le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.

Ident.

A R T I C L E P R E M I E R.

De la Césure.

D. QU'EST-CE que la césure?

R. C'est un repos qui divise le vers en deux parties, dont chacune s'appelle *hémistiche* ou *demi-vers*.

D. Toutes les especes de vers ont-elles un repos?

R. Non : il n'y a que les vers de douze et de dix syllabes où il soit nécessaire.

Dans les vers de douze syllabes il se place après la sixieme :

| La mollesse oppressée

Dans sa bouche à ce mot | sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler | succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras | ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU.

Dans les vers de dix syllabes le repos se place après la quatrieme :

Ami Marot | l'honneur de mon pupitre,
Mon premier maîtr | e, acceptez cette épître,
Que vous écrit | un humble nourrisson
Qui sur Parnass | e a pris votre écusson.

ROUSSEAU.

D. Quels défauts faut-il éviter touchant la césure ?

R. 1°. Il faut éviter de la faire tomber sur des articles, prépositions ou monosyllabes, *je, moi, pour, le*, parcequ'il faut qu'il y ait un repos naturel qui se distingue aisément dans le récit.

2°. Il faut éviter de la placer entre le substantif et l'adjectif.

Que toujours, dans vos vers, le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

3°. Il ne faut pas faire rimer un hémistiche avec celui du vers suivant, ni deux hémistiches ensemble.

Il y a des cas où on le tolere, lorsque sur-tout on veut inculquer une vérité, et qu'on répète le mot.

Qui cherche vraiment *Dieu* dans lui seul se repose,
Et qui craint vraiment *Dieu* ne craint point autre chose.

A R T I C L E I I.

Défauts à éviter dans la composition des vers françois.

D. QUELS défauts faut-il éviter en faisant des vers ?

R. 1°. Il ne faut employer aucun mot prosaïque et trop familier : *monsieur, et pourquoi, d'ailleurs.*

Il est un heureux choix de mots harmonieux :
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

58 DÉFAUTS À ÉVITER DANS LES VERS FRANÇ.

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

BOILEAU.

2°. Il faut éviter la rencontre de deux voyelles qui ne se mangent point par la prononciation; c'est à cette vicieuse rencontre que l'on donne le nom d'*hiatus* ou de bâillement, parcequ'on ne sauroit passer d'une voyelle à une autre sans une espece de bâillement très désagréable : ainsi on ne peut faire entrer dans des vers *la loi évangélique, la vérité éternelle*, etc.

3°. Comme le *t* ne se fait point beaucoup sentir dans la conjonction *et*, il faut éviter de la placer devant une voyelle : ainsi ce vers est défectueux :

Qui croit *et* aime Dieu possède le vrai bien.

4°. Les mots qui finissent par un *e* muet précédé d'une voyelle, comme *vie, joie, vue, idée*, ne s'emploient bien que quand il y a élision; autrement ils ne se peuvent mettre qu'à la fin des vers.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice;
Sa folie aussi-bien lui tient lieu de supplice.

BOILEAU, *Sat.* 4.

Une belle ame innocemment guidée,
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée.

GRESSET.

ARTICLE III.

Du nombre des syllabes de certains mots.

D. COMBIEN distingue-t-on de syllabes dans les noms qui se terminent en *ien*, comme *historien*, *chrétien*, etc. ?

R. Cette terminaison fait deux syllabes dans les noms propres, d'art, de talents : *paroissien*, *historien*, *Italien*, sont de quatre syllabes. On peut y ajouter *lien* qui est de deux syllabes, *ancien*, *gardien*, qui sont de trois syllabes.

Le verbe *je viens* et ses dérivés, *soutien*, *mien*, *tien*, *chrétien*, *entretien*, ne forment qu'une syllabe en dernier.

D. Combien la terminaison *ier*, *lier*, *prier*, *se fier*, *oublier*, forme-t-elle de syllabes ?

R. Elle en fait deux dans l'infinitif des verbes : mais, dans les noms, ou à la fin, ou au milieu, elle n'en fait qu'une ; comme dans les mots *dernier*, *écolier*, *métier*, *volière*, *fier*, *barrière*.

La Baviere confuse au bruit de tes exploits,
Gémit, etc.

VOLTAIRE.

Le vieux Montmorenci,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.

Idem.

D. Ne faites-vous point ici quelques exceptions ?

R. L'usage veut qu'on fasse trois syllabes des mots suivans, *bouclier*, *meurtrier*, *ouvrier*, comme aussi des verbes qui se terminent en *iez*, vous souffriez, vous publiez, vous sacrifiez.

D. Ne pourriez-vous point établir quelque regle générale pour fixer le nombre des syllabes dont un mot est composé?

R. Le plus sûr est de consulter l'oreille. L'*e* muet se supprime et ne fait pas une syllabe dans la prononciation des mots suivans, *je prierois*, *j'aimerois*, *j'oublierai*, *paiement* : on les prononce comme s'il y avoit *je priois*, *j'aimois*, *j'oubliurai*, *paient*. Par cette regle, *violent*, *niaisser*, *poète*, *poème*, doivent être de trois syllabes, de même que *curieux*, *odieux*, *précieux*; et ceux-ci, *lieux*, *cieux*, *vieux*, *mieux*, sont monosyllabes. Les deux voyelles *o e* ne font aussi qu'une syllabe dans *boète*, *poêle*, *moëlle*. Les mots *oui*, *fuir*, s'emploient ordinairement pour une :

Oui, grand roi, laissons là les sieges, les batailles.

BOILEAU.

Hâtons-nous; le temps *fuit*, et nous traîne avec soi.

Idem.

Les voyelles *ia* forment deux syllabes dans *diamant*, *étudia*, *confia*, excepté dans *liard*, *fiacre*, *diable*, *familier*.

Les voyelles *ue* font toujours deux syllabes : *duel*, *tuer*, *attribuer*.

Les voyelles *ian* ou *ien* forment deux syllabes : *ri-ant*, *pati-ent*, *expédi-ent*. Boileau en a excepté *viande* :

Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnoit un long cordon d'alouettes pressées.

D. Qu'appelle-t-on enjambement de vers?

R. C'est lorsque le sens demeure suspendu à la fin d'un vers, et ne finit qu'au commencement du vers suivant; le goût, le discernement, la lecture des bons poètes, instruiront mieux sur ce défaut que toutes les règles qu'on pourroit prescrire.

D. Dites-moi un mot de ce que vous appelez *licence poétique*.

R. C'est, par exemple, de faire de deux syllabes le mot *encore*, retranchant la finale :

Encor, si, pour rimer dans sa verve indiscrete,
Ma muse au moins souffroit une froide épithete.

C'est d'ajouter *que* au mot *avec* pour avoir trois syllabes :

Pour moi, fermant ma porte et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche *avecque* le soleil.

C'est d'employer le mot *forfaits* pour *crimes*, *coursier* pour *cheval*, *glaive* pour *épée*, *ondes* pour *eaux*.

C'est d'ajouter quelquefois une lettre à un mot pour le faire rimer avec un autre, et la retrancher dans une autre occasion : ainsi Boileau écrit *crois* et *croi*.

Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en *crois*,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts.

Et autre part :

En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en *croi*,
Et tel qui me reprend en pense autant que moi.

D. Qu'appelle-t-on *style poétique* ?

R. C'est un style figuré, plein d'images sublimes, nobles ou gracieuses, et dont l'arrangement des mots est cadencé comme dans les vers. Le style de la prose est quelquefois poétique, et c'est ordinairement un défaut. C'en est encore un plus grand pour les vers lorsque le style est prosaïque.

D. Qu'appelle-t-on expressions poétiques ?

R. Ce sont de certaines expressions et certains tours propres à la poésie, qu'elle emprunte de la fable, de l'histoire, etc. On dit *blonde Cerès*, pour *la moisson*; *le chien de Procris*, pour *la canicule*; *Progné*, pour *l'hirondelle*; *Flore aux douces haleines*, pour exprimer *la douce odeur des fleurs*.

CHAPITRE II.

De la Rime.

D. QU'EST-CE que la rime ?

R. La rime n'est autre chose qu'une convenance de son.

Je chante ce héros qui régna sur la *France*,
Et par droit de conquête, et par droit de *naissance*.

VOLTAIRE.

Ou bien :

L'or même à la laideur donne un teint de *beauté*,
Mais tout devient affreux avec la *pauvreté*.

BOILEAU.

Nous avons déjà dit qu'il y a deux sortes de rime, la rime masculine, et la rime féminine.

Il faut observer que la rime est féminine dans tous les mots qui se terminent par un *e* muet, ouvrage, rivage; soit que ces mots soient au pluriel, ouvrages, rivages; soit que cet *e* soit à la troisième personne du pluriel des verbes, où il est suivi des lettres *nt*.

Aussi-bien j'apperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent.

BOILEAU.

La troisième personne du pluriel de l'imparfait ne suit point cette règle: *ils régnoient, ils enseignoient*. Ces cinq lettres *oient* forment des rimes masculines; elles ont un son très fort, et elles se prononcent presque comme un *é* fermé.

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.

D. Quelle différence y a-t-il entre la rime masculine et la féminine?

R. Il y a cette différence, que dans la rime masculine on n'a égard qu'à la dernière syllabe; délicat, muscat; insulter, arrêter: au lieu que dans la féminine la

l'avenance du son doit se trouver dans la pénultième ; ainsi *sage*, qui se termine par *ge*, ne rime point avec *siege* qui se termine de même ; mais *sage* rime avec *visage*, *siege* avec *piege*.

D. D'où vient cette différence ?

R. Elle procède du foible son que l'e muet a dans les rimes féminines : cette rime se prononce très peu ; il faut chercher l'accord dans la syllabe qui précède.

D. Qu'est-ce que la rime riche et la rime suffisante ?

R. On appelle rime riche celle qui est formée par la plus grande uniformité de sons , et dont les deux dernières syllabes sont les mêmes : *Neptune*, *fortune* ; *victime*, *légitime* ; et rime suffisante et commune celle qui n'a que les sons essentiels et dont les voyelles de la pénultième syllabe sonnent de même : *parolè*, *immole* ; *gloire*, *victoire*.

En général la rime est riche quand les voyelles et les consonnes qui précèdent la dernière syllabe sont semblables , *science*, *patience* ; ou bien lorsque les sons sont pleins ; *césars*, *regards* ; *univers*, *enfers*.

D. Peut-on faire rimer un mot avec lui-même ?

R. Non , à moins qu'il ne soit pris dans une signification différente , comme dans les vers suivants :

Prends-moi le bon parti, laisse là tous les livres :

Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? vingt
livres.

D. Peut-on faire rimer le simple avec le composé, par exemple, *ami* avec *ennemi*, *mettre* avec *remettre* ?

R. Non : ces rimes sont défectueuses, à moins qu'elles n'aient une signification différente. On tolère les deux rimes suivantes à cause de la pensée :

Je connois trop les grands, dans le malheur *amis*,
Ingrats dans la fortune, et bientôt *ennemis*.

D. Le singulier rime-t-il avec le pluriel ?

R. Non : *la foi*, *les loix*; *alarme*, *les armes*, ne riment point : on excepte pourtant quelques rimes masculines qui ont des terminaisons semblables à celles du pluriel :

L'or éclata par-tout sur les riches *habits*,
On polit l'émeraude, on tailla le *rubis*.

On peut de même faire rimer certaines personnes des verbes avec des noms :

Car vous savez qu'un air de monde *impose*
A nos François plus que toute autre *chose*.

ROUSSEAU.

Toi pour qui dans le Mans le laboureur *moissonne*,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'*automne*.

D. Quelle est donc la règle générale pour la suffisance de la rime ?

R. La rime n'étant que pour l'oreille et non pas pour les yeux, on doit plutôt en juger par le son que par l'orthographe ; ainsi *repos* rime avec *maux*, *haut* avec *sitôt*, *sang* avec *flanc*, *art* avec *poignard*,

sein avec main , terre avec chaire :

Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

MOLIERE.

Vous qui lanciez la foudre, et qu'ont frappés ses coups,
Revivez dans nos champs quand vous mourez pour nous.

VOLTAIRE.

Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà des bâtimens parle comme Mansard.

BOILEAU.

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

Idem.

Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.

Idem.

D. Une seule lettre suffit-elle pour la rime?

R. Non : les mots suivans ne riment point, il charma, il appaisa; il a blâmé, il a vanté.

D. Qu'appelle-t-on rimes suivies et rimes croisées?

R. On appelle rimes suivies lorsque dans une même piece les vers de même rime se suivent; deux masculins et deux féminins : telles sont les satyres et les épîtres de Boileau, les tragédies de Racine et de Corneille, et les comédies de Moliere et de Regnard.

On appelle rimes croisées lorsqu'on joint

un vers masculin à un féminin, ou deux féminins de même rime entre deux masculins; enfin les rimes sont croisées lorsque les vers masculins et féminins sont entrelacés :

Veux-tu d'un astre perfide
 Risquer les âpres chaleurs,
 Et dans son jardin aride
 Sécher ainsi que des fleurs?

La perte d'un époux ne va point sans soupirs:
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
 Le Temps ramene les plaisirs.

LA FONTAINE.

D. Avez-vous encore quelque chose à dire sur la rime?

R. Souvenez-vous de consulter souvent les usages des bons poètes françois; et dans les pièces qui demandent que les vers soient rangés deux à deux de suite, n'employez la même rime qu'après 8 ou 10 vers. La convenance même des sons dans les rimes masculines et féminines qui se suivent, produit un effet désagréable: tels seroient quatre vers aux rimes suivantes: *terre, verre, univers, divers.*

Boileau sentoit toute la difficulté de la rime lorsqu'il dit à Moliere :

Toi donc, qui vois les maux où ma muse s'abyme,
 De grace enseigne-moi l'art de trouver la rime.

Sat. 2.

CHAPITRE III.

Des différentes pieces de poésie.

Nous avons traité jusqu'à présent des règles propres aux vers françois ; il faut de plus être instruit des différentes pieces que l'on fait en vers , cela nous donnera occasion de parler du poëme épique, de la tragédie, de la comédie, de l'énigme, des devises, etc.

ARTICLE PREMIER.

Des Stances.

D. QU'APPELLE-T-ON stances ?

R. Les stances sont un ouvrage composé de plusieurs couplets de vers dont le nombre n'est jamais au-dessous de quatre ni au-dessus de dix dans chaque couplet.

D. Combien distingue-t-on de sortes de stances ?

R. Deux sortes : les unes sont régulières, et les autres irrégulières.

Les régulières renferment des couplets égaux, même mélange de rimes, et un nombre égal de syllabes dans chaque vers.

Les irrégulières sont celles qui ne gardent ni les mêmes mesures ni le même nombre de vers entre elles.

D. Comment divise-t-on encore les stances ?

R. En stances de nombre pair et en stances de nombre impair.

Les stances de nombre pair sont celles qui ont 4, 6, 8, 10 vers : celles de nombre impair sont composées de 5, 7, et 9 vers.

D. Quelles sont les regles des stances ?

R. La premiere est que le sens doit finir avec la stance et ne jamais passer de l'une à l'autre.

La seconde , que le dernier vers d'une stance ne doit jamais rimer avec le premier de la stance suivante.

La troisieme , que dans les stances de nombre impair il faut nécessairement faire trois vers de la même rime qui croisent avec les autres vers.

D. Dites-moi ce que c'est qu'un quatrain, et si vous le mettez au rang des stances.

R. Le quatrain est une petite piece qui n'est composée que de quatre vers dont le sujet ordinairement regarde la morale. Quand on joint plusieurs quatrains ensemble par une suite de discours , alors cela forme des stances.

D. Qu'entendez-vous par ode ?

R. C'est une suite de stances sur un même sujet : telle est l'ode à la Fortune de Rousseau. Les stances sont plus sérieuses et plus morales que l'ode, qui demande de la grandeur, de l'élevation, de la saillie et de l'enthousiasme.

D. Qu'est-ce que l'enthousiasme de l'ode ?

R. C'est un je ne sais quoi d'heureux, de noble, de sublime, de transcendant,

qui fait la gloire du poëte et le ravissement du lecteur.

D. Donnez-moi les regles principales du quatrain?

R. La principale est que les rimes soient croisées, ou au moins que le premier rime avec le dernier : tel est le quatrain de mademoiselle de Scuderi, à qui on montrait à Vincennes des œillets que le prince de Condé avoit pris plaisir à cultiver :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne point que Mars soit jardinier.

D. Donnez-moi quelques exemples des stances de quatre vers?

R. Voici quelques stances de l'adieu à Philis du sieur Patrix ¹.

Ce n'est point sans regret, Philis, que je vous quitte,
Tout me dit qu'ici-bas je ne puis mieux trouver.
Je connois votre prix, je sais votre mérite :
Mais il faut se sauver.

Déjà de toutes parts je sens venir l'orage ;
L'état de ma santé commence à s'empirer :
Ma barque en vieillissant doit craindre le naufrage,
Il s'y faut préparer.

N'importe en quel endroit on finisse sa trame,
Dieu par-tout est propice à qui l'aime et le sert ;
Au palais d'Orléans il peut sauver mon ame
Comme dans un désert.

D. Quel ordre garde-t-on dans les sixains, ou stances de six vers?

(1) *Bibl. poët., tom. I, p. 451.*

R. On met au commencement ou à la fin deux vers de même rime, et dans les quatre autres on garde le même ordre que dans les quatrains:

Louez Dieu par toute la terre,
 Non pour la crainte du tonnerre
 Dont il menace les humains,
 Mais parceque sa gloire en merveilles abonde,
 Et que tant de beautés qui reluisent au monde
 Sont les ouvrages de ses mains.

MALHERBE,

Insensés! qui, remplis d'une vapeur légère,
 Ne prenez pour conseil qu'une ombre passagere
 Qui vous peint des trésors chimériques et vains,
 Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
 Et toutes vos richesses
 S'écoulent de vos mains.

ROUSSEAU.

Ces stances sont composées de deux lacets qui forment un repos après le troisième vers.

D. Quel ordre donne-t-on aux vers dans les stances composées de huit vers?

R. Ces stances ne sont souvent que deux quatrains joints ensemble : alors le repos doit être à la fin du premier.

Ne tardez point; allez, mages¹,
 A cet enfant glorieux
 Faire de justes hommages
 De vos trésors précieux:
 Suivez l'astre favorable
 Qui luit pour vous éclairer;
 Allez voir dans une étable
 Le Dieu qu'il faut adorer.

(1) Noël de l'abbé Testu.

Jadis Adam par son crime
 Avoit réglé notre sort,
 Le monde étoit la victime
 Du démon et de la mort.
 Mais, ô faute salutaire !
 Crime illustre et glorieux,
 Qui nous donne un Dieu pour frere,
 Et qui fait les hommes dieux !

On commence aussi quelquefois ces stances par deux vers de même rime, et l'on fait les six autres sur deux rimes seulement.

D. Comment range-t-on les stances de dix vers ?

R. Les stances de dix vers ne sont qu'un quatrain et un sixain joints ensemble, dans chacun desquels les rimes s'entremêlent ; il faut un repos après le quatrain et après le premier tercet du sixain.

Oh ! que tes œuvres sont belles !
 Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !
 Que ceux qui te sont fideles,
 Sous ton joug trouvent d'attraits !
 Ta crainte inspire la joie,
 Elle assure notre voie,
 Elle nous rend triomphants :
 Elle éclaire la jeunesse,
 Et fait briller la sagesse
 Dans les plus foibles enfants.

ROUSSEAU.

Ces stances sont les plus belles et les plus usitées.

On en trouve quelques autres de 12 et de 14, et même de 16 vers ; mais cela est rare.

D. Donnez-moi des exemples de nombre impair.

R.

Stance de cinq vers.

Que la simplicité d'une vertu paisible
 Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur !
 Dessillez-vous, mes yeux ; console-toi, mon cœur :
 Les voiles sont levés, sa conduite est visible
 Sur le juste et sur le pécheur.

*Idem.**Stance de sept vers.*

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
 De ces superbes criminels,
 De qui la malice transgresse
 Vos ordres les plus solennels,
 Et dont l'impiété barbare et tyrannique
 Au crime ajoute encor le mépris ironique
 De vos préceptes éternels ?

*Idem.**Stance de neuf vers.*

Homere adoucit mes mœurs
 Par ses riantes images ;
 Sénèque aigrit mes humeurs
 Par ses préceptes sauvages :
 En vain d'un ton de rhéteur
 Epictete à son lecteur
 Prêche le bonheur suprême ;
 J'y trouve un consolateur
 Plus affligé que moi-même.

Idem.

La première partie est un quatrain terminé par un repos, et la seconde une stance de cinq vers.

On entend bien en conséquence ce que c'est que des stances irrégulières : tel est le placet suivant du P. Sanlecque. Ces sortes de pièces doivent finir par quelque pensée délicate et spirituelle.

Placet au roi.

Nous distinguons deux personnes en toi :
 L'une est Louis, l'autre le roi.
 Le roi n'est que le roi de France,
 Mais qu'est-ce que Louis ? j'avertis par avance
 Qu'ici tout l'univers va répondre avec moi :

C'est un grand homme dès l'enfance,
 Plus équitable que la loi,
 Plus auguste que sa naissance,
 Plus grand même que sa puissance,
 L'unique soutien de la foi.

Vrai pere de son peuple, indulgent, bon, sincere.,
 Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,
 Louis voudroit-il bien me présenter au roi ?
 Tous mes amis n'osent le faire.

Les cantates ne sont aussi que des stances
 irrégulieres qu'on compose de toutes
 sortes de vers ; telle est la cantate de Rous-
 seau contre l'hiver, dont je ne rapporterai
 que les vers suivants :

Arbres dépouillés de verdure,
 Malheureux cadavres des bois,
 Que devient aujourd'hui cette riche parure
 Dont je fus charmé tant de fois ?
 Je cherche vainement dans cette triste plaine
 Les oiseaux, les zéphyr, les ruisseaux argentés :
 Les oiseaux sont sans voix, les zéphyr sans haleine ;
 Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés.
 Les aquilons fougueux regnent seuls sur la terre,
 Et mille horribles sifflements
 Sont les trompettes de la guerre
 Que leur fureur déclare à tous les éléments.

Le soleil, qui voit l'insolence
 De ces tyrans audacieux,
 N'ose étaler en leur présence
 L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage,
 Il est sans force et sans vigueur,
 Et la pâleur sur son visage
 Peint sa tristesse et sa langueur.

ARTICLE II.

Du Sonnet, des Bouts-rimés, du Rondeau, de l'Epigramme, du Madrigal, du Vaudeville, de l'Acrostiche, etc.

D. QU'EST-CE que le sonnet?

R. C'est une piece composée de quatorze vers, dont les huit premiers ne sont proprement que deux quatrains semblables et sur les mêmes rimes, et les six derniers ne sont qu'une stance de six vers qui commencent par deux rimes semblables.

Il doit y avoir un repos après chaque quatrain et après le premier tercet du sixain.

Le sonnet est de toutes les petites pieces de vers la plus belle et la plus difficile; il demande beaucoup d'exactitude et de délicatesse. Voici comme Boileau en caractérise les regles dans son art poétique :

Apollon.....

Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
 Inventa du sonnet les rigoureuses loix;
 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
 Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Sur tout de ce poëme il bannit la licence;
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence;

D ij

76 DU SONNET, DES BOUTS-RIMÉS, etc.

Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.

On peut appliquer ici à propos la pensée de Montagne, qui dit que les hommes ont la folie de se faire des règles en tout qu'ils ne peuvent pas suivre.

Cet écueil de la poésie doit avoir tout le sel de l'épigramme qui lui a donné naissance, et il doit marcher d'un pas plus grave et plus pompeux. On y demande tant de pureté, qu'un terme bas et la répétition d'un mot en ternissent toute la beauté.

Sonnet de Scarron, qui contient la description de Paris,

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues;
Force gens noirs, blancs, roux, grisons;
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues;
Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble;
Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit:
C'est là Paris; que vous en semble?

D. Qu'est-ce que les bouts-rimés?

R. Ce sont des rimes que l'on donne à

remplir sur un même sujet ; ces rimes sont rangées le plus souvent comme dans les sonnets.

Une personne proposa quatorze bouts-rimés à remplir, et y ajouta pour sujet l'éloge de l'abbé de la Trappe. Voici comme un poète réussit :

Quittant d'un riche autel le superbe *architrave*,
Bouthillier dans un trou se loge en *escargot*.
Là, pour loger son corps dans une sûre *entrave*,
Il le bat d'une verge ou d'un bâton *ragot*.

Ennemi des plaisirs dont le goût nous *déprave*,
Il fait son lit d'un ais, son chevet d'un *fagot* ;
Un sac est son habit, son repas une *rave* ;
Tous ses meubles n'ont rien que de brut et de *got*.

Loin du monde et du bruit, exempt d'*eclaboussure*,
Nulle profane ardeur n'échauffe sa *fressure* ;
Son zèle n'est rien moins qu'un zèle *tabarin*.

L'eau pure, ou tout au plus une prunelle *aigrette*,
Composant la boisson qui sort de sa *burette*,
Lui tient lieu des liqueurs de Beaune et de *Turin*.

D. Qu'est-ce que le rondeau ?

R. C'est un petit poëme composé de treize vers de dix syllabes. On l'appelle rondeau parcequ'il fait une espece de demi-cercle en retournant au refrain.

Le rondeau doit être simple et enjoué. Il a deux repos ; un après le cinquième vers, et l'autre après le premier refrain.

Il faut que le refrain fasse un sens différent par-tout où il est placé. Pour ce qui est de la rime, il faut huit vers de même rime et cinq d'une autre.

Rondeau de M. de la Monnoie pour remercier un ami qui lui avoit envoyé six bouteilles de son excellent vin de Volenay.

Ah ! qu'il est bon ce volenay nouveau !
 Un doux transport me saisit le cerveau
 Dès qu'à mes yeux ce jus céleste brille.
 Verse, laquais. (O dieux ! comme il pétille !
 Honneur et gloire au maître du côteau !

Lui, d'Hippocrene aimant mieux le ruisseau,
 A ses amis prodigue son tonneau.
 Fut-il jamais maniere plus gentille ?
 Ah ! qu'il est bon !

Moi qui ne puis qu'en style de Brodeau
 Lui rendre ici grace d'un don si beau,
 Fier je serois plus qu'un grand de Castille
 S'il daigne en gré prendre cette vétille,
 Et s'écrier, en voyant mon rondeau :
 Ah ! qu'il est bon !

On a fait un joli rondeau sur les métamorphoses en rondeaux de M. de Bense-
 rade, dont voici les derniers vers :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
 A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
 Mais quant à moi j'en trouve tout fort beau,
 Papier, dorure, images, caractere,
 Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
 A La Fontaine.

D. Qu'est-ce que l'épigramme ?

R. C'est une piece de vers qui doit se
 terminer par une pensée vive, ingénieuse
 et brillante, qu'on appelle *chûte*, ou la
 pointe de l'épigramme :

L'épigramme.....
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

BOILEAU.

Il y a des épigrammes sérieuses, satyriques et badines.

Epigramme de Rousseau.

Certain ivrogne après maint long repas
 Tomba malade. Un docteur galénique
 Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
 Fievre adurante, et soif plus que cynique.
 Or, Hippocras tient pour méthode unique,
 Qu'il faut guérir la soif premièrement.
 Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément,
 Ce premier point n'est le plus nécessaire :
 Guérissez-moi ma fievre seulement,
 Et pour ma soif ce sera mon affaire.

D. Qu'est-ce que le madrigal ?

R. C'est une autre petite piece dont la chute est moins vive et moins frappante que celle de l'épigramme. Elle exige cependant quelque chose de fin, de délicat et de tendre.

*Madrigal de M. Habert pour le
 Marquis de L.*

Toi qui connois la vanité
 Des honneurs qu'on poursuit au Louvre,
 Et le masque dont on y couvre
 La plus noire infidélité,
 Contemple, à l'abri de l'orage,
 La grace qui conduit ta barque dans le port,
 Avant que le destin de l'âge
 T'ait ravi le moyen de penser à la mort.

Le vaudeville est une petite piece de vers communs qu'on met en air pour être chanté par le peuple avec facilité et sans art.

D'un trait de ce poëme¹, en bons mots si fertile,
 Le François, né malin, forma le *vaudeville*,

(1) *De la satire.*

Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
 Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
 La liberté françoise en ses vers se déploie;
 Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Nous ne dirons rien du *triolet*, de la *ballade*, du *chant royal*, du *virelay* : tous ces poèmes ne sont plus d'usage.

L'*acrostiche* est une maniere de louer une personne par des vers qui commencent de suite par une lettre de son nom. Tel est cet acrostiche en l'honneur de M. Desmarts :

D evenir plus puissant par de nouvelles graces,
 E tre du grand Colbert le digne successeur,
 S M uivre de son génie... les traces,
 A ériter de son roi l'estime et la faveur,
 M nos tristes revers opposer la prudence,
 A rendre au peuple alarmé le calme et l'abondance;
 R t sans nuire à l'état prendre nos intérêts,
 E rendre sur l'un et l'autre une juste balance,
 S ur ce portrait, lecteur, reconnois DESMARTS.

L'*épitaphe* est un ouvrage fait à la louange de quelqu'un après sa mort : il doit être court, clair, conçu en beaux termes ; c'est une espece d'épigramme sur les morts ; telle est cette épitaphe d'un enfant :

Loiu de regretter ma mort,
 Ou d'en accuser le sort
 De cruauté ni d'envie,
 Le siecle est si vicieux,
 Passant, qu'une courte vie
 Est une faveur des cieux.

Nous avons de M. Pellisson un écho qu'il fit à la louange du roi après la prise de Valenciennes :

Toujours au milieu du salpêtre... être,
 Percer par-tout comme un éclair... l'air,
 Ne se plaire qu'ouï la trompette... pette,
 De bon œil les soldats qui font bien leur devoir... voir,
 Rencontrer toujours la fortune... une,
 Porter un faix de soix dont on verroit Atlas... las,
 Et trouver les vertus même dans les rebelles... belles,
 C'est ternir les héros passés... assez,
 Et servir aux futurs d'exemple... ample.
 Que par ce conquérant vous serez embellis... lis !
 Son nom, quoiqu'éclatant, bien moins que sa personne
 ... sonne.
 Chacun prendra de lui, charmé de ses exploits... loix.
 Quiconque à le louer employer vers ou prose... ose,
 Ignore qu'on y voit les plus brillants esprits... pris.

ARTICLE III.

*De l'Églogue, de l'Idylle, de l'Élégie ;
 de la Fable, de la Satyre.*

D. QU'EST-CE que l'églogue ?

R. C'est un poëme où des bergers et des bergeres s'entretiennent. Ce poëme doit être simple, naïf, aisé, sans faste, sans élévation, d'une expression pure, naturelle ; on y peut renfermer les plus grandes choses sous une simplicité apparente, et insinuer, sous le voile pastoral, beaucoup de vérités agréables et utiles. Les bergers peuvent parler des choses les plus sublimes avec élégance et politesse, en proportionnant les expressions au génie simple et naturel des bergers : les comparaisons justes n'y sauroient être trop fréquentes. Virgile a excellé en ce genre ; et parmi les moder-

nes Segrais est regardé comme le meilleur modèle que nous ayons dans le genre pastoral.

D. Qu'est-ce que l'idylle ?

R. C'est une espèce d'églogue où l'on peut introduire toutes sortes de personnes. Elle demande beaucoup d'élégance et de naïveté. L'églogue forme un dialogue entre des bergers et une peinture simple de leurs occupations : l'idylle au contraire compare le trouble et les travaux de notre vie avec la tranquillité de celle des bergers, et la tyrannie de nos passions avec la simplicité de leurs mœurs. Telles sont quelques idylles de madame Deshoulières, et les hirondelles de M. Desforges Maillard.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

BOILEAU.

LA SOLITUDE.

Idylle de M. le Brun.

Que, libre de tout soin, en ce séjour champêtre,
J'aime à m'entretenir de l'auteur de mon être !
Asyle du repos, spacieuses forêts,
Pour un cœur isolé que vous avez d'attraits !
Prêtez-moi votre ombrage, et souffrez ma présence,

Je ne viens point ici troubler votre silence ;
 Je ne viens point , errant dans un sombre détour ,
 Sur un ton lamentable apostropher l'amour ;
 Je ne viens point ici , rebut de la fortune ,
 Fatiguer les échos d'une plainte importune.
 La sagesse en ces lieux conduit seule mes pas ,
 Le tumulte et le bruit ne lui conviennent pas.
 Je viens goûter la paix qu'on trouve en ces retraites ,
 Admirer à loisir celui qui les a faites ,
 Réfléchir , méditer , détromper mon esprit
 Des funestes erreurs que la raison proscriit , etc.

(*OEuvres diverses. Paris, Prault, 1736, p. 22.*)

D. Qu'est-ce que l'élégie?

R. C'est un poëme qui roule sur des sujets tristes , des passions tendres , des plaintes et des regrets. Il exige beaucoup d'élégance et de politesse , de grands sentiments ornés d'érudition , et des traits qui aient rapport à la fable , à l'histoire.

D'un ton un peu plus haut , mais pourtant sans audace ,
 La plaintive élégie , en longs habits de deuil ,
 Sait , les cheveux épars , gémir sur un cercueil.
 Elle peint des amants la joie et la tristesse ,
 Flatte , menace , irrite , appaise une maîtresse ;
 Mais pour mieux exprimer ses caprices heureux ,
 C'est peu d'être poëte , il faut être amoureux.

BOILEAU.

Les élégies latines tirent leur agrément de l'espece de vers qui y est attachée , qu'on appelle hexametres et pentametres. Ces vers ont une douceur et une pointe de sentiments que nos vers héroïques n'attraperont jamais.

D. Qu'est-ce que la fable?

R. C'est un entretien où l'on fait parler

D vj

des animaux, et même des choses inanimées, pour établir une vérité de morale. Il faut, autant qu'il se peut, conserver aux animaux leur instinct, leurs inclinations, et en prendre occasion, sans forcer la nature, d'instruire et de corriger l'homme. La fable doit être d'un style aisé, simple, naturel : on peut y employer toutes sortes de vers. Les fables d'Ésope ont servi de premier modèle : elles furent mises en vers latins par Phèdre, affranchi d'Auguste, et mises en vers françois, avec une augmentation de sujet d'agrémens, une versification aisée et une naïveté de style admirable, par le célèbre La Fontaine, qui a porté ce genre de poésie à son plus haut point. On en a quelques unes fort bonnes de M. Richer, de M. de la Motte, de M. Boursault, etc.

L'écrevisse et sa fille.

L'ÉCREVISSE une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête.

Ma mere, nous nous ressemblons.

J'ai pris pour façon de vivre

La façon dont vous vivez :

Allez droit si vous pouvez,

Je tâcherai de vous suivre.

BOURSULT.

D. Qu'est-ce que la satire ?

R. C'est une pièce en vers inventée pour décrier les vices et censurer les passions déréglées des hommes et tous leurs défauts.

Il faut que la satire soit vive, variée, amusante, que la raillerie soit fine. Horace, Juvénal, Perse, ont laissé d'excellentes satyres. Boileau, dont les ouvrages sont dans les mains de tout le monde, a égalé les anciens dans ce genre d'écrire.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jettant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.

(BOILEAU, *sat.* 9. *Voy. Art poét., chant II.*)

ARTICLE IV.

Du Poëme épique et dramatique.

D. QU'EST-CE que le poëme épique ou héroïque?

R. Ce poëme, qu'on appelle aussi *épopée*, est une narration en vers de quelque action ou trait mémorable d'un héros, où la fiction, mêlée avec la vérité, admet, sans sortir de la vraisemblance, un grand nombre d'incidents avec beaucoup de merveilleux. Son but est de porter les hommes illustres à faire de grandes choses.

D. Qu'observez-vous d'essentiel dans le poëme épique?

R. 1°. L'action ou la manière du poëme; 2°. la fiction; 3°. les incidents dont on l'embellit.

C'est l'action sur laquelle roule tout le poëme. Elle doit être noble, élevée, digne du sujet. Ainsi l'empire fondé en Italie par Enée est le sujet du poëme de Virgile, intitulé *l'Enéide*; la victoire de Henri IV sur les ligueurs est le sujet de la *Henriade*.

La fiction consiste dans l'arrangement et la liaison des parties du récit que l'on fait de l'action principale: ce récit doit être vraisemblable en tout. Il faut donner au merveilleux les couleurs de la vérité; s'il ne contenoit que du vrai, ce seroit une histoire plutôt qu'un poëme.

La fable renferme l'exorde, la narration et le dénouement.

D. Qu'est-ce que l'exorde?

R. C'est cette partie qui renferme la proposition et l'invocation.

La proposition explique en peu de mots et nettement le sujet du poëme.

Dans l'invocation on implore le secours de quelque dieu ou de quelque personne illustre.

D. Qu'est-ce que la narration?

R. C'est le récit que fait le poëte des événements principaux. Ce récit contient les causes de l'action que l'on traite. Il doit être noble, harmonieux, et élever l'âme des lecteurs.

D. Qu'est-ce que le dénouement?

R. C'est ce qui termine le poëme, c'est-à-dire la transition d'une chose obscure et embarrassée de divers incidents à une autre qui est claire, et qui ne laisse plus rien à désirer.

Les incidents empêchent l'action de se terminer trop tôt, tiennent l'esprit suspendu et dans l'admiration, le réveillent par de nouvelles surprises.

D. Qu'est-ce que les épisodes?

R. Les épisodes font partie des incidents; ce sont des narrations accessoires de divers événements qui ont une liaison nécessaire ou vraisemblable avec l'action principale.

D. En quoi consiste la beauté du poëme épique?

R. 1°. Dans la décence qu'il faut toujours observer en parlant des vertus héroïques des personnes illustres; 2°. dans les sentences qu'il faut savoir mêler à propos dans la narration; 3°. dans le style noble et sublime.

La poésie épique.....

Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;

Chaque vertu devient une divinité:

Minerve est la prudence, et Vénus la beauté;

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,

C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;

Un orage terrible aux yeux des matelots,

C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse;

C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
 Le poète s'égaie en mille inventions,
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

BOILEAU. *Art poét., chant III.*

Du Poëme dramatique.

D. QU'EST-CE que le poëme dramatique?

R. C'est une représentation naturelle de la conduite des hommes, où l'on introduit les personnages même parlant et agissant, et dont la regle principale est que les vertus y soient toujours récompensées, ou pour le moins toujours louées, et que les vices y soient toujours punis, ou pour le moins en horreur. L'avarice y est représentée comme une maladie de l'ame; et l'avare y est dépeint comme un homme persécuté d'inquiétudes continuelles, de soins extravagants, et d'une indigence volontaire au milieu de ses richesses.

D. Quelles sont les parties du drame?

R. Il y en a de deux sortes: des parties essentielles, qui sont la *fable* ou l'*histoire*, les *mœurs*, les *sentiments*, le *langage*; les autres sont accessoires, le *chœur*, la *musique*, la *décoration*.

D. Quel est l'objet du drame?

R. C'est l'action principale, ou l'aventure que le poëte traite, soit que cette action soit tirée de l'histoire, soit qu'elle soit tirée de la fable.

Il faut toujours, 1°. que le sujet soit *vrai* ou *vraisemblable*, que l'action ait pu se faire dans la bienséance, selon l'opinion commune, et dans le cours ordinaire des choses; 2° l'action doit être *une*, c'est-à-dire qu'elle doit avoir trois unités, unité d'action, unité de lieu, unité de temps.

L'unité d'action exige qu'il n'y ait qu'une seule action principale, et que le héros ne coure qu'un seul péril, soit qu'il y succombe ou non.

L'unité de lieu exige que la représentation du drame se fasse dans un même lieu, et que le lieu où le premier acteur fait l'ouverture du théâtre, soit le même jusqu'à la fin de la pièce, comme la salle d'un palais, ou le camp d'une armée.

L'unité de temps exige que le drame s'exécute dans un espace de temps déterminé. Le temps de la représentation, qui doit être de deux heures et demie, ou trois tout au plus, doit suffire aux intrigues que l'on suppose durer dans la vérité l'espace d'environ vingt-quatre heures.

Nous voulons qu'avec art l'action se ménage,
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

BOILEAU.

Cette unité d'action, de temps, de lieu, n'est que l'effet des réflexions. Pour ne pas embarrasser la mémoire des spectateurs, on ne représente qu'une seule action, qui, étant regardée comme l'ame de la pièce,

doit y régner par-tout. Toutes les circonstances dont elle est composée doivent en naître et dépendre les unes des autres. Les épisodes ne doivent être traités qu'en passant. Les spectateurs, disposés à voir l'événement d'un sujet principal, ne sauroient s'intéresser pour un autre.

La représentation d'une aventure qui se passeroit dans un long espace de temps troubleroit aussi la mémoire.

D'ailleurs les effets de la colere, de la rage, de la vengeance, sont toujours violents et impétueux. La représentation en languiroit si elle étoit d'une longue durée.

L'unité de temps demandoit celle de lieu. Le bon sens ne permet pas qu'une aventure qui commence et finit en douze ou vingt-quatre heures, se passe en différents lieux éloignés les uns des autres.

D. Qu'entend-on par la fable ou l'histoire ?

R. On entend l'économie, l'arrangement et la liaison de toutes les parties qui composent le drame. La fable ou l'histoire est proprement l'ouvrage du poète ; c'est où son art se déploie. Après avoir choisi son sujet, il en doit examiner toutes les circonstances et tous les rapports, prévoir exactement ce qui est propre pour le commencement, le milieu et la fin, et préparer tellement les divers incidents, que non seulement ils se rapportent tous à l'action principale, mais qu'ils suivent naturelle-

ment l'un de l'autre. La vraisemblance doit y être si bien ménagée dans toutes les parties, que chacun ait pu se passer de la manière dont on la dispose.

D. Combien y a-t-il de parties à la fable ?

R. Trois : l'exposition, le nœud et le dénouement.

L'exposition doit mettre l'auditeur en état d'entendre le sujet, et lui faire connoître le caractère des principaux personnages.

Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.

BOILEAU.

Le nœud n'est qu'une intrigue qui comprend tout ce qui se fait depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin.

Ce nœud comprend les scènes épisodiques qui sont accidentelles au sujet, et les scènes nécessaires et qui appartiennent à l'action principale.

Le dénouement est un revers, un bouleversement, un désastre sanglant, ou simplement un renversement des premières dispositions du théâtre. Il doit être tiré du fond de la pièce et préparé avec tant d'art, que tout le reste y conduise insensiblement. Il faut aussi le cacher autant qu'on peut, laisser aux spectateurs le plaisir de l'attente et de l'incertitude de ce qui doit arriver.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,

D'un secret tout-à-coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

BOILEAU.

D. Qu'entend-on par les mœurs?

R. On entend les manières d'agir des hommes qui les caractérisent. Ces mœurs doivent être convenables. Chaque personnage doit agir selon son âge, son état, sa condition, d'une manière unie et conforme à son caractère.

Conservez à chacun son propre caractère ;
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.

BOILEAU.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs ;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche dans ses desseins d'un pas lourd et glacé ;
Toujours plaint le présent, et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Idem.

D. Qu'est-ce que les sentiments?

R. Les sentiments, dit le grand Corneille, servent à exciter les passions, à approuver, à réfuter, à relever, à abaisser les

choses selon le dessein du poëte dramatique.

D. Qu'est-ce que la diction?

R. Le drame exige une diction pure, une versification aisée et élevée au-dessus de la prose.

D. Qu'est-ce que la musique?

R. C'est une harmonie qui naît des sons et des voix. Le poëme dramatique peut subsister sans la musique ; mais de tous les agréments qu'il peut avoir, la musique est le plus grand.

D. Qu'entend-on par décoration?

R. La décoration en général comprend tout ce qui fait l'ornement du spectacle : théâtre d'un grand goût, machines industrielles, habits riches. Parmi les Grecs et les Romains, la décoration étoit d'une magnificence que rien n'a jamais égalée. On y voyoit tout ce qui est propre pour charmer, pour surprendre les spectateurs.

D. Qu'est-ce qu'on appelle prologue?

R. Ce que les anciens appelloient prologue, nous l'appellons *premier acte*, lequel doit contenir toutes les semences de ce qui doit arriver dans la suite de la piece.

D. Qu'est-ce que le chœur?

R. Le chœur chez les anciens étoit une troupe d'acteurs représentant l'assemblée de ceux qui s'étoient rencontrés ou qui pouvoient se rencontrer au lieu où l'action principale se passoit, lesquels s'entretenoient en chantant des événements dont ils étoient témoins.

D. Qu'est-ce que la tragédie?

R. C'est la représentation d'une action illustre, importante, extraordinaire, sérieuse, où des héros courent de grands périls.

D. Qu'est-ce que la comédie?

R. C'est un poème qui peint le ridicule des hommes, la débauche des jeunes gens, la friponnerie, la souplesse et les intrigues, d'une manière plaisante et propre à corriger.

D. En quoi différent la tragédie et la comédie?

R. La tragédie ne tend qu'à exciter la terreur, la compassion, qu'à peindre l'état et les revers d'une fortune héroïque; et la comédie représente ce qui se passe dans la vie civile, et doit tendre à corriger l'esprit et les mœurs en réjouissant l'imagination.

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs.
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place
De mots sales et bas charmer la populace:
Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vuide;
Que son style, humble et doux, se relève à propos;
Que ses discours, par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

D. Qu'appelle-t-on acte?

R. On appelle acte la cinquième partie d'un poème dramatique. Un acte contient trois cents vers, ou environ. Il doit briller

par quelque trait éclatant qui fasse plaisir à l'auditeur. Chaque poëme est communément de cinq actes.

Les intervalles des actes, qu'on remplit de musique ou de danses, délassent l'auditeur, qui n'a pas l'attention assez forte pour supporter une action dramatique sans aucun relâche.

D. Qu'est-ce qu'une scene?

R. C'est la partie d'un acte où un certain nombre d'acteurs s'entretiennent. La scene change lorsque quelque acteur de la scene précédente sort, ou qu'il en arrive un nouveau. Il ne doit y avoir dans chaque acte ni trop, ni trop peu de scenes. Elles doivent toutes contenir du nouveau, et être liées naturellement les unes avec les autres.

D. Qu'est-ce que le monologue?

R. C'est le discours d'un personnage parlant seul, soit qu'il s'entretienne avec soi-même, qu'il ouvre le fond de son ame, soit qu'il développe ce qu'il y a de plus secret, et tout ce que la violence et la passion lui suggerent.

On appelle un *à parte* un discours fait

(1) La Fontaine, dînant un jour avec Despréaux, Moliere, et deux ou trois autres de ses amis, soutenoit, contre Moliere, que les *à parte* du théâtre sont contre le bon sens. *Est-il possible*, disoit-il, *qu'on entende des loges les plus éloignées ce que dit un acteur, et que celui qui est à ses côtés ne l'entende pas?* Après avoir soutenu son opinion, il se plongea dans sa rêverie ordinaire. *Il faut avouer*, dit tout haut

comme en soi-même en la présence d'autrui.

V A L E R E.

On trouve par fois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font le plus souvent ce que les autres n'ont pu faire; et c'est là ce que nous cherchons.

M A R T I N E, *bas à part.*

Ah! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard. (*haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; et nous avons un homme le plus merveilleux du monde pour les maladies désespérées.

A R T I C L E V.

De l'Enigme, du Logogriphe, de l'Anagramme, des Emblèmes, des Devises.

D. QU'EST-CE que l'énigme?

R. C'est un discours obscur et subtil; mais dont l'obscurité est affectée. Les livres sacrés en renferment quelques unes.

Despréaux, que *La Fontaine* est un grand coquin, et continua sur ce ton sans qu'il s'en apperçût. Tout le monde éclata de rire. Enfin, on le tira de son assoupissement, et on lui dit qu'il devoit moins condamner les *à parte* que les autres, puisqu'il étoit le seul de la compagnie qui n'avoit rien entendu de tout ce qu'on venoit de dire si près de lui.

Les

Les Grecs, si attentifs à cultiver les talents de l'esprit, s'en proposoient réciproquement après leurs repas, pour s'accoutumer à considérer l'application de l'esprit comme un jeu.

D. En quoi consiste l'artifice de l'énigme?

R. Dans un mélange adroit de ressemblance et de contrariété, de convenance, de répugnance et de rapport.

L'obscurité doit être ménagée avec art, en employant des images opposées et des antitheses ingénieuses. Tout l'artifice consiste dans l'équivoque et dans le voile sous lequel on présente la question.

Enigme de l'éventail.

Sans être Éole, les zéphyr
Reçoivent de moi la naissance,
Et mes ailes ont la puissance
De causer comme eux des plaisirs.

Je sais contenter les desirs
D'une languissante indolence;
On rit souvent en ma présence,
Et l'on y pousse des soupirs.

Je ne parois plus sur la terre
Quand l'aquilon lui fait la guerre,
Je me resserre dans mes plis;
Mais quand le froid, le vent, l'orage,
Cessent de causer leur ravage,
Alors je viens revoir Iris.

D. Qu'est-ce qu'un logogriphe?

R. C'est une espece d'énigme qui consiste en allusion équivoque, mutilation de

mots, et qui souvent, outre la description du mot principal, donne celle de différens autres :

Avec quatre lettres, légume,
Je suis femme ma tête à bas.
Ôtez ma queue, et peur de rhume,
En hiver ne me quittez pas.

Le mot est *fève*, dans lequel on trouve Eve et feu.

D. Qu'est-ce que le hiéroglyphe?

R. C'est un symbole mystérieux qui, à l'aide de quelques figures d'animaux ou de corps naturels, désigne autre chose que les objets qu'il représente.

Les hiéroglyphes étoient fort en usage chez les Egyptiens. Les Juifs et les Païens ont eu les leurs. L'église a aussi les siens. Nous représentons la prière par l'encens, la charité par un cœur enflammé.

D. Qu'est-ce que l'anagramme?

R. C'est une transposition de noms par celle des lettres, ou plutôt c'est disposer les mêmes lettres de différentes manières pour en fabriquer divers mots, comme dans ces mots, Marie Touchet, *je charme tout*.

Jean Dorat la mit à la mode sous Henri II. Tout le monde se méloit d'en faire. Il n'y avoit pas de nom dans lequel, ou en bien ou en mal, on ne trouvât quelque chose.

Saint-Gelais dit à un de ses amis à ce sujet :

Un jour, en tournant votre nom,
 Je fis servir plus d'une lettre
 A mon sujet, et d'autres non,
 Et toutes n'y voulurent être;
 Mais néanmoins pour les y mettre;
 Je les tournai comme un fagot.
 Hélas! que le travail est sot,
 Quand le bon sens n'est pas le maître!

Voici comme Colletet, écrivant à Menage, s'exprime sur ce sujet :

J'aime mieux sans comparaison,
 Menage, tirer à la rame,
 Que d'aller chercher la raison
 Dans les replis d'une anagramme.
 Cet exercice monacal
 Ne trouve son point vertical
 Que dans une tête blessée;
 Et sur Parnasse nous tenons
 Que tous ces renverseurs de noms
 Ont la cervelle renversée.

D. Quelle est la définition de l'emblème?

R. L'emblème est une sorte de symbole qui, par une ou plusieurs figures accompagnées ordinairement de paroles, représente avec esprit une pensée morale.

Il y a des emblèmes *naturels* qui se forment de choses que nous voyons dans la nature, comme les plantes, les astres, les animaux; d'*artificiels*, qui sont pris des instruments et des ouvrages de l'art, comme une horloge, un marteau; d'*historiques*, de *fabuleux*, de *chimériques*, de *symboliques*, d'*allégoriques*.

Par rapport aux enseignements qui y

sont renfermés, il y en a de sacrés, de politiques, d'héroïques, de doctrinaux, de satyriques, etc.

La regle principale des bons emblèmes, c'est que l'application en soit juste et aisée, et la sentence ou le vers d'une chute agréable et épigrammatique.

On donna pour emblème à un bel homme ignorant un paon avec cette devise : Qu'il se taise pour plaire. *Ut placeat, taceat.*

D. Quelle est la définition de la devise?

R. La devise est une expression métaphorique qui exprime quelque grand dessein, quelque belle passion, quelque noble sentiment. Pour peindre, par exemple, la fraîcheur et la vigueur d'un vieillard, on peut prendre pour emblème un oranger chargé de fleurs et de fruits, avec cette devise : *L'hiver ne m'ôte rien.* Dans le voisinage de Versailles il y a une maison de campagne au-dessus de la porte de laquelle on voit un cadran solaire avec cette devise : Pour les amis toute heure est bonne. *Amicis quælibet hora.*

Il faut exclure des devises toutes figures déshonnêtes, fantastiques, de mauvais augure, comme une comete, un hibou; les animaux malfaisants, comme les serpents, les dragons. Il faut exclure de même tout rébus, toute parole triviale. Le mot de la devise peut être tiré de quelque auteur. Il faut qu'elle soit courte, énergique;

la rime n'y nuit point ; l'antithese qui consiste dans une opposition de paroles l'embellit. On a donné pour emblème à un enfant de qualité, mort en naissant, un éclair dans une nuée, avec cette devise : *Je meurs en naissant. Morior dum orior.*





DE

LA RHÉTORIQUE.

D. QU'EST-CE que la rhétorique ?

R. C'est l'art de parler de chaque chose d'une manière juste et convenable. Plaire, instruire¹, toucher, voilà la rhétorique.

On peut encore la définir, le talent de faire dans l'ame des autres, par l'image de la parole, l'impression de sentiment ou de mouvement qu'on prétend ; et, plus brièvement encore, *l'art de persuader*.

D. Dans quelles occasions emploie-t-on les discours de rhétorique ou d'éloquence ?

R. Dans les plaidoyers, les sermons, les panégyriques, les discours académiques, les harangues, les compliments, etc.

D. Comment peut-on parvenir à être bon orateur ?

R. Par un heureux génie, beaucoup de travaux et de réflexions, et beaucoup de goût.

D. Qu'est-ce que le goût ?

R. » Le goût, selon quelques auteurs
» célèbres, est un sentiment naturel qui
» tient à l'ame et qui est indépendant de
» toutes les sciences qu'on peut acquérir ;
» le goût n'est qu'un rapport qui se trouve
» entre l'esprit et les objets qu'on lui pré-

(1) Ce seroit un grand défaut de vouloir plaire plutôt que de persuader.

» sente; c'est une espece d'instinct de la
 » droite raison qui l'entraîne avec rapidi-
 » té, et qui la conduit plus sûrement que
 » tous les raisonnemens qu'elle pourroit
 » faire ». Le P. Lami : attaque cette défini-
 tion du goût, et prétend que le goût
 n'est autre chose qu'une habitude de bien
 juger sur les idées qu'on a prises en lisant
 les excellents ouvrages, comme on se forme
 le goût de la peinture en voyant d'excellents
 tableaux. Et en effet, si un peintre, qui a
 étudié à fond les principes de son art, re-
 marque mieux les beautés d'un tableau,
 en juge mieux, et se forme une plus excel-
 lente idée de la peinture. celui qui sait sur
 quels fondemens les regles de l'art sont
 appuyées, se met lui-même au-dessus de
 l'art, et se forme une idée juste de ce
 qu'on appelle beau en matiere d'éloquence.

D. Comment divisez-vous la rhétorique?

R. En quatre parties. La premiere traite
 des sources où il faut puiser; la seconde,
 de l'ordre ou de la disposition qu'il faut
 donner à ses preuves; la troisieme, des or-
 nemens qui conviennent au discours; la
 quatrieme, de la prononciation, ou de l'élo-
 quence du geste et de la voix.

(1) La rhétorique, Paris, 1741, p. 444.

PREMIERE PARTIE.

Des sources où il faut puiser.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par les sources où l'orateur doit puiser?

R. J'entends les lieux oratoires qui fournissent à l'éloquence les armes dont elle a besoin.

Ces lieux sont *la définition, l'énumération des parties, la similitude ou comparaison, la différence, les circonstances, l'écriture, les conciles, l'histoire ecclésiastique, les coutumes, les loix, etc.*

D. Expliquez-moi ces choses en détail.

R. La définition est un discours propre à donner une idée claire et nette, juste et distincte d'un objet.

Définition des premiers chrétiens.

» L'excellence de la vertu des premiers
» chrétiens surpassoit tout ce que l'imagi-
» nation des philosophes s'étoit pu figu-
» rer de plus parfait ; tout se faisoit dans
» l'union d'un même esprit ; on y persévé-
» roit en prières. Les riches vendoient ce
» qu'ils possédoient, et en distribuient
» l'argent à tous selon les besoins ; ils mé-
» prisoient les richesses ; c'étoit une société
» d'amis et de freres. L'opulent étoit sans
» faste, le pauvre sans confusion, et tous
» pleins d'amour et de charité les uns pour
» les autres. Les vierges gardoient leur pu-
» reté dans un rang éminent, les femmes la

» chasteté conjugale : les maîtres comman-
 » doivent à leurs serviteurs avec douceur,
 » les serviteurs s'acquittoient de leurs de-
 » voirs par amour, etc. ». (Essais sur les
 philosophes. *Amst.* 1743, p. 348.)

Boileau, dans la satire dixième, après
 avoir dépeint la femme sans honneur, la
 coquette et l'avare, définit ainsi le caractère
 de la revêche *bizarre*,

Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
 Gronde, choque, dément, contredit un mari.
 Il n'est point de repos ni de paix avec elle,
 Son mariage n'est qu'une longue querelle.
 Laisse-t-elle un moment respirer son époux ?
 Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux.
 Et sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
 Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.

L'énumération des parties parcourt les
 diverses circonstances qui conviennent à
 une chose.

L'auteur des Essais sur les philosophes
 dépeint ainsi (pag. 5) l'usage que les an-
 ciens anachoretés faisoient des merveilles
 de la nature étalées à leurs yeux.

» La grandeur des cieux leur représen-
 » toit l'immensité de Dieu qui enferme
 » dans son essence tout ce qu'il en tire par
 » son pouvoir; la solidité de la terre étoit
 » une image de la stabilité du créateur,
 » qui cause tous les changements de l'uni-
 » vers sans changer. La lumière du soleil
 » étoit une ombre de la sienne, et le por-
 » trait de cette puissance infinie et bienfai-
 » sante, qui, répandue dans toute la nature,

» en forme la vie et la joie. La mer irritée ;
 » dont les flots s'élevent aux cieus et des-
 » cendent aux abymes , étoit une pein-
 » ture redoutable de sa colere qui menace
 » des ingrats qui foulent aux pieds ses bien-
 » faits. Enfin chaque créature étoit pour
 » ces hommes attentifs un caractere qui re-
 » présentoit quelqu'une des perfections de
 » son auteur ».

Voyez la belle énumération que fait Boileau d'un riche sans travail et sans étude , dans son épître à son jardinier.

Mais je ne trouve point de fatigue si rude
 Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude ,
 Qui jamais ne sortant de sa stupidité ,
 Soutient dans les langueurs de son oisiveté ,
 D'une lâche indolence esclave volontaire ,
 Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
 Vainement offusqué de ses pensers épais ,
 Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
 Dans le calme odieux de sa sombre paresse ,
 Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse ,
 Usurpent sur son ame un absolu pouvoir ;
 De monstrueux desirs le viennent émouvoir ,
 Irritent de ses sens la fureur endormie ,
 Et le font le jouet de leur triste infamie.
 Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords ;
 Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps.
 La pierre, la colique et les gouttes cruelles ,
 Guenauld , Rainssant , Brayer , presque aussi tristes
 qu'elles ,
 Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler , etc.

Ep. XI.

Il faut éviter tout détail frivole , bas et ennuyeux.

La similitude ou comparaison est un rap-

port de convenance entre deux objets que l'on compare.

Voici une comparaison de S. Augustin ; qui fait bien entendre combien la tribulation est utile et salutaire :

» Une grappe de raisin ¹, qui est attachée
 » à la vigne, demeure entiere avec toute sa
 » beauté, mais il n'en coule rien. Dès
 » qu'on la met sous le pressoir, qu'on la
 » foule et qu'on la presse, il semble qu'on
 » lui fasse outrage: mais un tel outrage n'est
 » point sans fruit; au contraire, si elle n'étoit
 » outragée de la sorte, elle seroit stérile».

*Comparaison de la vie et de la conduite
 des hommes avec celle des voyageurs
 ignorants.*

N'en déplaise à ces foux nommés Sages de Grece,
 En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
 Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
 Ne different entre eux que du plus ou du moins.
 Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent
 Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
 L'un à droit, l'autre à gauche, et, courant vainement,
 La même erreur les fait errer diversement :
 Chacun suit dans le monde une route incertaine,
 Selon que son erreur le joue et le promene ;
 Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
 Qui, sous le nom de sage, est le plus fou de tous.

BOILEAU, *Sat.* 4.

La dissimilitude est une certaine contrariété qui se trouve entre deux objets que l'on compare.

» Saint Paul ne se couvroit point de

(1) Ps. 55.

» haillons comme Diogene, mais il avoit
 » autant de zele pour la modestie que Dio-
 » gene en avoit peu. Il eût pu se passer de
 » logement aussi bien que lui, puisqu'il
 » souffroit bien d'autres choses; mais il
 » craignoit plus le poison de la vaine gloire
 » que la rigueur du froid. Il ne jette point
 » son argent dans la mer comme Cratès,
 » autre fou; mais il se charge d'exhorter les
 » chrétiens des nations à assister ceux qui
 » sont dans la nécessité. Les Stoïciens ne
 » demandoient à Dieu que la santé et les
 » biens, et attendoient la vertu de leurs
 » travaux: Saint Paul demande la vertu,
 » et méprise la vie et les biens. Il ne dit pas,
 » par une vanité ridicule, comme leur sage,
 » que dans le taureau de Phalaris, ou dans
 » des supplices pareils, il ne souffrira rien,
 » qu'il s'y trouvera bien; mais il considere
 » que sa tristesse sera courte, qu'elle sera
 » changée en joie, et que les souffrances
 » de la vie présente n'ont aucune propor-
 » tion avec la gloire qu'il attend ». (Essais
 sur les phil., pag. 341.)

Voyez le beau discours que fait le pré-
 sident Potier de Blancmesnil au sixieme chant
 de la Henriade :

Quel droit vous a rendus juges de votre maître,
 Infideles pasteurs, indignes citoyens?
 Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
 Qui, bravant tous ces dieux de métal et de plâtre,
 Marchoient sans murmurer sous un maître idolâtre,
 Expiroient sans se plaindre, et sur les échafauds,
 Sanglants, percés de coups, bénissoient leurs bour-
 reaux!

Eux seuls étoient chrétiens , je n'en connois point d'autres.
Ils mouroient pour leurs rois , vous massacrez les vôtres.

Les *circonstances* exposent l'état des choses , et servent souvent à présenter des images touchantes.

C'est ainsi que Cicéron , plaidant pour Roscius accusé d'avoir tué son pere , se sert du lieu de son éducation et de sa façon de vivre pour le disculper :

» J'oublois une chose qui peut beaucoup
» servir à faire voir l'innocence de ma par-
» tie ; que des mœurs rustiques , qu'une
» table sans délicatesse , qu'une vie négli-
» gée , n'ont pas accoutumé de produire de
» grands crimes. Le luxe naît dans les villes ;
» l'avarice , l'injustice , l'impudicité , nais-
» sent du luxe ; et de ces sources impures
» coulent toutes sortes de méchancetés et
» de vices. Au contraire , une vie cham-
» pêtre , que vous appelez sauvage , ensei-
» gne en ménage , la vigilance , la justice ,
» et est comme l'école de toutes les vertus ».

Petilius accusa Scipion en plein sénat de plusieurs crimes. Ce grand homme , sans daigner lui répondre , se tourna vers ses juges , et leur dit : » Ce fut , messieurs , à tel
» jour qu'aujourd'hui que je vainquis les
» Carthaginois , et leur Annibal , le plus re-
» doutable ennemi que nous ayons jamais
» eu ; il est juste que j'en aille remercier les
» dieux , et que , par une reconnoissance
» qui doit être générale , vous veniez joindre

» vos actions de graces avec les miennes »
 A ces mots , dignes de celui qui les pronon-
 çoit , tout le sénat suivit Scipion au Capi-
 tole , et laissa l'accusateur dans la confu-
 sion que mérite une calomnie.

L'*imitation* est une espece de larcin fait
 aux bons auteurs. Il faut dans ces occasions
 n'être ni plagiaire ni copiste , et renché-
 rir si l'on peut sur l'original.

C'est ainsi que Boileau , imitant Horace ,
 qui dit (l. 3 , ode 1) que la crainte , les
 fraveurs , les menaces , accompagnent les
 riches par-tout , les suivent dans leurs vais-
 seaux , et que , lorsqu'ils vont à cheval , *le*
souci s'assied derriere eux , a dit dans son
 épître à M. de Guilleragues , en *joûtant* con-
 tre son original :

Un fou rempli d'erreurs , que le trouble accompagne ,
 Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne ,
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Ep. V.

D. Que faut-il de plus ?

R. Pour l'éloquence de la chaire il faut
 lire et méditer beaucoup les écritures , les
 ouvrages des peres , l'histoire ecclésiastique ;
 et pour l'éloquence du barreau , il faut pos-
 séder les loix , les coutumes ; et chacun
 doit de plus se former sur le modele des
 grands hommes que la France a eus depuis
 cent ans. Les écrits de Bossuet , l'aigle
 des orateurs , de l'élégant et délicat Flé-
 chier , de Mascaron , du P. Bourdaloue ,

du P. de la Rue , de Massillon , doivent être entre les mains de tous ceux qui parlent en public.

Le barreau trouve encore de beaux modèles dans les ouvrages des Patru et des le Maître.

D. L'étude de tous ces lieux oratoires ; dont vous venez de parler , est - elle nécessaire à quiconque veut être orateur ?

R. Non : un bon esprit , formé par la lecture et la réflexion sur les ouvrages éloquents , découvre de lui-même les propriétés et les circonstances de l'objet qu'il a à traiter. Il est une espece de rhétorique naturelle , ordinaire à un bon esprit , et qui lui donne le talent de s'insinuer avec grace , et de faire des impressions favorables pour convaincre et persuader.

SECONDE PARTIE.

De la Disposition.

LA beauté du discours consiste dans un certain arrangement juste , naturel et régulier de toutes les parties qui le composent. Qui détacheroit une partie du corps de l'homme pour la placer ailleurs , feroit un monstre. Le désordre dans une armée fait qu'elle se nuit à elle-même ; ainsi un discours sans ordre ne seroit qu'un amas confus de pensées et de paroles.

Les parties du discours sont l'exorde ; qui renferme la proposition , la narration , la confirmation , la péroraison ou la conclusion.

D. Qu'est-ce que l'exorde ?

R. C'est l'entrée d'un discours, où l'orateur se propose la faveur, l'attention et la docilité des auditeurs.

L'exorde doit être court, prononcé avec modestie, et faire entendre nettement l'occasion qui fait parler, et la matière sur laquelle il faut parler, en sorte qu'on amène imperceptiblement l'esprit de l'auditeur jusqu'à la division, qui doit renfermer le fonds même et l'ordre du discours ; ainsi un exorde exact et judicieux est le meilleur et le plus court chemin du texte à la division. C'est un fil qu'on donne à tenir par un bout à l'auditeur, afin qu'il puisse suivre jusqu'à la fin.

Cicéron, dans le plaidoyer pour Archias qui avoit été son précepteur, tire de là adroitement le sujet de son exorde.

» S'il y a en moi quelque talent et quel-
 » ques lumières, si, par un long exercice
 » du barreau et par le commerce des bel-
 » les-lettres que j'ai cultivées pendant tout
 » le cours de ma vie, j'ai fait quelque pro-
 » grès dans l'art de parler, il n'y a personne
 » à qui j'en sois plus redevable qu'à Ar-
 » chias, ni qui ait plus de droit que lui sur
 » le fruit qu'on peut recueillir de tous ces
 » avantages. En effet, quand je considère

» le passé, et que je rappelle en ma mé-
» moire les occupations de ma plus tendre
» jeunesse, je trouve qu'Archias est le pre-
» mier de mes maîtres, que c'est lui qui m'a
» encouragé, et qui m'a éclairé dans l'étude
» des sciences. Or, si ma voix, animée par
» ses persuasions et formée par ses pré-
» ceptes, a pu tirer du danger l'innocence
» persécutée, que ne dois-je pas faire pour
» défendre et pour protéger un homme qui
» m'a enseigné l'art de défendre et de proté-
» ger les autres » !

Il y a des occasions où l'orateur peut entrer tout d'un coup en matière d'une manière même vive et brusque. C'est ainsi que Cicéron en usa à l'égard de Catilina la dernière fois qu'il vint au sénat. Tous les sénateurs qui étoient instruits de ses desseins pernicious, furent frappés d'indignation à la présence de ce scélérat. Ceux qui se trouverent proche de la place qu'il prit, s'en éloignerent aussitôt. Alors Cicéron lui adressa ces foudroyantes paroles : » Jusqu'à
» quand, Catilina, abuseras-tu de notre
» patience ? jusqu'à quand ta fureur de-
» meurera-t-elle impunie ? Né reconnois-tu
» point, à la garde qu'on fait dans la ville,
» à la crainte du peuple, au visage irrité
» des sénateurs, que tes desseins sont dé-
» couverts » ?

D. Qu'est-ce que la narration ?

R. C'est l'exposition du sujet qu'on a à traiter, et sur lequel au barreau les juges doivent prononcer.

La narration doit être simple, courte, claire, vraisemblable; on n'en exclut pas toujours le pathétique. Cicéron fait d'une manière touchante le récit de la mort des deux Philodamus, pere et fils, tous deux immolés à la fureur de Verrès, le pere déplorant le sort de son fils, et le fils gémissant sur le malheur de son pere.

Clodius avoit fait exiler Cicéron; mais Milon, devenu tribun, fit revenir d'exil son ami. Milon postula ensuite le consulat; Clodius se déclara contre lui, et, sachant qu'il devoit aller à la campagne, se trouva sur les chemins à sa rencontre, et attaqua de paroles la femme de Milon, qui étoit dans une voiture avec son mari. Les deux ennemis en vinrent aux mains: Clodius fut tué. Milon étant accusé de ce meurtre, Cicéron prit sa défense. Rien n'est comparable à la simplicité de la narration que fait cet orateur pour disculper l'accusé.

» Milon fut ce jour-là au sénat, jusqu'à
 » ce que l'assemblée fût séparée: il arrive
 » en sa maison, il change de chaussure et
 » d'habits; il y demeure paisible pendant
 » que sa femme se prépare. Qu'il est aisé
 » de voir, par ce calme et ce peu de précipi-
 » tation, qu'il n'avoit aucun dessein vio-
 » lent! »

D. Qu'est-ce que la confirmation?

R. C'est la partie du discours qui établit les moyens, et qui réfute les raisons contraires. C'est là que l'éloquence doit briller.

Preuves solides, pensées frappantes, expressions nerveuses, tout doit être mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des passions. On peut s'étudier à plaisir et à toucher; mais on ne peut parvenir à convaincre que par la force des preuves et du raisonnement. Dans l'oraison pour Milon, Cicéron veut prouver qu'il est permis de tuer celui qui attente à notre vie, que Clodius avoit attenté à la vie de Milon, et que par conséquent il a été permis à Milon de tuer Clodius.

Ce grand orateur étend d'abord et amplifie la première proposition. Il la prouve par le droit naturel, par le droit des gens, et par l'autorité des exemples. Passant à la seconde, il compare l'équipage de Clodius et de sa suite avec celui de Milon et des personnes qui l'accompagnoient: il remarque que Clodius étoit à cheval, armé et suivi d'une nombreuse troupe de domestiques; que Milon voyageoit dans une voiture, enveloppé dans un manteau, et accompagné de sa femme; que d'ailleurs Milon songeoit alors à demander le consulat; qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il eût été assez imprudent pour s'attirer l'indignation publique par un assassinat prémédité à la veille des assemblées du peuple où l'on devoit donner les charges, etc.

La réfutation est liée à la confirmation; on réfute les objections en détruisant les principes sur lesquels l'adversaire fonde ses

preuves, ou en montrant que de bons principes il a tiré de fausses conséquences.

D. Qu'est-ce que la péroraison ?

R. La péroraison ou conclusion du discours s'attache au cœur, l'émeut, l'attendrit; elle analyse tout le discours, elle réunit les points capitaux qui ont été agités séparément; elle réveille tous les mouvements par son feu, elle rouvre les plaies, elle domine, elle triomphe, elle emporte les auditeurs.

Péroraison du sermon sur la rechûte:

» Recueillons, mon cher auditeur, toutes
 » ces vérités importantes. Êtes-vous debout,
 » prenez garde de ne pas retomber : sou-
 » venez-vous que vous portez le trésor de
 » la grace dans un vaisseau de terre : fuyez
 » l'apparence du mal : priez beaucoup : dé-
 » fiez-vous de vous-même.... Quand on a
 » été pécheur, le retour au vice est si aisé
 » et le pas si glissant, que les précautions
 » pour éviter ce malheur ne sauroient
 » être excessives. Mais vivez-vous encore
 » dans ces alternatives de grace et de pé-
 » ché? Ah! déclarez-vous enfin; c'est assez
 » balancer entre le ciel et la terre.... Je ne
 » parle ici que pour l'intérêt de votre repos.
 » Quelle vie pénible que ces vicissitudes
 » éternelles de vices et de vertus! Vous le
 » savez, éternellement combattu et par ces
 » troubles amers qui vous rappellent à l'in-
 » nocence, et par ces penchants infortunés

» qui vous entraînent dans le crime ; tou-
» jours occupé ou à pleurer vos foiblesses ;
» ou à surmonter des remords ; jamais heu-
» reux, soit dans le vice où vous ne trou-
» vez point de paix, soit dans la vertu où
» vous ne pouvez vous faire une situation
» durable. Ayez donc pitié de votre ame,
» mon cher auditeur ; établissez enfin une
» paix solide avec votre conscience.... fixez
» dans le bien toutes les agitations de votre
» ame, afin que, fondé et enraciné dans la
» charité, vous ne soyez plus un homme
» temporel, et que vous puissiez un jour
» aller recueillir dans le ciel la couronne
» d'immortalité destinée à ceux qui perséve-
» rent jusqu'à la fin ». (Massillon. Ca-
rême , tome I,)

TROISIEME PARTIE.

De l'Elocution,

L'INVENTION est l'ouvrage de l'imagination ; l'heureux arrangement des parties d'oraison est l'ouvrage du discernement et d'un esprit juste : mais l'élocution a des droits incontestables sur le cœur ; elle donne la force, les nerfs, les couleurs ; elle orne les pensées nobles ; elle les revêt d'expressions choisies ; c'est le coloris du tableau qui anime tout l'ouvrage, qui donne aux objets ce vif éclat, ce vrai, et cette parfaite

imitation de la nature, qui charment les spectateurs.

ARTICLE PREMIER.

D. QU'EXIGE l'élocution de l'orateur?

R. La pureté, la clarté, l'élégance et la convenance.

D. Qu'entendez-vous par *pureté*?

R. Une connoissance exacte de sa langue, qui s'acquiert par la fréquentation des personnes qui parlent correctement, et par la lecture des bons auteurs. S'il est honteux à tout homme qui vit parmi les honnêtes gens, de ne pas savoir la langue de son pays, il l'est encore plus à l'homme public qui doit faire régner la justice et la vérité par le ministère de la parole.

D. Qu'entendez-vous par *clarté*?

R. Un choix de termes propres, significatifs, conformes à l'usage, et convenables au sujet: on ne parle que pour se faire entendre, et il faut parler de manière qu'on ne puisse point ne pas être entendu.

La clarté bannit les expressions vagues, les transpositions vicieuses, les longues parenthèses, les périodes fatigantes, les équivoques, etc.

D. Qu'est-ce que l'élégance?

R. L'élégance consiste dans une variété de style agréable, dans le nombre et la cadence des périodes, et dans un usage réglé et judicieux des figures.

Voulez-vous du public mériter les amours?
 Sans cesse en écrivant variez vos discours;
 Un style trop égal et toujours uniforme
 En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

BOILEAU.

On appelle nombre une certaine harmonie douce, majestueuse, qui charme l'oreille, et qui résulte d'un choix judicieux et de l'arrangement des mots, soit dans la prose, soit dans les vers.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
 Fit sentir dans les vers une juste cadence,
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et réduisit la muse aux règles du devoir.

Idem.

Les oraisons funebres de Fléchier ; outre la pureté du langage et la solidité des pensées, présentent encore cet heureux arrangement de paroles qui, par le mélange de leurs accords, par la variété des sons et des cadences, forment un concert aussi ravissant que celui de la musique la plus parfaite. Peut-on peindre d'une façon plus harmonieuse le pouvoir de l'homme éloquent et vertueux, que le fait le duc de la Rochefoucauld par ce peu de paroles ? » Il y » a un certain empire dans la manière de » parler et dans les actions qui se fait faire » place par-tout, et qui gagne par avance » la considération et le respect. Il sert en » toutes choses, et même pour obtenir ce » qu'on demande ». (Réflexions, sentiments, et maximes morales, Paris, 1725.)

D. Combien distingue-t-on de sortes de styles ?

R. De trois sortes : le simple, le tempéré, le sublime.

L'orateur parle des petites choses avec esprit, avec simplicité, avec un goût délicat et naïf ; il traite des choses médiocres avec douceur, élégance et pureté, et il manie les sublimes avec pompe et majesté. On estime plus, pour la pureté de la langue, les lettres que Cicéron écrivoit à ses amis, que ses harangues ; ce que Virgile a fait aussi dans le style simple et médiocre, comme ses Bucoliques et ses Géorgiques, surpasse l'Enéide.

Nous avons des richesses considérables en ce genre. Les lettres de Voiture, de madame de Sévigné, de madame Desnoyers, de Boursault, les épîtres de Rousseau, et tous les ouvrages de La Fontaine, etc. sont des modèles incomparables d'un style aisé, simple, vrai. Nous pouvons apporter pour exemple de cette simplicité facile, élégante et délicate, les paroles suivantes de Notre-Seigneur :

» Il y avoit un homme riche qui étoit vê-
 » tu de pourpre et de lin, et qui se traitoit
 » magnifiquement tous les jours. Il y avoit
 » aussi un pauvre appelé Lazare, couché à
 » sa porte, tout couvert d'ulceres, qui eût
 » bien voulu pouvoir se rassasier des miet-
 » tes qui tomboient de la table du riche :
 » mais personne ne lui en donnoit, et les
 » chiens

» chiens venoient lui lécher ses plaies. Or il
 » arriva que ce pauvre mourut, et fut em-
 » porté par les anges dans le sein d'Abra-
 » ham. Le riche mourut aussi, et fut en-
 » seveli dans l'enfer ; et lorsqu'il étoit dans
 » les tourments, il leva les yeux en haut,
 » et vit de loin Abraham, et Lazare dans
 » son sein, et, s'écriant, il dit ces paro-
 » les : Pere Abraham, ayez pitié de moi, et
 » envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe
 » dans l'eau le bout de son doigt, et qu'il me
 » rafraîchisse la langue, parceque je souffre
 » d'extrêmes tourments dans cette flamme.
 » Mais Abraham lui répondit : Mon fils,
 » souvenez-vous que vous avez reçu vos
 » biens dans votre vie, et que Lazare n'y a
 » eu que des maux ; c'est pourquoi il est
 » maintenant dans la consolation et la joie,
 » et vous êtes dans les tourments ». (Luc,
 chap. 16, v. 19.)

On voit dans ce récit que les termes sont naturels, purs, clairs, sans figures ni ornements étudiés, les périodes courtes, ce qui est encore une qualité singuliere de ce style.

Le style tempéré tient le milieu entre le style simple et le sublime. Virgile peut servir de modele des trois caracteres. Dans ses Églogues ce sont des bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours d'une maniere simple et qui convient à des bergers. L'Énéide est dans le caractere sublime ; il n'y parle que de combats, de

sieges, de guerres, de princes, de héros. Ses Géorgiques sont dans le genre médiocre: il y pénètre les causes les plus cachées de la nature; il y découvre les mysteres de la religion des Romains; il y mêle de la philosophie, de la théologie, de l'histoire; ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majesté de son Énéide et la simplicité de ses Bucoliques. Les Lettres de Cicéron à Atticus, les Satyres et les Épîtres d'Horace, celles de Boileau, César, Salluste, les OEu- vres de S. Réal, sont des modeles parfaits du style dont nous parlons.

*Discours que Joseph prête à Moïse par-
lant à Coré et à ses sectateurs, chefs
d'une sédition qui vouloit dépouiller
Aaron de la grande sacrificature.*

» Je demeure d'accord que vous et ceux
 » que je vois s'être joints à vous, êtes des
 » hommes très respectables, et je ne mé-
 » prise même aucun d'entre tout le peuple,
 » quoiqu'ils vous soient inférieurs en ri-
 » chesses aussi-bien qu'en tout le reste.
 » Mais si Aaron a été établi souverain sa-
 » crificateur, ce n'a pas été pour ses ri-
 » chesses, puisque vous êtes plus riche que
 » lui et moi ne sommes tous deux ensem-
 » ble. Ce n'a pas été non plus à cause de
 » la noblesse de sa race, puisque Dieu
 » nous a fait naître tous trois d'une même
 » famille, et que nous n'avons qu'un même
 » aïeul. Ce n'a pas été aussi l'affection fra-

» ternelle qui m'a porté à le mettre dans
 » cette charge, puisque, si j'eusse consi-
 » déré autre chose que Dieu et l'obéis-
 » sance que je lui dois, j'aurois mieux aimé
 » prendre cet honneur pour moi que de
 » le lui donner, nul ne m'étant si proche
 » que moi-même. Car quelle apparence y
 » auroit-il de m'engager dans le péril où
 » l'on m'expose par une injustice, et d'en
 » laisser à un autre tout l'avantage? Mais
 » je suis très innocent de ce crime, et Dieu
 » n'auroit eu garde de souffrir que je l'eusse
 » méprisé de la sorte, ni de vous laisser
 » ignorer ce que vous deviez faire pour lui
 » plaire. Or, bien que ce soit lui-même,
 » et non pas moi, qui a honoré Aaron de
 » cette charge, il est prêt à s'en déposer
 » pour la céder à celui qui y sera appelé
 » par vos suffrages, sans prétendre se pré-
 » valoir de ce qu'il s'en est acquitté très di-
 » gnement, parcequ'encore qu'il y soit en-
 » tré avec votre approbation, il a si peu
 » d'ambition, qu'il aime mieux y renon-
 » cer que de donner sujet à un si grand
 » trouble. Avons-nous donc manqué au
 » respect que nous devons à Dieu en ac-
 » ceptant ce qu'il lui plaisoit de nous of-
 » frir? Et aurions-nous pu au contraire le
 » refuser sans impiété? Mais, comme c'est
 » à celui qui donne à confirmer le don
 » qu'il a fait, c'est à Dieu à déclarer de
 » nouveau de qui il lui plaît se servir pour
 » lui présenter des sacrifices en votre fa-

» veur, et être le ministre des actions qui
 » regardent votre piété. Et Coré seroit-il as-
 » sés hardi pour oser prétendre, par le de-
 » sir qu'il a de s'élever à cet honneur,
 » d'ôter à Dieu le pouvoir d'en disposer ?
 » Cessez donc d'exciter un si grand tu-
 » multe. La journée de demain décidera
 » de ce différend : que chacun des préten-
 » dants vienne le matin avec un encensoir
 » à la main, du feu et des parfums. . . Ce-
 » lui dont Dieu témoignera que l'oblation
 » lui sera plus agréable, sera établi souve-
 » rain sacrificateur, etc. » (Joseph, L. IV,
 chap. 1,)

*Séneque demande à Néron de se retirer
 de la cour.*

» Voici la quatorzième année que je suis
 » à votre service, et la huitième de votre
 » empire. Pendant ce temps vous m'avez
 » comblé de tant de biens et d'honneurs,
 » qu'il ne manque plus que de la modéra-
 » tion à ma fortune. Auguste, votre tris-
 » aïeul, permit à Agrippa de se retirer à
 » Mitylene, et à Mécénas de vivre à Rome
 » avec autant de repos qu'à la campagne,
 » après avoir rendu l'un et l'autre de grands
 » services, et après avoir reçu de grandes
 » récompenses. Pour moi, je n'ai pu rien
 » contribuer à l'excellence de votre nature,
 » que quelques études, nourries dans le re-
 » pos, qui sont devenues illustres par vo-
 » tre nom ; mais vous avez récompensé ce

» travail de tant de bienfaits, que je dis en
 » moi-même : Est-il possible qu'un étranger
 » d'une médiocre naissance soit élevé aux
 » plus grandes dignités de l'empire ? Où est
 » cet esprit qui se bernoit à une médiocre
 » fortune ? J'ai des palais, j'ai des jardins,
 » je possède un grand nombre de terres.
 » Mon excuse est que je n'ai pu refuser les
 » graces de mon prince. Mais nous avons
 » tous deux assez fait : vous m'avez donné
 » tout ce qu'un prince pouvoit donner, et
 » j'ai reçu tout ce qu'un particulier pou-
 » voit recevoir d'un très bon et très grand
 » empereur. Le reste ne serviroit qu'à me
 » charger d'envie. Comme un voyageur fa-
 » tigué, ou un soldat qui a vieilli dans les
 » fatigues de la guerre, je demande du re-
 » pos, accordez-le à ma vieillesse. Je ne
 » demande pas la pauvreté, mais d'être
 » soulagé d'un faix qui m'opprime. Cela
 » tournera à votre gloire d'avoir su choisir
 » pour vos ministres des personnes qui se
 » pouvoient passer de la fortune ». (Ta-
 cite, *Annales*, l. XIV.)

Le style sublime, par la majesté et l'élé-
 vation des pensées, enleve l'ame au-dessus
 des sens : c'est un torrent qui arrache les
 rochers, qui s'indigne contre les ponts et
 les digues, et qui entraîne l'auditeur, quoi-
 qu'il résiste. De ce genre sont quelques
 ouvrages de Démosthene, les écrits de Pla-
 ton, le discours sur l'histoire universelle
 de M. Bossuet. Tout y est noble, grand,

majestueux, digne de la matière qu'il traite. Voici quelques réflexions de cet éloquent prélat sur l'ouvrage de la création.

» Le récit de la création, tel qu'il est
 » fait par Moïse, nous découvre ce grand
 » secret de la véritable philosophie, qu'en
 » Dieu seul réside la fécondité et la puis-
 » sance absolue. Heureux, sage, tout-puis-
 » sant, seul suffisant à lui-même, il agit
 » sans nécessité, comme il agit sans besoin,
 » jamais contraint ni embarrassé par sa
 » matière, dont il fait ce qu'il veut, par-
 » ce qu'il lui a donné par sa seule volonté
 » le fond de son être. Par ce droit souve-
 » rain il la tourne, il la façonne, il la meut
 » sans peine. Tout dépend immédiatement
 » de lui; et si, selon l'ordre établi dans la
 » nature, une chose dépend de l'autre, par
 » exemple, la naissance et l'accroissement
 » des plantes de la chaleur du soleil, c'est
 » à cause que ce même Dieu qui a fait
 » toutes les parties de l'univers a voulu
 » les lier les unes aux autres, et faire écla-
 » ter sa sagesse par ce merveilleux enchaî-
 » nement ». (Seconde partie, suite de la
 religion, la création.)

On peut encore mettre de ce genre l'élégante et sublime préface de la traduction de Joseph, dont voici un morceau.

» Ce qui rend l'histoire de Joseph, après
 » l'Écriture sainte, préférable à toutes les
 » autres histoires, c'est qu'au lieu qu'elles
 » n'ont pour fondement que les actions des

» hommes, celle-ci nous représente les ac-
 » tions de Dieu même. On y voit éclater
 » par-tout sa puissance, sa conduite, sa
 » bonté et sa justice. Sa puissance ouvre
 » les mers et divise les fleuves pour faire
 » passer à pied sec des armées entieres, et
 » fait tomber sans effort les murs des plus
 » fortes villes. Sa conduite regle toutes
 » choses, et donne des loix qu'on peut nom-
 » mer la source où l'on a puisé tout ce
 » qu'il y a de sagesse dans le monde. Sa
 » bonté fait tomber du ciel, et sortir du
 » sein des rochers, de quoi rassasier la
 » faim et désaltérer la soif de tout un grand
 » peuple dans les déserts les plus arides.

» Et tous les éléments étant comme les
 » exécuteurs des arrêts que prononce sa
 » justice, l'eau fait périr par un déluge
 » ceux qu'elle condamne, le feu les con-
 » sume, l'air les accable par ses tourbil-
 » lons, et la terre s'ouvre pour les dévorer.
 » Ses prophetes ne prédisent rien qu'ils ne
 » confirment par des miracles ; ceux qui
 » commandent ses armées n'entreprennent
 » rien qu'ils n'exécutent ; et les conduc-
 » teurs de son peuple, qu'il remplit de son
 » esprit, agissent plutôt en anges qu'en
 » hommes.

» Moïse peut seul en être une preuve.
 » Nul autre n'a eu tout ensemble tant d'é-
 » minentes qualités ; et Dieu n'a jamais
 » tant fait voir en aucun homme dans l'an-
 » cienne loi, depuis la chute du premier des

» hommes, jusqu'où peut aller la perfec-
» tion d'une créature qu'il veut combler de
» ses graces. Ainsi, comme on peut dire
» qu'une grande partie de cette histoire est
» en quelque sorte l'ouvrage de cet incom-
» parable législateur, parcequ'elle est toute
» prise de lui, on ne doit pas seulement
» la lire avec estime, mais avec respect ;
» et la suite jusqu'à la fin de ce qui est
» compris dans la Bible, n'en mérite pas
» moins, puisqu'elle a été dictée par le
» même esprit de Dieu, qui a conduit la
» plume de Moïse lorsqu'il a écrit les cinq
» premiers livres de l'histoire sainte.

» Que ne pourroit-on point dire de ces
» admirables patriarches, Abraham, Isaac,
» Jacob; de David, ce roi et ce grand pro-
» phete tout ensemble, qui a mérité cette
» merveilleuse louange, d'être un homme
» selon le cœur de Dieu; de Jonathas, ce
» prince si parfait en tout, de qui l'Écriture
» dit que l'ame étoit inséparablement atta-
» chée à celle de ce saint roi; de ces illus-
» tres Machabées, dont la piété, égale au
» courage, a su allier d'une manière pres-
» que incroyable la souveraine puissance
» que donne la principauté avec les devoirs
» les plus religieux de la souveraine sacrifi-
» cature; et enfin de Joseph, de Josué, de
» Gédéon, et de tant d'autres qui peuvent
» passer pour de parfaits modeles de vertu,
» de conduite et de valeur! Que si les héros
» de l'antiquité païenne n'ont rien fait de

» comparable à ces héros du peuple de
 » Dieu, dont les actions passeroient pour
 » des fables, si l'on pouvoit sans impiété re-
 » fuser d'y ajouter foi, il n'y a pas sujet de
 » s'en étonner, puisqu'au lieu que ces in-
 » fideles n'avoient qu'une force humaine,
 » les bras de ceux que Dieu choisit pour
 » combattre sous ses ordres, sont armés de
 » son invincible secours, etc.» (Histoire
 des Juifs, en l'avertissement.)

Le sublime se trouve dans une pensée,
 et même dans un mot, comme dans celui-
 ci: *Que la lumiere soit faite.* (Gen. 1, v. 3.)
 Et dans un autre endroit: *Dieu a parlé,*
et toutes choses ont été faites. (Psal. 148.)
 Les orateurs païens ont avoué que person-
 ne n'a jamais parlé d'une maniere plus éle-
 vée.

ARTICLE II.

Des Figures.

D. QU'ENTENDEZ-VOUS par figures de rhé-
 torique?

R. Ce sont certains tours d'éloquence ;
 qui expriment avec grace, force, noblesse,
 vivacité de sentiments, cadence agréable,
 les pensées et les mouvements de l'ame.

L'usage en est si naturel, que chacun,
 sans s'en appercevoir, passe sa vie à faire
 des figures de rhétorique.

L'*antithese* consiste dans un certain

combat de pensées et de paroles opposées les unes aux autres : c'est une source de belles pensées, quand on la sait bien ménager.

Opposition de la vie religieuse à celle du monde.

» Là, on ne dispute point à qui sera
 » le plus grand, mais le plus saint ; là, les
 » paroles qu'on répand avec profusion dans
 » le monde sont employées avec une scrupuleuse épargne ; là, on pleure des péchés qu'on n'a pas commis ; là, on ne fait que la volonté d'autrui, à l'exemple d'un Dieu qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix ».

L'*apostrophe* s'adresse à quelque personne, présente ou absente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé. Dans l'émotion, on ne fait aucun discernement, on cherche du secours de tous côtés. Isaïe apostrophe le ciel et la terre pour le prier de donner le Messie qu'il attendoit avec tant d'impatience : » Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie ; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur ». (Chap. 45, v. 8.)

Apostrophe à un avare.

Tantale dans les eaux a soif et ne peut boire :
 Tu ris, change de nom, la fable est ton histoire.

(*Bibl. poét.*, tom. II, p. 209.)

Ces vers sont une heureuse traduction d'une pensée d'Horace.

Démosthène invectivant les Athéniens.

» Nul moment n'échappe à l'infatigable
 » Philippe ; son activité le multiplie ; il
 » poursuit avec ardeur la victoire. Vous
 » vous étonnez qu'elle se rende à ses em-
 » pressements : je m'étonnerois, moi, qu'elle
 » y résistât, et qu'elle vînt couronner des
 » républicains irrésolus, lents, et curieux
 » du seul récit des combats. Descendons-
 » nous de ces Athéniens que l'intérêt de
 » la Grece arma contre Sparte, et dont le
 » courage ne brava pas moins les offres
 » que les menaces du roi de Perse ? Quoi !
 » ce peuple, autrefois protecteur de la jus-
 » tice et de la foiblesse, cet implacable en-
 » nemi de l'orgueil et de la violence, ce
 » peuple libérateur de tant d'autres peu-
 » ples, s'accoutume à voir tranquillement
 » qu'on le dépouille et qu'on l'enchaîne.
 » À quoi se terminent nos démarches ?
 » Tantôt nous nous flattons que les autres
 » Grecs prendront plus à cœur notre dé-
 » fense que nous, et, trompés dans notre
 » attente, nous accusons de nos malheurs
 » nos généraux ; tantôt des promesses qu'ils
 » jettent au hasard pour nous calmer, res-
 » suscitent nos espérances, et, las de flot-
 » ter entre la crainte et l'espérance, nous
 » nous replongeons enfin dans cette oisi-
 » veté qui fait encore nos délices ».

La *communication* s'entretient familièrement avec l'auditeur, semble entrer dans ses vues, délibère avec lui, l'interroge, et en forme son juge. C'est ainsi que S. Paul, après avoir rapporté, dans son épître aux Romains, les avantages de la grace et les miseres qui suivent le péché, leur demande : » Quel fruit tiriez-vous donc alors » de ces désordres dont vous rougissez » maintenant, puisqu'ils n'avoient pour » fin que la mort? »

Dans *Esopé à la Cour*, Boursault se sert ingénieusement d'une fable simple et naturelle pour reprocher à Rhodope son ingratitude à l'égard d'une mere pauvre qui étoit venue le voir à la cour de Crésus.

Esopé lui demande son avis sur la fable qui suit :

Le Fleuve et sa Source.

Un fleuve, enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
 Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
 Avec indignité désavoua sa source....
 Ingrat, lui dit la source, à qui ce coup fut rude,
 Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soins!
 Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
 Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.

Hé bien! de cette fable avez-vous l'ame émue?
 Sentez-vous qu'en secr et votre cœur se remue?
 Vous pleurez!

R H O D O P É.

Est-ce à tort? je suis au désespoir:
 J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
 Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines,
 Et fait taire le sang qui coule dans mes veines.

Semblable au fleuve ingrat né d'un foible ruisseau,
 Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
 Ayant reçu le jour d'une esclave étrangere,
 Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mere.

(*Théâtre de Boursault, Paris. 1725. 3 vol.*)

Belle réponse du duc de Guise à Poltrot.

Poltrot, calviniste, ayant voulu assassiner le duc de Guise, le duc lui demanda pourquoi il l'assassinoit. » C'est, ré-
 » pondit Poltrot, que vous êtes d'une autre
 » religion que la mienne». Le duc lui répliqua : » La mienne m'apprend à vous par-
 » donner, et la vôtre à m'assassiner : jugez
 » quelle est la meilleure ».

La *concession* accorde à l'adversaire ce qu'on ne peut lui refuser. C'est une ruse pour le presser plus efficacement sur ce qu'on ne veut pas lui accorder.

C'est ainsi que le fameux satyrique, répondant à ceux qui le reprochoient d'avoir censuré avec trop d'aigreur les vers d'un honnête homme, dit :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
 On le veut, j'y souscris et suis prêt à me faire.
 Mais que pour un modele on montre ses écrits ;
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
 Comme roi des auteurs, qu'on l'éleve à l'empire :
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire.

(*Satyre 9.*)

Saint Cyprien aux gens riches.

» Vous êtes riches, et vous croyez que
 » vous pouvez vous servir de vos richesses,

» Servez-vous en, je vous le permets, mais
 » que ce soit pour votre salut; que les
 » pauvres sentent que vous êtes riches. Prê-
 » tez à Dieu même vos biens à intérêt,
 » acquérez des héritages; mais que ce soit
 » des héritages éternels, dont les fruits
 » durent toujours ».

La *correction* corrige et condamne la pensée et les paroles qu'on vient de proférer, et leur en substitue de plus efficaces, ou change de passion, coupe le discours, et laisse à deviner ce qu'on veut dire.

*Didon dit à Enée, quand elle vit qu'il
 l'abandonnoit :*

Non, cruel, tu n'es pas le fils d'une déesse;
 Tu suças en naissant le lait d'une tigresse,
 Et le Caucase affreux, l'engendrant en courroux,
 Te fit l'ame et le cœur plus durs que ses cailloux¹.

*Neptune s'aperçoit du désordre qui regne
 dans son empire, et dit aux vents :*

» Race téméraire! qui vous inspire tant
 » d'audace? Vous osez, sans mon ordre,
 » troubler le ciel et la terre et ravager mon
 » empire! Si je vous traitois comme vous
 » le méritez.... Mais il s'agit de calmer les
 » flots ». (Virgile, *Énéide*, liv. I, v. 126.)

La *description* peint l'objet avec des nuances si semblables, qu'on ne croit plus entendre l'orateur, mais être transporté à la contemplation réelle de l'objet représen-

(1) Boileau, frere aîné du poète, trad. du quatrième livre de l'*Énéide*.

té. Si on peint une tempête, tout l'auditoire se trouve sur la mer: on frissonne, on tremble pour soi: rochers, bancs de sable, écueils, aquilons fougueux, tout épouvante et menace des derniers dangers.

La description embrasse celle des événements remarquables, des mœurs, des lieux, des paysages, bois, prairies, etc. Cette figure bien maniée fait de vives impressions.

Description d'un courtisan.

» C'est un martyr de son ambition, un
 » homme empressé, mystérieux, intrigant,
 » admirable à envelopper une dupe, et à
 » rendre sot celui qui l'est déjà. C'est un
 » homme plein de sa grandeur, de ses
 » amis, de sa charge; nourri dans le faux,
 » il ne hait rien tant que d'être naturel;
 » plein de hauteur et de confiance avec
 » ceux qui n'ont que de la vertu, muet et
 » embarrassé avec les savants, décisif avec
 » ceux qui ne savent rien, il parle de
 » guerre à un homme de robe et de poli-
 » tique à un financier, il sait l'histoire
 » avec les femmes, il est poète avec les
 » docteurs et géometre avec un poète; il
 » paie tout son monde de mine et de façon
 » de parler; il est patron et créateur; il est
 » médiateur, confident, entremetteur; il
 » a une ferveur de novice pour toutes les
 » petites pratiques de la cour; il sait em-
 » brasser, prendre part à votre joie, vous

» faire coup sur coup des questions sur
 » votre santé, vos affaires, etc. »

*Le Soleil décrit à Phaéton la route qu'il
 doit tenir.*

Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles,
 Dresse par là ta course et suis le droit chemin.
 Phaéton à ces mots prend les rênes en main,
 De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
 Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles;
 Ils vont; le char s'éloigne, et, plus prompt qu'un éclair,
 Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
 Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
 Le voit rouler de loin sur la plaine céleste,
 Lui montre encor sa route, et du plus haut des cieux,
 Le suit autant qu'il peut de la voix et des yeux :
 Va par là, lui dit-il; reviens, détourne, arrête.

» Ne diriez-vous pas, dit Longin, que
 » l'ame du poëte monte sur le char avec
 » Phaéton, qu'elle partage tous ses périls,
 » et qu'elle vole dans l'air avec les che-
 » vaux »?

*Description des effets de l'histoire, par
 Rousseau, dans son Epître à M. Rollin.*

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
 Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
 Viennent encor, sur une scene illustre,
 Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
 Et du public dépouillé d'intérêt,
 Humbles acteurs, attendent leur arrêt.
 Là, retraçant leurs foiblesses passées,
 Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
 A chaque état ils reviennent dicter
 Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
 Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
 Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;

Et leurs exemples, en diverses façons,
Donnent à tous les plus nobles leçons.

Le *doute* rend l'orateur incertain de ce qu'il doit dire ou faire; il délibère, et il combat ses résolutions. Cette figure a beaucoup de ressemblance avec la *correction*. Elles expriment ensemble le choc des passions tumultueuses de l'ame, qui vole de parti en parti, de pensée en pensée, de sentiment en sentiment.

Trouble de Didon abandonnée d'Enée;

Hélas! s'écria-t-elle au fort de sa misere,
Quel projet désormais me reste-t-il à faire?
Chez les rois mes voisins mon cœur humble et confus
Ira-t-il s'exposer au hasard d'un refus?
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
Méprisé la recherche et bravé la puissance.
Irai-je en suppliant, à la tête des miens,
Implorer la pitié des superbes Troyens?
Trop aveugle Didon, puis-je après cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes soupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir?
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre?
Mourons donc, puisqu'enfin en l'état où je suis
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

L'*exclamation* est une voix poussée avec force. Elle a la vivacité et la véhémence de l'apostrophe. S. Bernard s'excitoit sans cesse à la pénitence par ces paroles: *Bernarde, ad quid venisti?* Bernard, pourquoi es-tu

(1) Boileau, frere du poëte.

venu ici? il trouvoit dans cette exclamation une source de ferveur et de zèle qui l'animoit dans toutes ses actions.

Boileau au commencement du Lutrin:

Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots!

La gradation s'éleve par degrés de pensées en pensées, qui enchérissent les unes sur les autres. *Mort, jugé, condamné, dans un instant, peut-être au milieu de vos plaisirs*, disoit un prédicateur apostolique. Le tour vif de cette pensée est propre à faire un grand effet.

» C'est un crime de mettre aux fers un
» citoyen romain; c'est un sacrilège de le
» faire battre avec des verges; c'est presque
» un parricide de le condamner à mort: que
» dirai-je donc de l'avoir fait attacher à un
» gibet »? (Cicéron, contre Verrès.)

L'imprécation maudit son adversaire, forme des vœux contre, et lui souhaite tout le mal possible. C'est ainsi que le roi prophète s'emporte contre les impies: » Qu'ils
» soient effacés du livre des vivants, et que
» leurs noms ne soient point écrits avec
» ceux des justes »!

Les imprécations que fait Hérode contre Jérusalem, contre la Judée, contre lui-même, expriment bien l'état violent où la mort de Mariamne avoit plongé son ame.

(1) Essais de morale. Paris, 1730. 13 vol. T. 4, p. 369.

Quoi! Mariamne est morte?

Infidèles Hébreux, vous ne la vengez pas?
 Cieux, qui la possédez, tonnez sur ces ingrats;
 Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
 Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre,
 Cachez sous les débris de vos superbes tours
 La place où Mariamne a vu trancher ses jours.
 Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent;
 Que d'Israël détruit, les enfants se dispersent;
 Que, sans temple et sans rois, errants, persécutés,
 Fugitifs en tous lieux, et par-tout détestés,
 Sur leurs fronts égarés portant dans leur misère
 Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
 Ce peuple aux nations transmette avec terreur
 Et l'horreur de mon nom et la honte de leur.

L'*interrogation* s'adresse à l'auditeur ou à l'adversaire, moins pour s'informer de ce qui fait l'objet de la question, que pour le presser, le réduire, le confondre.

Discours de Jérémie au Juif prévaricateur.

» Si un homme a répudié sa femme, et
 » que se séparant d'avec lui, elle en ait é-
 » pousé un autre, le premier la reprendra-
 » t-il? Mais pour vous, ô filles d'Israël,
 » vous vous êtes corrompues avec plu-
 » sieurs qui vous aimoient, et néanmoins
 » retournez à moi, dit le Seigneur, et je vous
 » recevrai ». (Chap. 3, v. 1.)

Dans Plaute, un jeune homme, au dés-
 espoir, demande cinq sous à son valet.
 » Qu'en voulez-vous faire? lui dit le valet.
 » — J'en veux acheter une corde pour me
 » pendre. — Et mes cinq sous, qui me les
 » rendra? Cette interrogation plaisante

vaut mieux que toutes sortes de raisons et de motifs pour arrêter ce désespéré.

L'interruption entrecoupe le discours de l'orateur, marque sa surprise, son étonnement, son irrésolution.

Assuérus dans Esther.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame !
 Tout mon sang de colere et de honte s'enflamme.
 J'étois donc le jouet. . . Ciel, daigne m'éclairer.
 Un moment sans témoins, cherchons à respirer.
 Appelez Mardochée: il faut aussi l'entendre.

Ce pas d'Assuérus vers le vrai fait dire à l'Israélite de la suite d'Esther :

Vérité, que j'implore, acheve de descendre!

L'obsécration demande grâce avec un empressement plein d'ardeur; et *l'optation* exprime un état violent de l'ame qui desire ardemment.

Priere de Josabet dans Athalie.

Puissant maître des cieux,
 Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
 Lorsque, lui déroband tout le fruit de son crime,
 Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

Souhais d'Abner, acte V.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût a ce Dieu puissant
 Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
 Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
 Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmentel
 Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
 Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
 Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible? etc.

La figure appelée *parallele* expose deux

objets pesés dans une juste balance, et en apprécie la valeur.

» Si la peinture, par le secours des couleurs et par le mélange adroit des ombres et des jours, anime et fait respirer la toile, en représentant à nos yeux les traits extérieurs des objets corporels et sensibles, jusqu'à nous tromper par cette agréable illusion; la poésie, à l'aide des expressions, forme aussi des tableaux et des peintures dans tous les genres: elle a le don même de peindre des objets que leur excessive inhumanité bannit de la toile; elle caractérise de plus ses objets par un choix de sons harmonieux, ou par un concours d'expressions qu'elle emploie relativement aux sujets qu'elle traite ».

La *prétermission* ou *réticence* est une figure par laquelle l'orateur feint de passer sous silence des faits ou circonstances sur lesquels il insiste très vivement; et quelquefois, par un silence affecté, il en dit plus que les paroles les plus énergiques. S. Paul, dans l'Épître aux Hébreux (ch. II, v. 32), après avoir fait le dénombrement de ceux dont la foi avoit été plus remarquable, ajoute: » Que dirai-je davantage? » Le temps me manquera si je veux parler de Gédéon, de Baruch, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes ».

» N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre

» ici une scene tragique , que je représente
 » ce grand homme étendu sur ses propres
 » trophées , que je découvre ce corps pâle
 » et sanglant , auprès duquel fume encore
 » la foudre qui l'a frappé , etc. » (Oraison
 funebre de M. de Turenne.)

La *prosopopée* appelle les morts de la nuit du tombeau et les fait parler d'une maniere touchante ; elle prête des paroles à Dieu même , aux anges , aux esprits célestes et infernaux ; elle personnifie les bois , les rochers.

Un orateur chrétien , parlant contre la vanité , » Hommes superbes , qui êtes maintenant le jouet des démons , sortez pour un moment de vos cachots ténébreux , paraissez ici chargés de vos fers et de vos chaînes , instruisez mes auditeurs ; dites-leur ce que vous pensez de leur vanité. »

Ode de M. de Villiers sur la solitude de M. Fieubet , mort à Suci , proche des Camaldules.

Pour moi , je crois encor l'entendre ,
 Je crois le voir plein de sa foi ,
 Et qu'il s'éleve de sa cendre
 Une voix qui s'adresse à moi :
 Insensé , que veux-tu donc faire ?
 Du monde esclave volontaire ,
 Veux-tu mourir dans tes liens ,
 Et , pour un faux bien qui t'amuse ,
 Que ce monde ingrat te refuse ,
 Renoncer aux suprêmes biens ?

La *suspension* laisse l'esprit des auditeurs en suspens et dans l'incertitude de ce qu'on va dire.

Dans la tragédie de Voltaire (*la Mort de César*), Antoine, parlant aux Romains de ce héros et de ses assassins, dit :

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
 Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits.
 Sur tous les meurtriers il versa ses bienfaits.
 Deux fois à Cassius il conserva la vie.
 Brutus... Où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
 Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
 Brutus... son assassin.... ce monstre étoit son fils.

Sonnet de Scarron.

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
 Pyramides, tombeaux, dont la riche structure
 A témoigné que l'art, par l'adresse des mains,
 Et l'assidu travail, peut vaincre la nature...
 Par l'injure des ans vous êtes démolis !
 Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.
 Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
 Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
 Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ?

L'allusion est un certain jeu de mots et de pensées qui flattent agréablement l'oreille et le cœur.

» Il semble que le jour ne soit fait que
 » pour le peuple ; les grands seigneurs ai-
 » ment les plaisirs qui se goûtent à la lueur
 » des flambeaux. Une femme de qualité se
 » leve à midi ; à peine est-elle habillée à
 » cinq heures, la comédie, le bal, le jeu
 » se succèdent ; on se couche à quatre heu-
 » res du matin : n'est-ce pas renverser l'or-
 » dre du monde que de chercher le repos
 » lorsque les autres sont dans l'occupation ?
 » L'état d'un simple particulier est in-

» comparablement plus heureux ; il est son
 » maître et son roi ; personne ne le contre-
 » dit ; il n'attend point, on l'attend ; il dit
 » son goût, on le suit ; il mange à son ap-
 » pétit ; il a la liberté de tout ».

Le vieux Pline , parlant de ces dictateurs romains qui , après avoir commandé des armées et remporté des victoires , labouroient les champs et menoient eux-mêmes la charue , dit » que la terre se réjouissoit d'être » cultivée par des laboureurs victorieux , » et fendue avec un soc chargé de lauriers ».

La *conjonction* lie toutes les parties du discours ; la *disjonction* les désunit,

Quel carnage de toutes parts !
 On égorge à la fois les enfans , les vieillards ,
 Et la sœur , et le frere ,
 Et la fille , et la mere ,
 Le fils dans les bras de son pere.

Racine dans Esther.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
 Il s'apaise , il pardonne ;
 Du cœur ingrat qui l'abandonne
 Il attend le retour ;
 Il excuse notre foiblesse ; -
 A nous chercher même il s'empresse.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
 Que l'on célèbre ses ouvrages
 Au-delà des temps et des âges ,
 Au-delà de l'éternité.

Ibid.

La *périphrase* étend et enrichit une idée.
 Ciceron , parlant de la fuite de Catilina ,
 » Il s'en est allé , il a pris la fuite , il s'est
 » échappé ». Ces mots , qui paroissent sy-
 nonymes

nonymes, sont autant de coups de pinceau qui font paroître des traits qui n'étoient point assez formés.

La *périphrase* emprunte souvent le secours de la *conjonction* et de la *répétition*, et emploie plusieurs fois les mêmes termes avec grace et dignité.

Inconstance de l'homme.

Il veut, il ne veut pas; il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour;
Il assure, il rétracte; il condamne, il excuse;
Et le même objet plaît et déplaît à son tour.

*Assurance de David dans les promesses
de Dieu.*

Les loix de son amour sont des loix éternelles;
Toujours dans mon malheur je l'aurai pour appui;
Toujours son bras puissant vengera mes querelles;
Il me sera *toujours* ce qu'il m'est aujourd'hui.

Tendresse paternelle.

Un *pere* est toujours *pere*, et, malgré son courroux;
Quand il nous vient frapper, l'amour retient ses coups.

ARTICLE III.

Des figures de mots.

LES figures de mots consistent en des expressions choisies, mesurées, et qui font une peinture sensible de la chose. Si on appelle un conquérant un foudre de guerre; ce mot de foudre représente la force qui subjugué des provinces, la vitesse de ses

conquêtes , et le bruit de sa réputation et de ses armes.

Les figures de mots sont la métaphore , l'allégorie , l'hyperbole et l'ironie.

La *métaphore* est une figure qui tire un mot de sa signification naturelle pour exprimer une chose qu'elle ne signifie qu'indirectement. Ainsi l'Écriture appelle élégamment le ciel , durant une sécheresse , un ciel d'*airain*. On dit qu'une maison est *riante* lorsque la vue en est agréable.

» Les passions sont des plantes qui fléchissent dans leur printemps sous la main du jardinier , et qui se roidissent dans leur automne , de telle sorte qu'on a de la peine à les manier ».

Le vulgaire stupide

Ne suit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours;
D'un œil confus il cherche , il développe
Quelques objets ; tournez le télescope ,
Ce qui d'abord lui parut un géant
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.

ROUSSEAU , ép. 5.

L'*hyperbole* abuse de la crédulité des auditeurs , exagere les choses avec excès. On dit d'un coureur qu'il va *plus vite que le vent* ; d'une personne qui marche avec une pesante lenteur , qu'elle marche *plus lentement qu'une tortue*. Ces expressions sont des mensonges : mais ces mensonges sont innocents , puisque leur fin est la vérité.

Idee d'un homme chagrin, par Voiture.

» Outre qu'il s'étoit mis en fantaisie de
 » se laisser croître la barbe, qui lui vient
 » déjà jusqu'à la ceinture, il a pris un ton
 » de voix beaucoup plus sévère que jamais :
 » à moins que de traiter de l'immortalité
 » de l'ame, ou du souverain bien, et d'a-
 » giter quelques unes des plus importantes
 » questions de la morale, on ne lui sauroit
 » plus faire ouvrir la bouche. Si Démocrite
 » revenoit, quelque philosophe qu'il fût,
 » il ne le pourroit pas souffrir, parcequ'il
 » aimoit à rire ».

*Lettre du duc du Maine, âgé de sept ans,
 au roi, sur la prise de Gand.*

» Si votre majesté continue à prendre
 » des villes, il faut que je sois un ignorant :
 » car M. Ragois ne manque jamais de me
 » faire quitter mon étude quand la nou-
 » velle en arrive ; et je ne quitte la lettre,
 » que j'ai l'honneur de vous écrire, que
 » pour aller faire un feu de joie ».

L'*ironie* est une figure piquante, pleine de sel, souvent même de fiel et d'aigreur, qui a recours à des contre-vérités qui, par leur contraste avec ce qui est évident, le mettent dans un jour d'autant plus sensible, qu'il est plus piquant. C'est ainsi qu'Elie disoit aux prêtres de l'idole de Baal, qui invitoient avec de grands cris leur idole à faire descendre le feu du ciel pour réduire

en cendre le sacrifice qu'ils lui offroient ;
 » Criez plus haut , car votre dieu Baal par-
 » le peut-être à quelqu'un , ou il est en
 » chemin , ou dans une hôtellerie ; il dort
 » peut-être , et il a besoin qu'on le réveille ».
 Ce tour , qui est extraordinaire , avertit effi-
 cacement de l'impuissance et de la bassesse
 de cette idole.

Cicéron contre Pison.

» Ici , messieurs , je loue mon ennemi. Il
 » ne fait point de dépense , si ce n'est en
 » vin et en viande. Vous ne verrez point
 » chez lui ces vases précieux par l'ouvrage
 » et par la matière ; il a seulement de gran-
 » des tasses de terre. On ne sent point sur
 » sa table de mets exquis , mais quantité de
 » ragoûts qui excitent à boire. Il est servi
 » par des esclaves mal faits , mal vêtus ,
 » mais la plupart ont la barbe blanche : le
 » même qui est son cuisinier est aussi son
 » huissier de salle. Il est si ménager , qu'il
 » n'a point de cire ni de provision dans
 » sa maison : on envoie au bois , au pain ,
 » au vin , à mesure qu'on en a besoin. Il
 » n'y a que les Grecs qui mangent avec lui :
 » ils sont ordinairement cinq à chaque ta-
 » ble ; mais Pison est toujours seul , pour
 » manger plus à son aise , dans un trône
 » entouré de bouteilles ».

La *raillerie* est une figure fort sembla-
 ble à l'ironie. Elle exige de grands talents ;

elle emploie un discours enjoué sans blesser personne ni l'honnêteté ; elle demande un esprit net et juste , qui s'explique d'une façon nouvelle et brillante , conformément à la qualité des personnes qui parlent et qui écoutent. L'esprit pesant doit s'abstenir de railler , et sur-tout devant ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour pénétrer le fin de la raillerie , ou qui ont l'esprit tellement de travers , qu'ils donnent toujours un sens oblique à ce qu'on peut dire de plus droit.

On n'a jamais plus heureusement observé cette règle que notre ambassadeur dans les deux réponses qu'il fit au marquis de Spinola , qui lui faisoit voir l'Escorial par l'ordre du roi d'Espagne. Après avoir visité cette grande maison , on finit par le cabinet du roi , où le marquis de Spinola lui montrant les bottes de François I , que l'on conserve en ce lieu-là comme un monument de la gloire de Charles-Quint : » Vous seriez » bien embarrassés en France , lui dit-il en » se moquant , de nous en faire voir autant » de quelqu'un de nos rois. — Hé le moyen ! » repartit l'ambassadeur : il faudroit pour » cela les pouvoir prendre à la guerre , et » vous savez aussi-bien que moi que l'on » ne prend guere les gens où ils ne vont » pas ».

Ce qu'il lui dit encore , lorsqu'ils furent descendus dans la cour de l'Escorial , ne mérite pas moins d'être rapporté , quoiqu'il

n'y ait que l'application qui soit de lui. Le marquis de Spinola affectoit de lui faire remarquer la face de cette belle maison. Tout le monde sait que Philippe II, roi d'Espagne, la fit élever avec des dépenses prodigieuses, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait, au cas que les Espagnols gagnassent la bataille de Saint-Quentin. » Conve-
 » nez, dit le marquis, que voilà un superbe
 » édifice, et qu'il n'appartient qu'aux rois
 » d'Espagne de tenir ce qu'ils promettent à
 » Dieu. — J'en demeure d'accord, répon-
 » dit l'ambassadeur avec sa présence d'esprit
 » ordinaire : mais vous devez convenir aussi,
 » continua-t-il en affectant d'avoir toujours
 » les yeux attachés à ce bâtiment, qu'il
 » faut avoir eu diablement peur pour avoir
 » fait un si grand vœu ».

Dans ces deux réponses, notre ambassadeur conserve toujours son caractère d'ambassadeur, qui consiste à soutenir la gloire du prince qui l'envoie, sans se rendre désagréable au prince à qui il est envoyé. Il a affaire à un homme qui cherche à abaisser la gloire des rois de France, et il abaisse lui-même la gloire des rois d'Espagne, mais d'une manière également agréable et judicieuse, et sans qu'on puisse se plaindre de ce qu'il dit.



QUATRIÈME PARTIE.

*De la prononciation, et de l'éloquence
du geste et de la voix.*

CETTE partie est si essentielle pour celui qui parle en public, que c'est elle qui donne les graces, relève l'éclat du beau, et cache adroitement les ornements ou faux ou inutiles du discours. Elle exige un ton de voix agréable, plein, sonore, flexible; un geste aisé, naturel; un visage et des yeux qui soient le vrai miroir de l'ame, et qui soient les premiers empreints des sentiments qu'on veut inspirer; un œil vif, gai dans la joie, morne, triste dans la douleur : c'est de la nature seule qu'il faut attendre ces talents.

Un prédicateur begue se présenta à un grand archevêque pour obtenir la permission de prêcher. Le prélat lui dit sagement : *Je vous le permets, mais la nature vous le défend.* Quiconque n'a point reçu cette éloquence, qui consiste dans le ton de la voix, dans les yeux, dans l'air de la personne, dégrade et annule les choses les plus belles, convertit l'or en chaux. Le beau geste charme la vue, et une belle voix enchante les oreilles. La peinture des mouvements du cœur nous attendrit et nous inspire les mêmes sentiments dont nous sommes témoins. Louis XIV, si connoisseur en

vrai mérite, étoit tellement flatté de la beauté du discours et de l'harmonie de la voix de M. l'abbé Fléchier, qu'il lui dit, en le nommant à l'évêché de Nîmes : » Ne » soyez pas surpris si j'ai récompensé si » tard votre mérite ; j'appréhendois d'être » privé du plaisir de vous entendre prêcher » si je vous faisais évêque ».





DU COMMERCE

DE LETTRES.

RIEN n'assure mieux la réputation d'une dame que de savoir arranger noblement et avec justesse ses pensées sur le papier. L'imagination seule travaille dans le discours familier: les paroles se succèdent en foule; on n'a ni le temps, ni la présence d'esprit nécessaire pour les disposer dans le meilleur ordre: mais lorsque l'imagination va de pair avec le jugement pour la symétrie et la composition d'une lettre, c'est alors qu'on peut décider sur le véritable mérite d'une personne qui s'en acquitte bien; sans cela on ne voit que désordre, impolitesse, fautes de langage et de construction, stérilité, ignorance.

Les lettres ne sont pas des ouvrages d'esprit et d'éloquence; la nature doit y paroître à découvert et dépourvue de tout ornement étranger. Plusieurs dames y ont parfaitement réussi sans connoître aucune règle de l'art, et le style et les choses ont plu, parcequ'elles parloient d'après la belle nature, et qu'elles ne cherchoient point à briller par le bel esprit.

L'amitié, l'honnêteté, le devoir, la politesse, l'intérêt, sont les liens de la société, et ces liens forment tous les différents genres de lettres qu'on écrit: les *lettres fami-*

lières, les lettres de compliment, les lettres d'affaires.

Comme les hommes veulent conserver sur le papier le rang qu'ils ont dans le monde, il y a un cérémonial usité, et qu'il faut suivre.

J'y ajouterai quelques réflexions sur les sentiments et le style, avec quelques modèles de différents genres de lettres.

Du cérémonial.

Je ne parle point du cérémonial qui s'observe parmi les grands. Ce livre n'est destiné que pour les personnes qui n'ont qu'un commerce de lettres familières et ordinaires.

1°. Il faut observer des intervalles marqués au haut et à la fin de la lettre quand on écrit à ses supérieurs. Ces intervalles doivent être ménagés depuis le haut de la page jusqu'aux deux-tiers, selon le respect qu'on doit à ceux à qui on écrit.

2°. Dans les lettres de supérieur à inférieur, ou de personnes égales, ou à peu près égales, on peut mettre le *Monsieur* ou *Madame* dans la première ligne de la lettre, *J'ai reçu, Monsieur, le billet, etc.*, et on peut placer la souscription après le dernier terme de la lettre, sans interrompre la ligne, et sans intervalle. *Je vous prie instamment de le croire, et d'être persuadé que je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.....*

Ce sont ces lettres qu'on appelle *lettres en billets*, ou *lettres familières*, qui n'ont rien qui gêne.

3°. La date doit être placée aussi bas que les derniers termes de la souscription. Elle comprend le lieu d'où l'on écrit, le jour et l'année.

4°. Quand on écrit beaucoup de lettres, et cela est usité chez les négociants, pour ne pas se brouiller, on les baptise, en écrivant au bas de la page le nom de la personne à qui elle est destinée : mais il ne faut jamais le faire en écrivant d'inférieur à supérieur ; sa personne se distingue assez, sans qu'il ait à craindre d'être confondu avec d'autres.

5°. C'est une impolitesse de se tutoyer dans les lettres, quelque amitié qu'il y ait entre les personnes qui ont commerce ensemble : cette manière est bannie du bel usage.

6°. On ne doit point charger un supérieur de compliments à un tiers, ni d'aucune commission.

7°. Il est incivil d'abrèger les qualités des personnes, d'écrire à une personne distinguée une lettre pleine de ratures, d'interlignes, et de longs récits après le corps de la lettre, ce qu'on appelle *post scriptum*, qui signifie, *écrit après le corps de la lettre*.

8°. Les personnes distinguées par leur naissance mettent une enveloppe à toutes les lettres. Elles honorent ainsi le supérieur,

et elles se font honneur à elles-mêmes à l'égard de l'inférieur.

L'inférieur ne doit jamais manquer à ce cérémonial quand il écrit à des grands.

9°. Les suscriptions ou adresses doivent être simples ; on n'y doit employer que le titre qui honore le plus la personne à qui on écrit.

10°. C'est sortir du respect dû à un supérieur que de ne pas mettre une double enveloppe, ou cacheter avec du pain à cacheter : il faut se servir de cire d'Espagne.

Des lettres de compliment.

Un compliment est un témoignage de joie ou de déplaisir que l'on donne par lettres aux personnes qu'on révere, qu'on estime, et auxquelles on s'intéresse.

Ces lettres demandent de la politesse, un caractère d'amitié, d'attachement et de sentiments. Tout doit y partir du cœur, les louanges y doivent être amenées délicatement et sans intéresser la modestie. Dans le cas d'affliction, on doit ménager la douleur et craindre d'exagérer trop vivement la perte.

A un ami, le compliment doit être dans le style familier ; à un supérieur, on doit se servir de termes qui marquent du respect pour la personne et de l'attachement pour ce qui le regarde ; à un inférieur, on témoigne de la bonté par des expressions

qui lui conviennent , en conservant son rang.

La briéveté est le vrai caractere de ces lettres , qu'il n'est permis d'allonger que quand l'amitié et l'égalité le peuvent souffrir.

Lettre de compliment du duc de Montausier à monseigneur le Dauphin sur la prise de Philisbourg.

MONSEIGNEUR,

Je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg, vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon, et Vauban ; je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave, c'est une vertu héréditaire dans votre maison : mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais compliment.

Lettre d'une religieuse à une dame pour le commencement de l'année.

MADAME,

Quand je vous souhaite au commencement de cette année une longue suite de jours heureux, j'entends des jours de salut et de bénédiction spirituelle. Les années finissent, et les prospérités humaines valent

si peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni notre principale attention. Ce n'est pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le sert plus tranquillement, cette joie qui est le fruit d'une bonne conscience, ces biens qui font la matière de vos charités, et toutes les douceurs de la vie qui peuvent contribuer à votre sanctification, étant très persuadé que vous en ferez un si saint usage, que tout le monde en sera édifié. Je suis, etc.

Lettre d'une jeune demoiselle, pensionnaire dans un couvent, à son pere, au commencement de l'année.

MONSIEUR MON TRÈS CHER PERE;

Je sais trop ce que je vous dois, puisque je vous dois tout après Dieu; c'est pourquoi vous me permettez par reconnoissance de vous souhaiter un heureux commencement d'année, une santé parfaite, et des jours remplis de bénédiction. Voilà ce que ma tendresse m'inspire de vous dire aujourd'hui. Je vous demande avec instance la continuation de la vôtre. Je vous prie instamment de me faire l'honneur de me venir voir au plutôt, c'est la meilleure étrenne que je puisse recevoir de vous; c'est alors que je vous témoignerai de bouche avec combien de respect je suis,

*Lettre de reconnoissance de la reine Marie,
épouse de Jacques II, roi d'Angleterre,
au roi Louis XIV.*

SIRE,

Une reine fugitive et baignée dans ses larmes n'a pas eu de peine à s'exposer aux plus grands périls de la mer pour venir chercher de la consolation et un asyle chez le plus grand et le plus généreux monarque du monde. Sa mauvaise fortune lui procure un honneur que les nations les plus éloignées ont cherché avec avidité; la nécessité n'en diminue pas le prix, puisqu'elle fait choix de cet asyle préférablement à celui qu'elle pouvoit chercher ailleurs. Elle croit lui marquer assez l'estime singuliere qu'elle fait de toutes ses grandes qualités, en lui confiant le prince de Galles, qui est tout ce qu'elle a de plus cher au monde. Il est encore trop jeune pour partager avec elle la reconnoissance qu'elle a de la protection qu'elle espere : cette reconnoissance est toute entiere dans le cœur de sa mere, qui, au milieu de tous ses chagrins, se fait un plaisir de vivre à l'abri des lauriers d'un prince qui surpasse tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand et de plus relevé sur la terre.

Des lettres familières.

Le titre annonce ce que c'est que ces lettres. C'est une effusion, un épanchement des sentiments du cœur, c'est un commerce libre et aisé d'un ami écrivant à son ami, où il suffit d'observer les règles du bon esprit.

Comme une solide amitié est la base de ces sortes de lettres, il est permis de joindre l'enjouement aux endroits qui en sont susceptibles, de badiner noblement, d'égayé sa matière par des expressions vives et choisies. On y évite ce qui peut déplaire, on adoucit les choses désagréables à mander, on propose les moyens efficaces de remédier à ce qui paroît ou est mauvais.

Le style de ces lettres doit être vif, léger, saillant, dégagé de ces longues périodes qui produisent le froid et le languissant. L'ennemi mortel de ce genre de lettres est l'étude et le raisonnement recherché : le cœur ne manque point de sentiments quand il est touché, mais il a besoin de l'esprit pour régler sa marche et placer ses mouvements à propos.

Quand je dis que l'étude est l'ennemi mortel de ce genre de lettres, ce n'est pas que je croie que les personnes qui ont peu d'usage du monde, ou dont les idées ne se présentent pas d'abord avec toute la netteté nécessaire, ne doivent travailler leurs lettres; mais elles doivent éviter avec soin

que ce travail paroisse: le chef-d'œuvre de l'art consiste à le cacher, et à atteindre le naturel, qui est le vrai beau.

On lit avec un double plaisir une lettre composée avec goût; on ajoute l'estime à l'amitié; on se fait honneur du choix qu'on a fait de son ami; on montre ses lettres à d'autres personnes qui jugent favorablement de nos sentiments et de notre esprit, par la légèreté et la délicatesse de nos correspondants.

Lettre de M. de Bussi-Rabutin à une dame.

MADAME,

Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de votre lettre, et ce n'a été que votre bon sens et le mien qui m'ont fait deviner le reste. C'est une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne voudroit pas tenir. De l'heure qu'il est, tout est effacé; mais enfin il me souvient bien que vous m'y avez dit des choses obligeantes. J'espere que ces bontés auront fait plus d'impression sur votre cœur que sur votre papier; si cela étoit égal, vous seriez la plus légère ame du monde. Pour l'amitié que je vous ai promise, madame, elle est écrite dans mon cœur avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais.

*Lettre de madame de S. au comte de
Bussi.*

28 février.

Nous avons eu ici des glaces et des neiges insupportables, les rues étoient de grands chemins rompus d'ornieres. Nous commençons depuis quelques jours à revoir le pavé, qui nous fait le même plaisir que le rameau d'olivier qui fit connoître que la terre étoit découverte. Je crois pourtant que vous ne devez pas vous presser d'aller revoir votre charmant paysage de Chaseu ; il est encore de trop bonne heure : c'est le mois d'avril qui commence à ouvrir le printemps.

Ma fille est toujours languissante, sa mauvaise santé fait le plus grand chagrin de ma vie.

Nous sommes occupés présentement à juger des beaux sermons. Le pere Bourdaloue tonne à Saint Jacques de la Boucherie. Il falloit qu'il prêchât dans un lieu plus accessible ; la presse et les carrosses y font une telle confusion, que le commerce de tout ce quartier-là en est interrompu.

On distribue bien des évêchés et des abbayes : enfin les uns sont contents, les autres non ; c'est le monde, et il n'y a rien de nouveau à cela.

J'étois l'autre jour dans un lieu où l'on tailloit en plein drap. On ouvroit des prisons, on faisoit revenir des exilés, on remettoit plusieurs choses à leurs places, et

on en ôtoit plusieurs aussi de celles qui y sont. Vous ne fûtes pas oublié dans ce remue-ménage, et l'on parla de vous dignement.

*Lettre de madame de Sévigné à madame
la comtesse de Grignan sa fille.*

Paris, 28 janvier 1689.

Je suis ravie du commerce lointain que vous entretenez avec ce bon gouverneur¹, qui vous révere, et qui me donne mille marques de son amitié en toute occasion. Sa femme ne cesse de vous louer, de vous remercier de votre souvenir, et de me prier de vous dire mille douceurs pour elle, et mille amitiés à madame de Grignan: elle est partie pour Versailles; elle verra la reine d'Angleterre; elle me contera bien des choses que je vous manderai. On a déjà représenté à Saint-Cyr la tragédie d'Esther. Le roi la trouve admirable: M. le prince y a pleuré. Racine n'a rien fait de plus beau ni de plus touchant: il y a une prière d'Esther pour Assuérus, qui enleve. J'étois en peine qu'une petite demoiselle représentât le roi: on dit que cela est fort bien. Madame de Caylus fait Esther, et mieux que la Champmeslé. Si cette piece s'imprime, vous l'aurez bientôt.

(1) Le duc de Chaulnes.

A Chaulnes, du 24 avril 1689.

MADAME de Chaulnes eut avant-hier au soir un si grand mal de gorge, tant de peine à avaler, une si grosse enflure à l'oreille, que madame de Carman et moi nous ne savions que faire : à Paris on auroit saigné d'abord ; mais ici elle fut frottée à loisir avec du baume tranquille, bien bouchonnée, du papier brouillard par-dessus ; elle se coucha bien chaudement, même avec un peu de sievre. En vérité, ma fille, il y a du miracle à ce que nous avons vu de nos yeux. Ce précieux baume l'a guérie pendant la nuit si parfaitement et de l'enflure, et du mal de gorge, et des amygdales, que le lendemain elle alla jouer à *la fôsette*, et ce n'est que par façon qu'elle a pris un jour de repos. En vérité ce remede est divin ; conservez bien ce que vous en avez, il ne faut jamais être sans ce secours. Mais, ma chere enfant, que je suis fâchée de votre mal de tête ! que pensez-vous de me dire de ressembler à M. Pascal ? vous me faites mourir. Il est vrai que c'est une belle chose que d'écrire comme lui, rien n'est si divin ; mais la cruelle chose que d'avoir une tête aussi délicate et aussi épuisée que la sienne, qui a fait le tourment de sa vie et l'a coupée enfin au milieu de sa course ! Il n'est pas toujours question des propositions d'Euclide pour se casser la tête, un certain point d'épuisement fait le même effet.

Lettre en proverbes à une demoiselle.

Dites-vous vrai, mademoiselle, quand vous assurez que mon absence ne vous plaît point? car entre nous a beau mentir qui vient de loin. Pour moi, je vous avoue qu'après votre départ je demeurai plus pe-
naud qu'un fondeur de cloches, et je disois sans cesse: Hélas! les jours se suivent et ne se ressemblent pas; je crains bien d'avoir mangé mon pain blanc le premier. J'étois avec mes amis comme poisson dans l'eau et le rat en paille; mais maintenant je ne sais de quel bois faire fleche. Ce qui me console, l'on m'a promis de revenir; mais promettre et tenir c'est beaucoup, et je ne connois que trop que qui s'éloigne de l'œil s'éloigne du cœur. Cependant, si vous y manquez, je vous répons que je crierois plus haut après vous qu'un aveugle qui a perdu son bâton, et je ne sais même si je ne jeterois point le manche après la cognée. Il vaut donc mieux faire contre fortune bon cœur que d'être triste comme un bonnet de nuit sans coëffe: cent ans de mélancolie ne paieroient point un sou de mes dettes. Mais il ne faut pas se désespérer pour une mauvaise année; après la pluie viendra le beau temps.

Cependant me voici au bout de mon rôlet, je ne bats plus que d'une aile. Enfin il faut finir en disant, comme le roi Dagobert à ses chiens: Il n'y a si bonne compagnie

qui ne se quitte , bon jour et adieu. En voilà assez pour le prix de votre argent, payez-moi en même monnoie, il vaut mieux un tien que deux tu l'auras. Adieu, ma chere demoiselle.

Des lettres d'affaires.

Les lettres d'affaires pour la plupart ne sont que des mémoires destitués de sentiment.

Ce genre ne demande qu'un esprit juste, nourri et fortifié de toutes les connoissances qui ont du rapport à ce que l'on écrit : en deux mots, il faut connoître son travail et le conduire avec intelligence, parler de ce qu'on entend, éclaircir ce qui est ambigu, ne point se mêler de faire des descriptions de matieres dont on n'a point les éléments. La précision et la clarté sont le caractere essentiel de ce genre de lettres dont nous ne donnons point de modele, parceque toute demoiselle à qui le commerce tombera en partage, trouvera aisément la méthode courte et simple de cette espece de correspondance.

C'est une regle générale dans ce genre de lettres, et même dans les lettres familiares, de n'observer aucun ordre dans le discours, de traiter les choses comme elles se présentent sous la plume ; cependant aux lettres en réponse, on doit suivre l'ordre de celles auxquelles on répond, et l'on va à l'*alineá* quand on passe d'une matiere à une autre.



DE L'HISTOIRE.

D. QU'EST-CE que l'histoire ?

R. C'est un récit fidele des événements qui sont arrivés dans les différentes parties du monde, et qu'on distribue selon l'ordre des temps.

D. Comment divise-t-on l'histoire ?

R. En histoire sacrée et profane, en histoire générale et particuliere, en histoire ancienne et moderne.

D. L'étude de l'histoire est-elle utile à tout le monde ?

R. L'histoire est utile aux rois, aux princes, aux personnes de qualité, et à tout homme qui est capable de réflexion : l'histoire de tant de peuples et de tant de nations est une instruction continuelle et efficace que les choses temporelles ne sont rien, puisqu'en nous décrivant ce qu'elles ont été, elles nous font voir en même temps qu'elles ne sont plus. D'ailleurs, il est honteux d'ignorer l'origine des peuples, l'établissement des monarchies, leurs révolutions et leurs durées, les mœurs et coutumes de chaque nation, ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils, enfin tout ce qui est capable de donner une plus parfaite connoissance de la politique et de la morale.

Les fautes qu'on fait en confondant les

temps, s'appellent *anachronismes*.

L'histoire *générale* ou *universelle* fait un tableau de tous les siècles, où l'histoire de la religion se trouve mêlée à la succession des empires.

L'histoire *particulière* représente celle d'un peuple, d'une ville, d'un royaume.

L'histoire générale et particulière se divise en histoire *sacrée* et *profane*.

L'histoire sacrée traite de la religion ; elle porte le nom d'*histoire sainte*, ou d'*histoire de l'ancien testament*, quand elle parle de la religion avant J. C. : on la nomme *histoire ecclésiastique*, quand elle parle des événements arrivés depuis sa mort.

L'histoire profane représente l'origine ; la succession et la décadence des empires ; c'est proprement l'histoire politique de tous les états et royaumes qui couvrent le globe terrestre. Quand elle représente la suite de la religion et des monarchies qui ont précédé la naissance de J. C., c'est l'*histoire ancienne* : quand elle nous instruit de l'état de la religion et des révolutions des états et des royaumes depuis J. C., c'est l'*histoire moderne*.

D. Quelles sont les études préparatoires à celle de l'histoire ?

R. C'est l'étude de la chronologie et de la géographie, qui sont les deux clefs de l'histoire. Ces sciences doivent faire l'occupation des jeunes gens, préférablement à mille autres bagatelles dont ils s'amuse.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

De la Chronologie.

D. QU'EST-CE que la chronologie ?

R. C'est une science qui divise par ordre les événements célèbres.

D. Quels sont les termes propres à cette science ?

R. *Siecle, lustre, olympiade, ere, hégire, époque, indiction.*

Un *siecle* est une suite complete de cent années.

Le *lustre* est un espace de cinq ans : ce terme n'est guere usité qu'en poésie. *Boileau, épître X, à ses vers :*

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze *lustres* complets surchargés de trois ans.

L'*olympiade* est un espace de quatre ans, que les Grecs comptoient depuis une célébration des jeux olympiques, c'est-à-dire des jeux de la course et du combat des athletes, jusqu'à l'autre. La premiere a commencé l'an du monde 3228, dans la ville d'Olympie.

Ere est un point fixe où certains peuples ou royaumes ont commencé à compter leurs années : telle est l'*ere* d'Espagne, qui commence l'an du monde 3966.

(1) C'est-à-dire 58 ans.

L'*ere chrétienne* véritable commence à l'année précise de la naissance de J. C. Elle devance l'*ere vulgaire*, inventée dans le sixième siècle par Denys le Petit, de quatre ans; ainsi, au lieu de compter cette année 1787, il faudroit compter 1791.

Les Romains comptoient depuis la construction de leur ville l'an du monde 3250.

L'*hégire* est l'*ere* des Arabes et des Mahométans : elle commence l'an 622 de l'*ere vulgaire*; elle doit son origine à la fuite de Mahomet de la Mecque, d'où, après avoir établi ses erreurs par la voie des armes, voyant que sa doctrine mettoit sa vie en danger, il s'enfuit le 16 juillet 622.

Le mot d'*époque* est à-peu-près le même que celui d'*ere*, il fixe un point certain et remarquable.

On entend par *indiction* une révolution de 15 années : les Romains s'en servoient pour compter; on s'en sert encore dans les bulles et rescrits apostoliques.

D. Comment les anciens divisoient-ils les temps?

R. Les poëtes anciens les divisoient en quatre âges ou siècles : le premier, *le siècle d'or*; le second, *le siècle d'argent*; le troisième, *le siècle d'airain*; le quatrième, *le siècle de fer*.

Le premier âge désigne l'innocence d'Adam et de sa femme dans le paradis terrestre, où ils trouvoient, sans peine et sans travail, tout ce qui leur étoit nécessaire.

L'*âge d'argent* marque le temps qui suivit le péché.

L'*âge d'airain* représente la corruption et la malice des hommes, qui vint à un tel point, que Dieu les fit périr par le déluge, à la réserve de Noé et de sa famille.

L'*âge de fer* marque la guerre que les hommes se firent les uns aux autres.

Les historiens anciens divisèrent, avec plus de raison, tous les siècles en trois parties : la première comprend le *temps obscur et incertain* ; la seconde, le *temps fabuleux* ; la troisième, le *temps historique*.

Le *temps obscur* s'est écoulé depuis l'origine du genre humain jusqu'au déluge de la fable, l'an du monde 2208.

L'histoire profane n'a point d'historien pour ces temps-là.

Le *temps fabuleux* commence au déluge de la fable, et va jusqu'aux olympiades, l'an du monde 3228.

Tout ce que les auteurs profanes nous rapportent de ces temps-là, est extrêmement incertain.

Le *temps historique* commence aux olympiades ; la vérité commence alors à se faire jour, et nous offre des historiens respectables.

D. Comment les modernes divisent-ils les temps ?

R. 1°. En deux parties : la première comprend le temps qui s'est écoulé depuis la création du monde jusqu'à J. C., c'est le

temps de *l'ancien testament* ; la seconde, qui est le temps du *nouveau testament*, comprend tout le temps qui s'est passé depuis la naissance de J. C. jusqu'à présent.

2°. Ils partagent de nouveau ces deux temps en époques anciennes et nouvelles.

D. Combien comptez-vous d'époques anciennes?

I	<i>R.</i> Neuf. La premiere com-
Création du monde.	mence à la création du monde et finit au déluge. Cet espace contient 1656 ans.
1656.	La deuxieme dure depuis le
Noé ou le déluge.	déluge jusqu'à la vocation d'A- braham. Cet espace contient 427 ans.
2083.	La troisieme, depuis la voca-
Vocation d'Abraham.	tion d'Abraham jusqu'à la loi donnée à Moïse. Cet espace est de 430 ans.
2513.	La quatrieme commence à la
Loi don- née.	loi donnée, et finit à la prise de Troie. Cet espace est de 307 ans.
2820.	La cinquieme ne contient
Prise de Troie.	que 180 ans depuis la prise de Troie jusqu'à la dédicace du temple.
3000.	La sixieme, depuis la dédi-
Dedicace du temple.	cace du temple de Salomon jus- qu'à la fondation de Rome. Cette époque est de 250 ans.

<hr/> 3250. Fondation de Rome.	La septieme commence à la fondation de Rome, et finit à la liberté rendue aux Juifs par Cyrus. Cette époque dure 218 ans.
<hr/> 3468. Liberté rendue aux Juifs.	La huitieme s'étend depuis la liberté des Juifs jusqu'à Sci- pion ou Carthage vaincue. Cet espace contient 334 ans.
<hr/> 3802. 4000. Prise de Carthage.	La neuvieme, depuis Cartha- ge vaincue jusqu'à la naissance de J. C. Cet espace est de 198 ans.
<hr/> L'an du monde. 4000. I. de l'ere chrétienne.	D. Combien comptez-vous d'époques nouvelles?
<hr/> L'an 312.	R. Neuf. La premiere est la <i>naissance de J. C.</i>
<hr/> 420.	La seconde, <i>Constantin ou la paix de l'église.</i>
<hr/> 801.	La troisieme, <i>les monarchies nouvelles.</i>
<hr/> 1098.	La quatrieme, <i>Charlemagne, ou le nouvel empire.</i>
<hr/> 1300.	La cinquieme, <i>Godefroi de Bouillon, ou la Croisade.</i>
<hr/> 1492.	La sixieme, <i>Ottoman, ou l'empire turc.</i>
<hr/> 1517.	La septieme, <i>la découverte de l'Amérique.</i>
<hr/> 1700.	La huitieme, <i>Luther et Cal- vin.</i>
<hr/> 1700.	La neuvieme, <i>Philippe V₄ sur le trône d'Espagne.</i>

Par le moyen de ces divisions, on peut rapporter les faits les plus essentiels de l'histoire à quelqu'une des dix-huit époques précédentes. Nous essaierons ces morceaux historiques après avoir donné une idée de la géographie.

ARTICLE II.

De la Géographie.

D. COMMENT divise-t-on la terre ou globe terrestre?

R. La terre se divise en deux continents, dont le premier, que l'on appelle l'*ancien monde*, renferme trois parties, savoir, l'*Asie*, l'*Afrique*, et l'*Europe*.

Le second continent, que l'on appelle le *nouveau monde*, à cause qu'il est nouvellement découvert, porte le nom d'*Amérique*.

D. Comment parvient-on à connoître ces quatre parties du globe terrestre?

R. Par l'étude de la géographie, qui nous enseigne le nom et la situation des divers états et royaumes qui couvrent la face de la terre.

D. Quels sont les termes usités en géographie?

R. Les voici : *Isle*, espace de terre entouré d'eau de tous côtés, comme la Sicile.

Presqu'isle, *Péninsule*, espace de terre

entouré d'eau, excepté d'un seul côté, par lequel elle est jointe à une autre terre, comme l'Italie.

Archipel, mer semée de plusieurs isles. Tel est l'*Archipel* dans la Méditerranée.

Isthme, langue de terre qui joint une presqu'isle à un continent. L'*isthme* de Panama unit les deux Amériques.

Cap, *Promontoire*, espece de montagne qui s'avance vers la mer. Le *Cap* de Bonne-Espérance.

Détroit, *Pas*, *Phare*, *Bosphore*, portion de mer serrée entre deux terres. *Détroit* de Gibraltar, *Pas* de Calais, *Phare* de Messine, *Bosphore* de Constantinople.

Golfe, vaste portion de mer qui s'enfonce dans les terres. *Golfe* de Venise.

Baie, petit golfe où les vaisseaux sont à l'abri des vents. La *Baie* de tous les Saints, dans le Brésil.

Port, lieu de retraite pour les vaisseaux.

Havre, port artificiel, ou petit port. Le *Havre* de Grace.

Mer ou *Océan*, assemblage d'eau salée qui environne les deux continents, et qui porte différents noms, suivant la position des différentes parties qu'elle arrose.

Les Indiens, les Éthiopiens, les Celtes et les Scythes, ayant été anciennement les plus fameux peuples de notre continent, on a donné à l'océan oriental le nom d'*indien*, au méridional celui d'*éthiopien*, à l'occidental celui de *celtique*, et au septen-

trional celui de *scythique*. On a nommé encore l'océan occidental, l'*atlantique*, de la montagne d'Atlas que cette mer baigne, et l'océan septentrional est souvent appelé *glacial*.

Outre ces noms généraux, on remarquera, par exemple, que l'océan atlantique prend le nom de *Méditerranée* au détroit de Gibraltar; que la Méditerranée porte le nom de *mer d'Espagne* vers l'Espagne, de *golfe de Lyon* près des côtes de Provence, de *mer de Toscane* vers la Toscane. Le grand golfe qu'elle forme entre l'Italie et la Dalmatie porte le nom de *golfe de Venise* et de *mer adriatique*; au midi et à l'occident de la Turquie d'Europe, celui de *mer Ionienne*; entre la Grèce et l'Asie, c'est l'*Archipel* ou *mer Egée*; plus au nord, c'est la *mer de Marmara*, qui communique avec la *mer Noire*, et celle-ci avec la *mer de Zabache*.

Greve, partie de terre et de sable que la mer couvre par son flux et reflux.

Dunes, élévations de sable amoncelé sur le bord de la mer.

Bancs, basses, sirtes, écueils, brisants, roches ou sables amoncelés sous l'eau, très dangereux pour les vaisseaux.

Fleuve, grand courant d'eau qui porte son nom jusqu'à la mer.

Riviere, moindre courant d'eau qui perd son nom en tombant dans un fleuve ou dans une autre riviere.

Canal, riviere artificielle.

La *droite* d'un fleuve se prend par celle de celui qui le descend. Le Louvre, à Paris, est à la *droite* de la Seine, les Invalides à la *gauche*.

Le *dessus* d'un fleuve se prend de la proximité de sa source. Paris est *au-dessus* de Saint-Germain.

L'*embouchure* d'un fleuve ou d'une rivière est l'endroit où l'un et l'autre perd son nom.

On étudie la géographie en se servant de globes et de cartes.

La mappemonde, comme une nappe du monde, représente deux hémisphères.

Les cartes *hydrographiques* donnent la description des eaux et des isles.

Les cartes *chorographiques* représentent un royaume ou une province.

Les cartes *topographiques* représentent une ville ou quelque territoire.

D. Quelles sont les autres connoissances préparatoires à l'étude de la géographie?

R. Ce sont celles qui se tirent de la géométrie.

Notions préliminaires tirées de la géométrie, qu'on doit se faire expliquer, ayant une sphere sous les yeux et des cartes géographiques.

La géométrie est une science qui a l'étendue ou le corps pour objet. Tout corps a trois dimensions ; longueur, largeur et épaisseur.

Si nous ne considérons que la longueur sans largeur ni épaisseur, nous nommons cette quantité *une ligne*; c'est ainsi qu'on considère la distance de Paris à Lyon.

Si nous considérons la longueur et la largeur sans épaisseur, cette quantité s'appelle *surface*. Les fonds de terre qu'on possède en campagne s'estiment par leurs *surfaces*.

Mais si nous considérons d'une quantité la longueur, la largeur et l'épaisseur, pour lors c'est un *corps*, ou *solide*. Un vaisseau sur mer contiendra d'autant plus de marchandises, qu'il sera plus long, plus large et plus profond.

La ligne est droite ou courbe. La ligne *droite* est le plus court chemin d'un point à un autre point; de cette définition on tire celle de la ligne *courbe*.

Deux lignes sont appelées *parallèles* lorsqu'elles sont également distantes l'une de l'autre, en sorte qu'étant prolongées, elles ne se rencontrent jamais.

Deux lignes sont *perpendiculaires* l'une à l'autre quand une des deux, tombant sur l'autre, ne penche ni d'un côté ni de l'autre.

Les termes ou extrémités d'une ligne sont des *points*; ceux d'une surface sont des *lignes*, et ceux d'un corps sont des *surfaces*.

La surface est plane ou courbe.

La surface plane peut être représentée

par la glace d'un miroir.

La surface courbe est convexe ou concave.

La surface *convexe* est comme le dessus d'une calotte, et la surface *concave* est comme le dedans

Le cercle est une figure plane bornée par le contour d'une ligne courbe, qu'on appelle *circonférence*, au milieu de laquelle est un point qu'on appelle *centre*; duquel point toutes les lignes droites, tirées jusqu'à la circonférence, sont égales entre elles, et sont appellées *rayons*.

La circonférence de quelque cercle que ce soit est divisée par les géometres en trois cents soixante parties égales, qu'on appelle *degrés*; chaque degré en soixante parties égales qu'on appelle *minutes*; chaque minute en soixante autres parties égales qu'on appelle *secondes*, etc.

Le *diametre* d'un cercle est une ligne droite qui passe par le centre du cercle, et qui aboutit de part et d'autre à la circonférence.

Tout diametre partage le cercle en deux parties égales qu'on appelle *demi-cercle*.

Un *arc* de cercle est une partie grande ou petite de la circonférence d'un cercle.

Un *angle* est l'ouverture de deux lignes qui se rencontrent en un point, lequel point est appellé le *sommet* ou la *pointe* de l'angle, et les deux lignes sont les *côtés* ou les *jambes* de l'angle.

Une *sphere* ou *globe* est un solide terminé par une surface courbe.

La ligne qui passe par le centre de la sphere s'appelle *axe* de la sphere, et les points opposés sont les *poles* de l'axe.

Zone est une portion, ou ceinture prise sur la surface de la sphere, comprise entre deux cercles paralleles.

Du globe artificiel, et des grands et petits cercles.

Le *globe terrestre* est un corps sphérique sur la partie convexe duquel est représentée toute la surface du globe de la terre, composé de terre et d'eau.

L'*axe* de la terre est une ligne imaginaire: dans le globe artificiel l'axe est réel, et toute la machine tourne autour de cet axe.

Les *poles* de la terre sont les deux extrémités de l'axe: celui du nord s'appelle *pole arctique*, et celui du midi *pole antarctique*.

Pour mieux concevoir les parties extérieures du globe, on le divise en plusieurs cercles imaginaires, dont il y en a huit principaux, qu'on transporte aussi sur les cartes géographiques.

Les quatre grands sont l'*équateur*, le *zodiaque*, l'*horizon* et le *méridien*.

Les quatre petits sont les deux *tropiques* et les deux *cercles polaires*.

L'*équateur* ou la *ligne équinoxiale*, ou simplement *la ligne*, est un grand cercle qui divise le globe en deux parties égales

qu'on appelle *hémisphere septentrional* et *méridional*.

Le *zodiaque* est un grand cercle qui coupe obliquement l'équateur, et dont un côté s'éloigne en biaisant autant vers le nord, que l'autre côté vers le midi. Ce cercle désigne la route du soleil, et il comprend dans sa largeur les douze signes que le soleil parcourt dans les douze mois de l'année.

L'*horizon* est un grand cercle qui divise le globe en deux parties égales, appelées *hémisphere supérieur* et *hémisphere inférieur*.

On distingue l'horizon sensible de celui-ci. Ce dernier termine notre vue lorsque nous sommes placés dans un endroit d'où il paroît que le ciel se joint à la terre.

Le *méridien* est un grand cercle qui passe par les deux poles, et partage le globe en *hémisphere oriental* et *occidental*. On peut imaginer autant de méridiens qu'il y a de points sur l'équateur.

Le premier méridien, fixé par l'ordonnance de Louis XIII, passe par l'isle de Fer, la plus occidentale des isles Canaries.

Les *tropiques* sont des cercles parallèles à l'équateur, et éloignés de l'équateur de 23 degrés $\frac{1}{2}$.

L'un s'appelle le *tropique du cancer*, l'autre le *tropique du capricorne*, parceque le zodiaque touche à ces cercles par les deux lignes de ce nom.

Les *cercles polaires* sont parallèles à l'équateur, et autant éloignés des poles que les tropiques le sont de l'équateur.

Outre ces huit cercles, le globe artificiel en a encore deux grands qu'on appelle *colures*. Ces cercles partagent le zodiaque en quatre parties égales, et distinguent les quatre saisons de l'année.

De la latitude et de la longitude.

La *latitude* est la distance qu'il y a depuis l'équateur jusqu'à l'un ou l'autre des poles. On la compte sur le premier méridien ou le méridien du globe, et on la trouve sur les cartes géographiques à l'orient et à l'occident dans les lignes parallèles à l'équateur.

Ainsi demander la latitude de Londres; c'est demander sa distance de l'équateur. Cette ville est à 51 deg. 30 min. de latitude: c'est-à-dire qu'elle est éloignée de l'équateur de 51 fois $\frac{1}{2}$ 25 lieues; ce qui fait 1287 lieues $\frac{1}{2}$.

La plus grande latitude est de 90 d. qui font 90 fois 25 lieues, ce qui fait 2250 lieues.

La *longitude* est la distance du premier méridien mesuré sur l'équateur d'occident en orient, qu'on trouve dans les cartes au septentrion et au midi, dans des lignes parallèles au premier méridien.

Demander la longitude de Vienne en Autriche, c'est demander à quelle distance

est Vienne du premier méridien, qui passe par l'isle de Fer: on trouvera 34 deg. 30 m., ce qui fait voir que Vienne est éloignée du premier méridien de 34 fois $\frac{1}{2}$ 25 lieues, c'est-à-dire, de 862 $\frac{1}{2}$ lieues.

Des Zones et des Climats.

Les *zones* sont de larges espaces ou ceintures de la surface de la terre, paralleles à l'équateur, et séparées par quatre petits cercles.

On en distingue cinq: deux *froides*, comprises entre les cercles polaires et les poles; deux *tempérées*, comprises entre les cercles polaires et les tropiques; une cinquieme, appellée *zone torride*, comprise entre les deux tropiques, et divisée en deux également par l'équateur.

Les *climats* sont de petites zones dont la largeur est telle, du midi au septentrion, que la longueur du jour dans l'un surpasse celle de l'autre d'une demi-heure; mais depuis les cercles polaires jusqu'aux poles, il y en a six, qui font la différence d'un mois entier. Dans le premier de ces climats, on voit le soleil un mois de suite sans se coucher; dans le second, deux mois.

Des positions de la sphere.

Les positions de la sphere sont au nombre de trois: la sphere parallele, la sphere droite, la sphere oblique.

La sphere *parallele* est une position du

globe, telle que les habitants qui vivent sous les deux poles, s'il y en a, ont les poles du monde au-dessus de leur tête ou de leurs pieds, et l'équateur dans l'horizon.

La sphere *droite*, où sont ceux qui habitent la ligne équinoxiale, offre à ses habitants les poles dans l'horizon, et l'équateur au-dessus de leur tête, ou au-dessous.

La sphere *oblique* est le partage de tous ceux qui n'habitent ni aux poles ni sous l'équateur. Ces habitants ont un pole au-dessus de l'horizon, l'autre au-dessous; et de même l'équateur partie au-dessus, partie au-dessous de l'horizon.

De la situation respective des habitants de la terre.

On distingue les habitants de la terre en *habitants sous un même parallèle*, en *habitants opposés*, et en *antipodes*, ou *gens qui ont pied contre pied*.

Les premiers ont la même latitude, et different de 180 deg. en longitude; tels sont les habitants de Surate dans les Indes, et ceux du Mexique dans l'Amérique septentrionale. Ces peuples ont les mêmes accroissements de jour et de nuit: mais ils ont les heures opposées; quand il est midi pour les uns, il est minuit pour les autres.

Les seconds vivent sous les mêmes méridiens, mais sous des parallèles opposés; c'est-à-dire qu'ils ont même longitude et latitude égale, mais non pas la même, les uns

étant vers le pôle arctique, les autres vers le pôle antarctique; ainsi les habitants du Cap de Bonne-Espérance en Afrique sont à-peu-près *opposés* aux habitants de la Morée dans la Grèce.

Ces peuples ont midi et minuit en même temps; les jours des uns sont égaux aux nuits des autres. Leurs saisons sont contraires; les uns ont l'hiver quand les autres ont l'été.

Les antipodes ont tout le diamètre de la terre entre eux. Ils sont éloignés de 190 deg. en longitude, et ils sont dans une latitude égale, mais dans des hémisphères opposés. Tel est le royaume de Siam en Asie, et les pays d'autour de Lima au Pérou.

Ces peuples ont toutes choses contraires; les pieds, les saisons, l'été, l'hiver, le jour et la nuit, le midi et le minuit.

Axiomes géographiques.

1. Les lieux situés sous l'équateur n'ont point de latitude.

2. Les lieux situés exactement sous les deux pôles ont la plus grande latitude possible.

3. Les lieux situés exactement sous le premier méridien n'ont point de longitude.

4. Les lieux situés immédiatement auprès du premier méridien, du côté de l'occident, ont la plus grande longitude possible.

5. L'endroit de la terre situé exactement

sous le croisement du premier méridien et de l'équateur, n'a ni longitude ni latitude.

6. La latitude d'un lieu est toujours égale à l'élévation du pôle du même lieu.

7. Il n'y a point d'endroit sur la terre qui soit éloigné d'un autre de plus de 180 deg., c'est-à-dire 4500 lieues, en comptant 25 lieues pour un degré.

8. L'horizon sensible de tout endroit change aussi souvent qu'il nous arrive de changer de place.

9. Dans tous les endroits situés entre l'équateur et les deux pôles, les jours et les nuits ne sont jamais égaux les uns aux autres, si ce n'est dans les équinoxes, lorsque le soleil entre dans le signe du belier et de la balance.

10. Dans tous les lieux situés sous la zone torride, le soleil est vertical deux fois l'année; il ne l'est qu'une fois sous les tropiques, et jamais sous les zones tempérées et les zones froides.

11. Dans tous les lieux situés sous la ligne équinoxiale, l'ombre méridienne d'un style élevé perpendiculairement tombe du côté du midi pendant six mois, et du côté du nord pendant six autres mois.

12. Si la différence de longitude de deux endroits est de 15 deg., le peuple qui habite le pays le plus oriental comptera le temps du jour une heure plutôt que les habitants de l'autre pays; si la différence est de 30, il comptera deux heures, etc.

Je ne continuerai point le dialogue dans ce petit abrégé géographique, parcequ'il y auroit une répétition continuelle des mêmes demandes : *Quelles sont les bornes d'un tel pays ? quelle en est la division ? quelles sont les villes principales ?*

Du Globe terrestre.

Le globe que nous habitons est un corps rond, suspendu dans les airs, composé d'eau et de terre, ayant des feux souterrains répandus çà et là dans son intérieur, le domicile commun des hommes et des animaux.

Sa rondeur est attestée par les voyageurs, qui, allant d'orient en occident, ou du septentrion au midi, perdent des étoiles, et en apperçoivent de nouvelles, ou par un vaisseau, qui, s'éloignant du port, commence à perdre de vue le bas, puis la pointe des tours et des montagnes.

Les inégalités de sa superficie, les plus hautes montagnes, effets de la sagesse du Créateur et bienfaits de sa providence, ne peuvent empêcher qu'on ne dise qu'elle soit ronde. Les plus hautes montagnes n'ont pas deux lieues, et ne font pas sur la terre une plus grande inégalité que la tête d'une épingle sur une boule de vingt pieds de diamètre.

Nous avons des relations sûres de plusieurs voyageurs qui ont fait le tour du monde, depuis Ferdinand Magellan, Por-

tugais, qui le fit en 1124 jours, l'an 1519; François Drack, Anglois, le fit en 1557; dans l'espace de 1056 jours. Simon Cordes, de Rotterdam, l'an 1590, et Olivier Noort, Hollandois, l'an 1598, firent le même voyage en 1077 jours. Guillaume Schouten le fit l'an 1615 en 749 jours. Voyez encore les Voyages de Dampiere, de Gemelli Carreri, de Gentil, sur-tout celui de l'amiral Anson en 1740, etc.

L'histoire et l'expérience nous apprennent que la superficie de la terre est sujette à plusieurs changements. Quelques lieux s'enfoncent pour faire place à de nouveaux golfes et à de nouveaux lacs, et d'autres s'élevent et forment de nouvelles isles. Les tremblements de terre bouleversent et abymment quantité de villes. L'Amérique est plus sujette que les autres parties du monde à ces terribles ravages. Le 29 octobre 1746, la ville de Lima a été ensevelie sous ses ruines; il y périt 1080 personnes; tout le peuple s'étoit réfugié à trois ou quatre lieues dans les terres.

DE L'EUROPE.

L'Europe a au nord la mer glaciale; au sud, la méditerranée; à l'est, l'Asie; à l'ouest, l'océan atlantique. Sa longueur est de 825 lieues, à compter du nord-cap en Norwege, jusqu'au cap matapan en Morée. Sa plus grande largeur est de 775, en

la prenant d'occident en orient, depuis le cap Saint-Vincent en Portugal, jusqu'à Constantinople.

L'Europe se divise en huit parties principales, qui se prennent du nord au sud en cet ordre:

Capitales.

Au nord. $\left\{ \begin{array}{l} \text{La Suede, } \textit{Stockholm.} \\ \text{Les couronnes du} \\ \text{nord.} \end{array} \right. \left\{ \begin{array}{l} \text{Danemarck, } \textit{Copenhague.} \\ \text{La Norwege, } \textit{Christianstadt.} \end{array} \right.$

Au milieu. $\left\{ \begin{array}{l} \text{La France, } \textit{Paris.} \\ \text{L'Allemagne, } \textit{Vienne.} \\ \text{La Pologne, } \textit{Varsovie.} \\ \text{La Moscovie, } \textit{Moscow.} \end{array} \right.$

Au midi. $\left\{ \begin{array}{l} \text{L'Espagne, } \textit{Madrid.} \\ \text{L'Italie, } \textit{Rome.} \\ \text{La Turquie d'Europe, } \textit{Constantinople.} \end{array} \right.$

On y joint les isles, dont les principales sont les *isles britanniques*.

Division politique.

L'Europe a un prince ecclésiastique (le pape).

Trois empereurs. $\left\{ \begin{array}{l} \text{D'Allemagne.} \\ \text{De Turquie, dit } \textit{grand-seigneur.} \\ \text{De Moscovie, dit } \textit{czar.} \end{array} \right.$

24 rois. { De France.
 D'Espagne.
 De Portugal, *Lisbonne*.
 De Suede.
 De Danemarck.
 D'Angleterre, *Londres*.
 De Prusse, *Berlin*.
 De Naples, *Naples*.
 De Sardaigne, *Turin*.

Les royaumes de Bohême, dont la capitale est *Prague*, et de Hongrie, dont la capitale est *Bude*, sont à la maison d'Autriche.

Celui de Norwege au roi de Danemarck.

Ceux d'Ecosse et d'Irlande au roi d'Angleterre.

{ Écosse, *Edimbourg*.
 Irlande, *Dublin*.

5 républiques principales. { Les Provinces-Unies, *Amsterdam*.
Venise.
Gènes.
 Les Suisses, *Bâle*.
 Les Grisons, *Coire*.

4 républiques inférieures. { *Raguse*.
Geneve.
Lucques.
Saint-Marin, dans le duché d'Urbin.

DE L'ASIE.

L'Asie est bornée au nord par l'océan glacial; au sud par la mer des Indes; à l'est par la mer de la Chine; à l'ouest par la mer rouge, la méditerranée et la mer de Marmara. Elle se divise naturellement en six parties.

1°. La grande Tartarie, *Samarcande*.

2°. La Turquie d'Asie, *Alep*.

3°. La Perse, *Ispahan*.

4°. Le Mogol, *Agra*, ou *Delli*.

5°. La Chine, *Pekin*.

6°. Les Isles.

Division politique.

La Turquie d'Asie appartient au grand seigneur; *la Perse* au Sofi de Perse; *le Mogol* à l'empereur du Mogol; *la Chine* à l'empereur de la Chine; *la grande Tartarie* est divisée, comme *les isles*, entre plusieurs puissances.

DE L'AFRIQUE.

L'Afrique est une presqu'isle tenant à l'Asie par l'isthme de Suez; elle se divise naturellement en huit parties :

- | | | |
|----|---|--|
| 1. | } | L'Égypte, <i>le Caire</i> . |
| 2. | | La Barbarie, <i>Fez</i> . |
| 3. | | Le Bilédulgérîd, <i>Dara</i> . |
| 4. | | Le Zaara, ou Désert, <i>Zuenziga</i> . |
| 5. | | La Nigritie, <i>Tombut</i> . |

- 6 } La Guinée, *Ardra.*
 7 } La Nubie, *Dangala.*
 8 } L'Éthiopie. } *intér., ou Abyssinie.*
 } *extér., Monomotapa.*

Division politique.

La Barbarie comprend des républiques et des royaumes : *Tripoli* et *Tunis* ont un dey qui préside ; *Alger* est sous la protection du Turc ; *Fez* et *Maroc* ont un roi.

L'*Egypte* est au Turc, qui lui envoie tous les trois ans un bacha.

La *Nubie* a un empereur qu'on appelle le grand négus.

Au reste, l'intérieur de l'Afrique n'est point connu. Les Européens possèdent plusieurs places sur ses côtes.

D E L' A M É R I Q U E.

L'Amérique, qui consiste en deux grandes péninsules situées dans l'océan atlantique, comprend dans la partie septentrionale sept parties.

1°. Le Mexique ou nouvelle Espagne ; au sud, *Mexico.*

2°. Le nouveau Mexique au nord, *Santa-Fé.*

3°. La Floride au sud, *Saint Augustin.*

4°. Le Canada à l'orient, *Québec.*

5°. La Louisiane à l'occident, *Fort-Louis.*

6°. La terre de Labrador, au nord.

7°. La nouvelle Angleterre, *Boston.*

Division

Division politique.

Les deux Mexiques, parties de la Floride, appartiennent aux Espagnols; le Canada et la Louisiane aux François; le Labrador aux naturels du pays; et la nouvelle Angleterre, qui comprend une étendue de 700 lieues sur la côte, aux Anglois.

Amérique méridionale.

L'Amérique méridionale se divise aussi en sept parties.

1°. Terre-ferme au nord. *Santa - Fé de Bagota.*

2°. Pérou au sud. *Lima.*

3°. Chili. *San Jago.*

4°. Terres magellaniques. *Corduba.*

5°. La province de Rio de la Plata. *Buenos - Ayres.*

6°. Le Brésil. *Saint-Salvador.*

7°. Le pays des Amazones dans l'intérieur des terres.

Division politique.

Les cinq premières parties appartiennent aux Espagnols; le Brésil est aux Portugais, et le pays des Amazones aux anciens habitants.

DE L'OCÉAN ET DE SA DIVISION:

L'océan baigne les deux continents, et se divise, 1°. en *septentrional, méridional, oriental et occidental.*

L'océan septentrional, ou glacial, de l'Europe et de l'Asie, forme la *mer blanche*, la *mer de Moscovie et de Tartarie*.

L'océan atlantique ou occidental forme la *mer baltique*, la *mer d'Allemagne*, la *Manche*, la *mer d'Espagne*; et côtoyant l'Afrique, la *mer des Canaries*, du *Cap-Verd*, la *mer de Guinée*.

L'océan éthiopien et méridional forme la *mer des Cafres*, de *Zanguebar*.

L'océan oriental ou indien forme la *mer de l'Arabie*, de la *Perse*, de l'*Inde*, de la *Chine*, du *Japon*, etc.

L'océan qui baigne l'Amérique, porte le nom de *mer du nord et du sud*.

La mer du nord comprend celle de *Canada*, du *Brésil*.

Celle du sud comprend celle du *Mexique*, du *Pérou*, du *Chili*, la *mer magellanique*.

Elle prend aussi le nom de *mer pacifique* à cause de ses bonaces.

Des golfes portant le nom de mer.

Les golfes suivants portent le nom de mer à cause de leur étendue.

La mer méditerranée.

La mer noire, ou le Pont-Euxin.

Europe. La mer blanche, partie de l'océan septentrional qui entre dans la Russie.

La mer baltique, qui baigne la Suede, le Danemarck, l'Allemagne et la Pologne.

La mer adriatique, ou golfe de Venise.

La mer rouge, ou mer de la Mecque, ou golfe arabique, en Afrique.

La mer ou golfe de Mexique en Amérique.

Détroits fameux.

Détroit de Gibraltar.

Du Sund.

Europe.

La Manche.

Le pas de Calais.

Phare de Messine.

Bosphore de Thrace, ou détroit des Dardanelles.

Asie.

Détroit de Babel-Mandel.

Amér.

Détroit de Davis.

De Hudson.

De Magellan.

Lacs fameux.

Lacs Ládoga et Onega, en Moscovie.

Lac de Geneve, entre la Suisse et la Savoie.

1 Lac de Constance, sur les frontières d'Allemagne.

Le lac majeur, et le lac de Côme, en Italie.

La mer caspienne, en Asie.

Le lac supérieur, et plusieurs autres, dans l'Amérique septentrionale.

Isthmes fameux.

- Europe. L'isthme de Corinthe, qui joint la Morée à la Turquie.
Isthme d'or ou de Précop, qui joint la Crimée à toute la petite Tartarie.
- Afr. L'isthme de Suez, qui unit l'Asie à l'Afrique.
- Asie. L'isthme de Ténacerim, qui attache la presqu'isle de Malaca au reste de la presqu'isle de l'Inde au-delà du Gange.
- Amér. L'isthme de Panama, qui unit les deux Amériques.

Caps fameux.

- Nord Cap.
- Europe. Cap Matapan, en Morée.
Cap Finistere, en Espagne.
Cap de Roca.
Cap Saint-Vincent, en Portugal.
- Asie. Cap Ning-Po, à la Chine.
Cap Comorin, dans la péninsule en-deçà du Gange.
Cap Rafalgate, en Arabie.
- Afrique. Le Cap Bon.
Le Cap Verd.
Le Cap de Bonne-Espérance.
Le Cap de Guardafui.

Le Cap Charles, en Canada.

Amérique. Le Cap Saint-Augustin, dans le Brésil.

Le Cap Frward, dans la terre magellanique.

Le Cap de Corrientes, dans la nouvelle Espagne.

Montagnes célèbres.

Europe. Les Pyrénées, qui séparent la France et l'Espagne.

Les Alpes, qui bornent l'Italie du côté de la France, de la Suisse et de l'Allemagne.

Les monts Crapach, qui divisent la Pologne de la Hongrie.

Europe. Les monts Costegnas, ou de Balkan, qui séparent la Turquie d'Europe en septentrionale et méridionale.

Les montagnes Daarfield, ou de Offrinés, qui séparent la Suede et la Norwege.

L'Apennin, qui commence aux Alpes près de Nice, et qui traverse l'Italie dans toute sa longueur.

Europe. Les montagnes qui vomissent feux et flammes sont, le mont *Hécla* en Islande, le mont *Vésuve* près de Naples, et le mont *Gibel*, ou l'*Etna*, en Sicile.

Le Taurus, dans la Turquie.

Asie. Le Caucase, entre la mer noire et la mer caspienne.

Les montagnes qui séparent la Chine de la Tartarie.

L'Atlas, qui s'étend l'espace de 1000 lieues, depuis l'océan atlantique jusqu'en Égypte, et qui sépare la Barbarie du Zara.

Afrique. Les montagnes de la Lune, sur les confins du Monomotapa.

Le Pic de Ténériffe, dans l'isle de ce nom. Montagnes d'Apalache, entre la nouvelle France et la Floride, dans l'Amérique septentrionale.

Amér. Les Andes, ou Cordillieres, qui traversent l'Amérique méridionale du nord au sud, et qui divisent le Pérou et le Chili du pays des Amazones.

DIVISION DES ISLES PRINCIPALES.

Isles de l'Europe.

- | | | | | |
|--|--------------------------------|----------------------|--------------------------------|------------------------------------|
| 1 ^o . Isles de l'océan. | } | Isles britanniques. | } <i>Angleterre et Ecosse.</i> | |
| | | | | } <i>Irlande.</i> |
| | } | De terres arctiques. | } <i>L'Islande aux Danois.</i> | |
| | | | | } <i>Le Spitzberg.</i> |
| 2 ^o . Isles de la mer baltique. | } | Zélande, | } <i>Copenhague.</i> | |
| | | Fionie, | | } <i>Odensée.</i> |
| | | Gotland, | | |
| 3 ^o . Isles de la méditerranée. | } | La Sicile, | } <i>au roi de Naples.</i> | |
| | | L'isle de Malte, | | } <i>aux chevaliers de ce nom.</i> |
| | | La Sardaigne, | | |
| | | L'isle de Corse, | | } <i>aux Génois.</i> |
| | | Majorque, | | |
| Minorque, Port-Mahon. | } <i>Iviça, aux Espagnols.</i> | | | |

4°. Isles de Candie, }
l'Archipel. } Negrepoint, } aux Turcs.

5°. Isles de la mer ionienne, ou du golfe de Venise. }
Corfou, }
St^e Maure, } aux Vénitiens.
Céfalonie, }

ISLES D'ASIE.

Dans l'océan.

1°. Isles du Japon, *Macao*.

2°. Isles de la Sonde. }
Java. *Batavia*, aux Hollan-
dois, et à plusieurs rois.
Sumatra.
Bornéo.

3°. Isles philippines, }
Nouvelles Philippines, } aux Espagnols.

4°. Isles Marianes, ou Isles des Larrons.

5°. Isles Moluques, ou de l'Épicerie. }
Macassar, } aux Hollan-
Banda, } doises.
Amboine, }

6°. Isles de Ceylan, *Candea*, aux Hollandois, et aux naturels du pays.

7°. Isles Maldives, *Môle*, à un roi du pays.

Dans la méditerranée.

8°. Isle de Chypre, *Famagouste*, }
L'isle de Rhodes, } aux
9°. Isles de l'Archipel, *Metelin*, } Turcs.

ISLES D'AFRIQUE.

- 1°. Isle Madere, *Funchal*, aux Portugais.
- 2°. Isles Canaries, aux Espagnols.
- 3°. Isles du Cap Verd, aux Portugais.
- 4°. Isle Saint-Thomas, *sous la ligne*, aux Portugais.
- 5°. Isle Sainte-Hélène, aux Anglois.
- 6°. Isle de Madagascar, *Fort Dauphin*. Cette isle, fort grande, est habitée par des idolâtres.
- 7°. Isles françoises. { *Bourbon*
et
Maurice.
- 8°. Isle de Zocotora, à l'orient de la côte d'Ajan.

ISLES DE L'AMÉRIQUE.

Dans la partie septentrionale.

- 1°. Isle de Terre-Neuve, *Plaisance*, aux Anglois.
- 2°. Isle royale, ou cap Breton, *Louis-Bourg*, aux François.
- 3°. Les grandes et petites Antilles et isles Lucaies. { *Les grandes Antilles.*
Cuba, la Havane, aux Espagnols.
S.-Domingue, Cap Fr., partie aux Espagnols, partie aux François.
La Jamaïque, aux Anglois.
Porto-Ricco, aux Espagnols.

4°. Les Açores, *Angra*, aux Portugais.

Dans la partie méridionale.

Les isles magellaniques, ou terre de feu.

FLEUVES ET RIVIERES CONSIDÉRABLES

DES QUATRE PARTIES DE LA TERRE.

Dans les isles britanniques.

En Angleterre. { La Tamise.
La Saverne.
L'Humber.
La Twede.

En Ecosse. { Le Tay.
La Clyde.
Le Spey.
Le Dée.

En Irlande. { Le Shannon.
Le Lée.
Le Blackwate.

En Suede. { Le Torno.
Le Kimi.

En Espagne. { Le Tage,
Le Guadalquivir, } embouchu-
La Guadiana, } re dans l'o-
Le Minho, } céan.
Le Douro, }
L'Ebre tombe dans la Méditer-
ranée.

En France. { La Seine, qui tombe dans la Manche.
 { La Loire, } dans l'océan.
 { La Garonne, }
 { Le Rhône, dans la Méditerranée.

En Allemagne. { Le Rhin,
 { L'Elbe, } dans la mer d'Allemagne.
 { Le Weser, }
 { La Meuse, }
 { L'Ems, }
 { L'Oder, dans la mer baltique.
 { Le Danube, dans la mer noire.

En Pologne. { La Vistule, qui reçoit le Bug,
 { Le Niemen, } dans la mer baltique.
 { Le Nieper, ou Borysthenes, } dans la mer noire.
 { Le Niester, ou Turla, }

En Moscovie. { La Dwina, dans la mer blanche.
 { Le Don, dans la mer d'Azof.
 { La Duna, dans la mer baltique.

En Italie. { Le Tibre, } dans la Méditerranée.
 { L'Arno, }
 { Le Volturino, } dans le golfe de Venise.
 { Le Pô, }
 { L'Adige, }

Le Danube, en Hongrie, tombe dans la mer noire.

Rivieres d'Asie.

Quatre fleuves arrosent la Sibérie, qui est au nord de la grande Tartarie : l'Irtis, l'Oby, le Jenisca et le Lena.

Les deux premiers, ayant mêlé leurs eaux, se rendent dans la mer glaciale, où se jettent aussi le Jenisca et le Lena.

La grande Tartarie est arrosée du Wolga qui a sa source dans la Russie européenne, et qui se perd après un très long cours dans la mer caspienne.

L'Amour coule du couchant au levant, et se perd dans la mer de Kamstchatka.

L'Euphrate et le Tigre ont leur source dans les montagnes d'Arménie, et, après s'être joints près de Balsora, se perdent dans le golfe persique.

L'Indus arrose la partie occidentale du pays auquel il donne son nom, et tombe dans la mer des Indes.

Le Gange, après avoir arrosé le milieu de l'Inde, se jette dans le golfe de Bengale.

Rivieres d'Afrique.

Le Nil coule du sud au nord, et se décharge dans la Méditerranée.

Le Niger coule de l'est à l'ouest, et se partage en trois branches. La plus septentrionale s'appelle le Sénégal; celle du milieu, rivière de Gambie; la plus méridionale, Rio Grande.

Rivieres de l'Amérique.

L'Amérique septentrionale a la riviere du Canada *ou* de Saint-Laurent, qui se perd dans la mer du nord.

Le Mississipi a son embouchure dans le golfe de Mexique.

L'Amérique méridionale a trois principales rivieres qui se perdent dans la mer du nord : l'Orenoque, la riviere des Amazones, Rio de la Plata, *ou* riviere d'argent.

Des différents gouvernements.

On distingue quatre sortes de gouvernements : le *monarchique*, le *despotique*, l'*aristocratique* et le *démocratique*.

Le *monarchique* est lorsqu'une seule personne gouverne, comme en France, en Espagne.

Le gouvernement est *despotique* quand le souverain ne consulte que sa seule volonté, comme en Turquie et en Moscovie.

Le gouvernement *aristocratique* est celui où les nobles ont toute l'autorité, comme à Venise.

Le *démocratique* est celui où l'autorité est entre les mains du peuple, comme à Geneve.

Il y a des états où ces différentes especes de gouvernements sont mélangées. En Pologne, la monarchie et l'aristocratie sont mêlées ensemble. En Suede, le gouverne-

ment est monarchique et aristo-démocratique : le roi ne peut rien conclure d'important sans le consentement de tous les ordres, et les paysans en font un.

Des différentes religions.

Les peuples de l'Europe ont trois principales religions : la chrétienne, la mahométane et la grecque.

La chrétienne est catholique romaine, ou protestante.

La catholique romaine est la seule permise en Italie, en Savoie, en Espagne, en Portugal et en France.

Elle domine en Pologne, en Hongrie, en Autriche, en Bavière, en Franconie, dans les électorsats ecclésiastiques et dans sept cantons suisses.

La protestante domine dans la grande Bretagne, en Irlande, dans les Provinces-Unies, dans le Danemarck, la Suede, les cercles de Westphalie, de haute et basse Saxe, dans la Hesse, dans six cantons suisses, et à Geneve.

Elle a encore plusieurs sectaires dans les autres provinces d'Allemagne, en Pologne et en Hongrie.

La religion mahométane domine dans tous les états du Turc ; on y souffre les Chrétiens et les Juifs moyennant un tribut.

La religion schismatique grecque est la seule religion de Russie ou Moscovie.

DE L'EUROPE.

I. Couronnes du nord.

SUEDE.

La Suede a pour bornes au nord la mer glaciale; au sud, la mer baltique; à l'est, la Moscovie; et à l'ouest, la Norwege.

Le luthéranisme de la confession d'Ausbourg est la seule religion que l'on professe en Suede.

Les états de Suede, après la mort de Charles XII, ont recouvré leur droit d'élection. Ils sont composés de quatre corps: 1°. la noblesse, 2°. le clergé, 3°. les bourgeois, 4°. les paysans, qui y envoient leurs députés, aussi bien que chaque maison noble.

Les militaires, depuis le colonel jusqu'au capitaine inclusivement, entrent aux états dans la classe des nobles.

Il n'y a point de rivières considérables en Suede, mais quantité de lacs, dont les principaux sont ceux de Méler, de Waner et de Water.

ARCHEVÊCHÉS, *Upsal, Riga.*

EVÊCHÉS, *Gothembourg, Stringnes, Wexio, Lunden, Lindkoping, Scarea, Abo, Wiborg.*

UNIVERSITÉS, *Upsal, Abo.*

Ce royaume se divise en sept parties.

La Suede a cinq parties, qui sont:

I. La Laponie suédoise. *Kola*, qui est l'endroit le plus connu des Laponies, est de la Laponie russe.

II. La Bothnie. *Torno*.

III. Les Nordelles ou provinces du nord. *Gevalie*, *Hernosand*.

IV. Uplande ou Suede propre. *Stockholm*, capitale de tout le royaume, ville bâtie sur pilotis, avec un port très vaste.

Tout le commerce du royaume se fait en cette ville; les Hollandois et les Anglois y portent du vin, de l'eau-de-vie, des fruits de Provence et d'Espagne, des étoffes de soie, du sel, des épiceries, du verre de France, du tabac. Le commerce de la mer baltique occupe bien 1000 vaisseaux; ils en rapportent du cuivre, du fer, des canons, des boulets, de la couperose, des planches et chevrons de sapins, et des duvets.

Upsal, *Nikoping*, *Orebro*, *Arosen*.

V. La Gothie comprend *Norkoping*; *Calmar*, ville forte avec un bon port; *Gothembourg*, port de mer; *Carlstadt*; *Lunden*, patrie de Samuel Puffendorf; *Ystedt*, passage de l'Allemagne; *Christianople*; *Calscron*, *Helmstadt*.

VI. La Finlande. *Abo*, université; *Helsingford*; *Wiborg*, port de mer; *Cajanebourg*; *Oreska*.

VII. La Livonie faisoit la meilleure province de la Suede; *Riga*, capitale, ville forte, bien bâtie; *Revel*.

La Livonie, partie de la Carélie, et l'Ingrie, ont été cédées au czar par les traités du 30 septembre 1721.

LE DANEMARCK.

Le Danemarck, situé au nord de l'Allemagne, se divise en isles et en continent qui comprend la presqu'isle de Jutland et de la Norwege.

Le luthéranisme est la religion que l'on suit en Danemarck.

Le gouvernement de Danemarck fut rendu monarchique et héréditaire, même aux filles, au défaut des mâles, en 1669, par Frédéric III, qui força les états à se démettre de leur droit d'élection.

ARCH. *Copenhague.*

EYÊCH. *Sleswick, Arhusen, Alborg, Rippen, Wiborg, Odensée.*

I. ISLES DU DANEMARCK.

Zélande. *Copenhague*, capitale de tout le royaume; *Cronembourg*, clef du Sund; *Elseneur*; *Roskild*, où sont les mausolées des rois de Danemarck.

Fionie. *Odensée, Niborg.*

Langeland. *Rudhoping.*

Laland. *Naxow.*

Falster. *Nikoping.*

Bornholm. *Sandwick.*

Alsen.

Arroet.

Femerén. *Borch.*

Islande, près du cercle polaire, à l'occident de la Norwege.

Scaholt, évêché. Le mont *Hécla* jette des flammes au milieu des neiges; on en tire du soufre.

Les isles de *Fero* sont une dépendance de l'Islande.

2. LE JUTLAND.

Le nord-Jutland comprend :

Alborg; *Wiborg*, au midi du golfe de Limford; *Arhusen*; *Ripen*, port; *Tonnirgen*, port.

Le sud-Jutland comprend :

Le duché de Sleswick, *Sleswick*; *Flensbourg*, au duc de Holstein Gottorp.

Le duché de Holstein, *Kiel*.

NORWEGE.

ARCH. *Drontheim*.

EVÊCH. *Obslo*, *Bergen*, *Stavanger* :

La Norwege se divise en cinq gouvernements, savoir :

1. *Wardhus*, ou Laponie danoise, *Wardhus*; 2. *Drontheim*, port; 3. *Bergen*, port; *Stavanger*; 4. *Aggerhus*. *Obslo*, ou *Christianstadt*, capitale et port de mer. Elle porte ce dernier nom de Christian IV, qui la fit rebâtir en 1648. *Friderickstadt*, port. 5. *Bahus*.

Les Hollandois y portent du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, du vinaigre, du sel, du tabac, des épicerios, des draperies, des

bas. Ils en rapportent des mâts de navires ; des planches de sapin, et du bois de sape, qui est un bois rougeâtre qui s'emploie pour les ouvrages quarrés, du goudron, des peaux de boucs, du cuivre plus aigre que celui de Suede, de la morue seche.

Ce commerce occupe bien 200 navires, du port de 40 tonneaux. Il se fait à Coperwick dans le golfe d'Anslo, à Stavanger, Bergem, Drontheim, Romsdal.

Les isles d'Islande et de Fero en dépendent.

Le Spitzberg est au nord de la Norwege ; c'est où les Hollandois et les Anglois vont à la pêche de la baleine.

Le Groenland, qui est dans les terres arctiques au nord et à l'ouest de l'Islande, est fréquenté par les Danois.

II. LA FRANCE.

La France est bornée au nord par la Manche et les Pays-Bas ; au sud, par les Pyrénées et la Méditerranée ; à l'est, par l'Allemagne, les Suisses et la Savoie ; à l'ouest, par l'océan.

La religion romaine est la seule que l'on souffre en France.

Le gouvernement de France est purement monarchique. La couronne est héréditaire seulement aux mâles, les femmes en étant exclues par la loi salique, qui adjuge toute la succession entiere à l'héritier mâle le plus proche en ligne directe.

ARCHEVÊCHÉS AVEC LES ÉVÊCHÉS
SUFFRAGANTS.

PARIS. *Chartres, Meaux, Orléans, Blois.*

LYON. *Autun, Langres, Mâcon, Châlons-sur-Saône, Dijon, Saint-Claude.*

ROUEN. *Bayeux, Avranches, Evreux, Séez, Lisieux, Coutances.*

SENS. *Troyes, Auxerre, Nevers.*

Les cinq évêchés suivants sont suffragants de Treves.

Metz, Toul, Verdun, Saint-Diez, Nancy.

REIMS. *Soissons, Châlons-sur-Marne, Laon, Senlis, Beauvais, Amiens, Noyon, Boulogne.*

TOURS. *Le Mans, Angers, Rennes, Nantes, Quimpercorentin, Vannes, Saint-Pol de Léon, Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Dol.*

BOURGES. *Clermont, Limoges, Tullés, le Puy-en-Velay, Saint-Flour.*

ALBY. *Rodez, Castres, Cahors, Vabres, Mende.*

BORDEAUX. *Agen, Angoulême, Saintes, Poitiers, Périgueux, Condom, Sarlat, la Rochelle, Luçon.*

AUSCH. *Acqs, Lectoure, Comminges, Couserans, Aire, Bazas, Tarbes, Oléron, Lescar, Bayonne.*

NARBONNE. *Beziers, Agde, Carcassone,*

Nîmes, Montpellier, Lodeve, Uzez, Saint-Pons-de-Tomieres, Aleth, Alais, Perpignan.

TOULOUSE. *Montauban, Mirepoix, Lavaur, Rieux, Lombez, Saint-Papoul, Pamiers.*

ARLES. *Marseille, Saint-Paul-trois-Châteaux, Toulon, Orange.*

AIX. *Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron.*

VIENNE. Il a pour suffragants hors du royaume, *Geneve et Saint-Jean-de-Maurienne*; et dans le royaume, *Grenoble, Viviers, Valence, Die.*

EMBRUN. *Digne, Grasse, Vence, Glan-deve, Senez.*

BESANÇON. *Belley en Bugey.* Entre plusieurs suffragants de Besançon, Belley est le seul dans le royaume.

CAMBRAY. *Arras, Saint-Omer.*

Strasbourg, suffragant de Mayence.

UNIVERSITÉS.

Paris, Douay, Caen, Reims, Nancy, Strasbourg, Besançon, Nantes, Angers, Orléans, Poitiers, Bordeaux, Cahors, Bourges, Toulouse, Montpellier, Perpignan, Aix, Orange, Valence.

RIVIERES DE FRANCE.

LA SEINE a sa source dans la Bourgogne, traverse la Champagne, l'isle de France et la Normandie, et va se perdre au Havre de Grace dans la Manche.

La Seine reçoit l'*Aube*, l'*Yonne*, la *Marne*, l'*Oise*, et l'*Eure*.

LA LOIRE a sa source dans le Vivarais, arrose le Velay, le Forez, le Beaujolois, la Bourgogne, le Nivernois, l'Orléanois, la Touraine, l'Anjou, et la Bretagne méridionale; puis elle se jette dans l'océan.

La Loire reçoit l'*Allier*, le *Cher*, l'*Indre*, le *Loir*, la *Sarte* et la *Mayenne*.

LE RHÔNE a sa source dans le haut Velay, traverse le lac de Geneve, sépare la Bresse de la Savoie et du Dauphiné, descend à Lyon, coule droit au midi dans la Méditerranée, et borne le Dauphiné et la Provence.

Le Rhône reçoit la *Saone*, l'*Isere* et la *Durance*.

LA GARONNE sort des Pyrénées, arrose le Comminge, partie du Languedoc, traverse la Guienne, et se perd, sous le nom de Gironde, à la tour de Cordouan, dans l'océan.

Elle reçoit dans son cours le *Tarn*, le *Lot*, et la *Dordogne*.

Il y a encore la *Somme*, l'*Orne*, la *Vilaine*, la *Charente*, l'*Adour*, l'*Aude*, etc.

PARLEMENTS.

Les parlements sont des cours souveraines de justice où les procès sont jugés en dernier ressort.

Les treize parlements du royaume sont ceux de *Douay* pour la Flandre; de *Rouen*; de *Paris*, qui, outre l'isle de France, est pour toutes les provinces qui n'ont point de

parlements; de *Metz*, de *Dijon*, de *Besançon*, de *Rennes*; de *Bordeaux*, qui s'étend sur la *Saintonge* et le *Limosin*; de *Pau*, de *Toulouse*, d'*Aix*, de *Grenoble* et de *Nancy*.

CHAMBRES DES COMPTES.

Il y a neuf chambres des comptes: *Paris*, *Dijon*, *Nevers*, *Rouen*, *Grenoble*, *Nantes*, *Aix*, *Nancy*, *Bar-le-Duc*.

COURS DES AIDES.

Paris, *Montpellier*, *Bordeaux*, *Clermont-Ferrand*, *Montauban*.

CONSEILS SOUVERAINS.

Colmar pour l'*Alsace*.

Perpignan pour le *Roussillon*.

Arras, pour l'*Artois*, portant le nom de *Conseil supérieur d'Artois*.

Une cour des monnoies à *Paris*.

L'ancienne France se divisoit en douze gouvernements généraux, qui tinrent encore les états en 1614; nous suivons cette division, comme la plus aisée, et nous y joindrons les pays de conquêtes.

AU NORD.

Picardie.

Isle de France.

Normandie.

Champagne.

AU MILIEU.

Bretagne.

Bourgogne.

Orléanois.

Lyonnais.

AU MIDI.

Guienne et Gascogne. Dauphiné.
Languedoc. Provence.

AU NORD.

I. P I C A R D I E.

La Picardie comprend :

1. Le pays reconquis. *Calais*, passage de France en Angleterre; *Guines*, *Ardres*.
2. Le Boulonnois. *Boulogne*, port sur la Manche; *Ambleteuse*.
3. Le Ponthieu et le Vimeu. *Abbeville*, ville peuplée et marchande; *Saint-Riquier*, *Crécý*; *Vervins*, connu par un traité conclu l'an 1598 entre Henri IV et Philippe II; *Saint-Valery*, à l'embouchure de la Somme.
4. Le Vermandois. *Saint-Quentin*, *Ham*.
5. La Thiérache. *Guise*, *la Fere*.
6. L'Amiénois. *Amiens*. La nef de son église cathédrale est un ouvrage qui mérite l'attention des curieux: c'est la patrie de Voiture et de du Cange. *Dourlens*.
7. Santerre. *Péronne*, sur la Somme; *Roye*, grands passages de Flandre; *Montdidier*.

II. N O R M A N D I E.

La Normandie comprend :

1. Le Vexin normand et le Roumois. *Rouen*, capitale, ville considérable et d'un grand commerce; *Gisors*, *Pont-Audemer*, *Quillebeuf*; *Elbeuf*, bourg célèbre par ses draps.

2. Le Bray. *Gournay, Aumale.*

3. Le pays de Caux. *Caudebec*, célèbre par ses chapeaux; *Dieppe*, on y travaille l'ivoire très proprement; le *Havre-de-Grace*, *Harfleur*, *Saint-Valery en Caux.*

4. Diocèse de *Lisieux*, *Pont-l'Evêque*, *Honfleur.*

5. Diocèse d'*Evreux*, *Vernon*, *Verneuil*; *Louvier*, connu pour les draps de ce nom.

6. Diocèse de *Séze*, *Alençon*, *Falaise*; *Guibrai*, foire célèbre.

7. Diocèse de *Bayeux*, *Caen*, *Vire.*

8. Diocèse de *Coutances*, *Cherbourg*, *Saint-Lo.*

9. Diocèse d'*Avranches*. *Mont Saint-Michel*, château et abbaye sur un rocher.

III. ISLE DE FRANCE.

L'isle de France comprend :

1. L'isle de France. *Paris*, capitale de tout le royaume, ornée d'un archevêché, d'un parlement, d'une université la plus célèbre du royaume, comme la plus ancienne; *Saint-Denis*, sépulture de nos rois; *Vincennes*, maison royale; *Chelles*, *Charenton*, *Saint-Cloud.*

2. La Brie. *Brie-Comte-Robert*, *Corbeil*, *Crécy.*

3. Le Hurepoix et la Beauce. *Dourdans*, *Châtres*, *Longjumeau*, *Montfort-l'Amaury.*

4. Le Gâtinois françois. *Melun*; *Fontainebleau*, gros bourg, avec une belle maison royale; *Nemours.*

5.

5. Le Mantois. *Mantes; Versailles*, célèbre maison royale bâtie par Louis XIV; *Saint-Germain, Poissi, Meulan, Dreux*.

6. Le Vexin françois. *Pontoise*.

7. Le Beauvoisis. *Beauvais* : le chœur de son église cathédrale est un morceau admirable d'architecture. *Clermont*, grande route de Picardie.

8. Le Valois. *Crespy, Pont-Sainte-Maxence; Chantilly*, renommé pour le magnifique château du prince de Condé; *Compiègne*, où il y a une maison royale.

9. Le Soissonnois. *Soissons*.

10. Le Laonnois. *Laon; Liesse*, fameux par les pèlerinages.

11. Le Noyonnois. *Noyon*, patrie de Calvin.

IV. LA CHAMPAGNE.

La Champagne renferme :

1. Le Rémois, le Perthois et le Rhétois. *Reims*, ville ancienne et archiépiscopale, où se fait le sacre des rois : le portail de sa cathédrale est admiré des connoisseurs. *Vitry-le-François, Réthel, Rocroi, Charleville; Sedan*, où il y a une bonne manufacture de draps.

2. La Champagne propre et le Châlonnois. *Troyes; Châlons-sur-Marne* : la promenade du *Jar*, hors de la ville, est fort belle.

3. Le Bassigni & le Vallage. *Langres, Joinville; Bar-sur-Aube*, à deux lieues est la célèbre abbaye de Clairvaux.

4. Le Sénonois et le Tonnerrois. *Sens*; *Tonnerre*.

5. La Brie champenoise. *Meaux*, *Provins*; *Château-Thierry*, où naquit le célèbre Jean de la Fontaine.

A U M I L I E U.

I. B R E T A G N E.

La haute Bretagne comprend cinq évêchés.

1. *Rennes*, capitale; *Fougeres*, *Vitré*.

2. *Nantes*, ville riche et bien située pour le commerce; *Ancenis*.

3. *Saint-Malo*, grand et célèbre port très fréquenté; *Penbœuf*, où s'arrêtent les gros bâtimens qui ne peuvent remonter jusqu'à Nantes; *Croisic*, *Dinant*.

4. *Dol*.

5. *Saint-Brieux*.

La basse Bretagne a quatre évêchés.

1. *Vannes*, *Port-Louis*, *Hennebont*.

2. *Quimper*, ou *Quimpercorentin*; *Karhais*, renommé pour ses foires et son gibier.

3. *Saint-Pol-de-Léon*; *Brest*, bon port, premier département de la marine.

4. *Tréguier*, *Morlaix*.

II. O R L É A N O I S.

L'Orléanois renferme :

1. L'Orléanois propre. *Orléans*, *Baugenci*.

2. La Beauce chartraine, le Vendômois, le Dunois, le Perche, le Nivernois. *Chartres*,

ville très ancienne : ses clochers sont mis au rang des choses nécessaires pour faire une belle église. *Nogent-le-Roi, Vendôme ; Château-dun* : la vivacité des habitants a fait dire en proverbe : » Il est de Château-dun, il entend à demi-mot ». *Nevers*.

3. Le Blaisois, la Sologne. *Bazoches ; Blois*, sur le bord de la Loire ; *Chambor*, maison royale à quatre lieues de cette dernière ville ; *Romorentin*.

4. Le Gâtinois. *Montargis, Gien, Etampes, Briare*.

5. La Touraine, l'Anjou, le Maine, le Saumurois. *Tours*, sur la Loire ; *la Fleche, Angers, Saumur, le Mans, Laval*.

6. Le Poitou, le Berri, l'Angoumois, la Saintonge, et le pays d'Aunis. *Poitiers ; Bourges*, grande ville qui a donné naissance au pere Bourdaloue, jésuite ; *Angoulême, Saintes ; la Rochelle*, port considérable sur l'océan ; *Rochefort*, jolie ville ; *Brouage*, renommé pour la bonté et la quantité du sel qui s'y fait ; l'isle de *Ré*, l'isle d'*Oléron*, *Thouars*.

III. LA BOURGOGNE.

La Bourgogne comprend :

1. Le Dijonois. *Dijon, Beaune, Nuits*, toutes villes renommées pour les bons vins.

2. L'Autunois. *Autun, Bourbon-Lancy*.

3. Le Châlonnois. *Châlons-sur-Saone, Verdun*.

4. Le pays des montagnes. *Châtillon-sur-*

Seine, Bar-sur-Seine.

5. L'Auxois. *Semur, Avalon.*

6. L'Auxerrois. *Auxerre, Coulange,*
pays des vignobles.

7. Le Charollois. *Charolles.*

8. Le Mâconnois. *Mâcon, Tournus.*

9. La Bresse et le Bugey, et la principauté
de Dombes. *Trévoux.*

IV. LE LYONNOIS.

Le Lyonnais comprend :

1. Le Lyonnais propre. *Lyon*, la seconde
ville de France, au confluent du Rhône et
de la Saone; *Saint-Chaumont, Condrieu.*

2. Le Forez. *Montbrison, Saint-Etienne.*

3. Le Beaujolois. *Beaujeu, Ville-Fran-*
che.

4. Le Bourbonnois. *Moulins*, ville jolie
et riante.

5. L'Auvergne. *Clermont*, ville riche et
bien peuplée; *Saint-Flour, Riom.*

AU MIDI.

I. GUIENNE ET GASCOGNE.

La Guienne comprend :

1. Le Bourdelois. *Bordeaux*, sur la Ga-
ronne, une des plus grandes villes du royau-
me. La *tour de Cordouan* est à l'embouchu-
re de la Gironde: on y pose un fanal pendant
la nuit. *Blaye, Libourne.*

2. Le Bazadois. *Bazas, Langon.*

3. Le Périgord. *Périgueux, Sarlat.*

4. Le Querci. *Cahors.*

5. L'Agénois. *Agen*, patrie de J. Scaliger.

6. Le Rouergue. *Rodez*, *Clairac*, *Ville-Franche*.

7. Le Limosin. *Limoges*, *Tulles*, *Brive-la-Gaillarde*.

La Gascogne se divise en

1. Condomois. *Condom*, *Nérac*.

2. Armagnac. *Auch*, *Lectoure*.

3. Cominges. *Saint-Bertrand*, *Lombez*.

4. Conserans. *Saint-Licer*.

5. Bigorre. *Tarbes*.

6. Chalosse. *Aire*.

7. Basques. *Bayonne*, ville forte à l'entrée de l'Espagne; *Saint-Jean de Luz*.

8. Les Landes, pays de sables et de bruyères. *Dax*.

9. Le Bearn. *Pau*, où naquit Henri IV en 1553.

10. La Navarre, ou basse Navarre. *Saint-Jean-pied-de-Port*.

II. LANGUEDOC.

Le Languedoc contient le haut et le bas Languedoc.

Le haut contient neuf diocèses, et le bas onze.

Le haut Languedoc a

1. *Toulouse*, capitale du Languedoc.

2. *Montauban*, *Castel-Sarrasins*.

3. *Alby*.

4. *Castres*, *Lautrec*.

5. *Lavaur*, *Puy-Laurens*.

6. *Saint-Papoul*, *Castelnaudari*.

7. *Rieux.*

8. *Mirepoix.*

9. *Cominges, Valentine.*

Les onze évêchés du bas Languedoc sont:

1. *Carcassonne* sur l'Aude, *Mont-Réal.*

2. *Alet, Limoux.*

3. *Saint-Pons de Tomières.*

4. *Narbonne; Rieux, comté.*

5. *Béziers*, ville dont la situation charmante a fait dire: » Si Dieu vouloit faire son séjour sur la terre, il le feroit à Béziers ».

6. *Lodeve, port de Cette, Pézenas.*

7. *Agde.*

8. *Montpellier, Lunel, Frontignan;* lieux célèbres pour leurs vins.

9. *Nîmes*, ville ancienne; *Beaucaire*; connue pour une foire très fameuse; *Aigues-Mortes, Sommieres.*

10. *Alais, Saint-Hippolyte.*

11. *Uzès, Pont-Saint-Éspirit.*

III. DAUPHINE:

Le haut Dauphiné comprend :

1. Grésivaudan. *Grenoble*, sur l'Isère; *la grande Chartreuse.*

2. Royanois. *Pont de Royan.*

3. Les Baronies. *Buys, Nyons.*

4. Le Gapençois. *Gap.*

5. L'Embrunois. *Embrun, Guillestre.*

6. Le Briançonnois. *Briançon, Fenestrelles, Exiles.*

Bas Dauphiné.

1. Le Viennois. *Vienne*, ville ancienne; *Romans.*

2. Le Diois. *Die.*
3. Le Valentinois. *Valence, Montélimart.*
4. Le Tricastin. *Saint-Paul-Tricastin, ou Trois-Châteaux.*

IV. PROVENCE.

La haute Provence a

1. *Sisteron, Forcalquier.*
2. *Digne.*
3. *Apt.*
4. *Senez, Castellane, Colmars.*
5. *Glandève.*

La basse Provence a

1. *Arles, Tarascon.*
2. *Aix, Brignoles.*
3. *Marseille, ville d'un grand commerce; la Ciotat.*
4. *Toulon, place forte. Isles d'Hieres.*
5. *Fréjus, Draguignan, Saint-Tropez.*
6. *Grasse, Antibes.*
7. *Vence.*

Le comtat venaissin et la principauté d'Orange.

Le comtat venaissin est sous la domination du pape.

Avignon, Carpentras, Cavaillon, Vaison.

La principauté d'Orange est réunie à la France. *Orange.*

PAYS DE CONQUÊTES.

Les pays de conquêtes sont:

- 1°. *L'Artois, comté, une des dix-sept*

provinces cédées à la France par la paix des Pyrénées en 1659. *Arras*, capitale de l'Artois: Louis XIII la prit en 1640. Les habitants, qui la croyoient imprenable, avoient fait mettre sur une des portes cette inscription:

Quand les François prendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

Un François, après la prise, dit qu'il n'y avoit qu'à effacer le *p*.

Saint-Omer, Béthune, Air, Bapaume.

2°. La Flandre françoise. *Voyez p. 241.*

3°. Le Hainaut françois. *Voyez p. 243.*

Il faut y joindre le *Cambresis, Cambray, Crevecœur.*

4°. La Franche-Comté, qui est demeurée à la France par la paix de Nimegue.

Ce comté se divise en quatre bailliages:

1. *Vesoul*, 2. *Gray*, 3. *Besançon*, 4. *Dole.*

Salins, ainsi nommé à cause de ses salines; *Saint-Claude*, célèbre abbaye, sécularisée et érigée en évêché en 1742.

5°. Le Roussillon uni à la France par la paix des Pyrénées.

Il se divise en Vigueries et en Cerdagne françoise.

Perpignan, capitale; *Colioure*, *Rivesaltes.*

Conflans, Ville-Franche, Mont-Louis.

6°. L'Alsace, qui se divise en haute et basse, et le Sundgaw.

La haute a *Colmar, Neuf-Brisach.*

La basse a *Strasbourg*, capitale et ville

très considérable ; *Haguenau, Schlestadt, Landau, Saverne.*

Le Sundgaw, *Ferrette, Befort; Hunningue*, bien fortifiée.

7°. La Lorraine et le duché de Bar, cédés au roi Stanislas par la paix de 1735, et réversibles en pleine souveraineté à la couronne de France après la mort de ce roi.

Le duché de Lorraine se divise en trois bailliages.

Deux bailliages français et allemands.	}	1. <i>Nancy, Lunéville, Vaudemont.</i>
		2. Bailliage de Vosges. <i>Mirecourt, Epinal; Remiremont</i> , célèbre abbaye de chanoinesses nobles.
		3. <i>Sarbruck.</i>

Le duché de Bar se divise en trois bailliages.

Bailliages.	}	De Bar, <i>Bar-le-Duc.</i>
		De Bassigni, <i>Vaucouleurs.</i>
		De Saint-Mihel, <i>Pont-à-Mousson.</i>

Par le traité de Munster, la France possède les trois évêchés, *Metz, Toul, Verdun*, et dans le Barrois, *Longwi et Stenai.*

III. L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne a pour bornes au nord le Jutland et la mer baltique; au sud les Suisses, une partie de l'Italie; à l'est la Pologne et la Hongrie; à l'ouest les Pays-Bas et l'océan.

La religion catholique est la dominante en Allemagne ; on n'élit point d'empereur qui n'en soit. La luthérienne, dite *protestante*, et la calviniste, ou *prétendue réformée*, y sont permises, et même très puissantes.

ARCHEVÊCHÉS. Cologne, Treves, Mayence, Salzbourg ; Vienne, érigé en 1721. Ceux de Brême et de Magdebourg ont été sécularisés.

EVÊCHÉS. Brandebourg, Halverberg, Spire, Worms, Würtsbourg, Aichstadt, Verden, Ghur, Osnabruck, Meissen, Hildesheim, Constance, Halberstadt, Bamberg, Freisingen, Ratisbonne, Passau, Chiemsée, Minden, Brixen, Gurck, Neustadt, Lubeck, Ratsbourg, Schwerin, Naumbourg, Maesbourg.

UNIVERSITÉS. Vienne, Liege, Marbourg ; Gripswald, Lewengen, Altorff, Gratz, Heidelberg, Leipsick, Erfurt, Ingolstadt, Dillengen, Helmstadt, Herborn, Tubingen, Rostock, Wirtemberg, Francfort sur l'Oder, Iena, Paderborn, Keil, Lemgow.

Le gouvernement d'Allemagne est *monarchique-aristocratique* : son chef est un empereur qui est élu par neuf princes électeurs.

ÉLECTEURS ECCLÉSIASTIQUES.

1. L'archevêque de Mayence, *archichancelier* d'Allemagne, *directeur* des archives.
2. L'archevêque de Treves, *archichan-*

celier dans les Gaules.

3. L'archevêque de Cologne, *archichancelier* en Italie.

ÉLECTEURS SÉCULIERS.

1. Le roi de Bohême, *grand-échanton* de l'empire.

2. Le duc de Bavière, *grand-maître*.

3. Le duc de Saxe, *grand-maréchal*.

4. Le marquis de Brandebourg, *grand-chambellan*.

5. Le comte palatin, *grand-trésorier*.

6. Le duc de Brunswick-Hanover, *porte-enseigne*.

La bulle d'or, qui contient les constitutions de l'empire, ne nomme que quatre électeurs, le roi de Bohême, l'électeur palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg.

Frédéric, électeur palatin, s'étant fait déclarer roi de Bohême en 1622, fut mis au ban de l'empire, et l'empereur créa en sa place le duc de Bavière.

Le fils de Frédéric fut créé électeur à la paix de Westphalie en 1648, avec la clause que si l'une des deux maisons palatines, ou la maison ducale de Bavière, venoit à manquer, cet électorat ne subsisteroit plus.

L'empereur Léopold créa Ernest, duc d'Hanover, électeur en 1692.

L'empereur, et chaque prince de l'empire, est souverain dans ses états; et l'empereur, quoique chef, ne peut rien faire hors

de ses états héréditaires sans le consentement de la *diète*.

La *diète* est une assemblée de tous les états de l'empire, qui se tient à Ratisbonne: elle est partagée en trois collèges: celui des électeurs, des princes, tant ecclésiastiques que séculiers, prélats, comtes et barons, et celui des villes *impériales* et *anséatiques*.

On appelle villes impériales celles qui ne connoissent aucun prince souverain: ce sont comme autant de républiques.

RIVIERES D'ALLEMAGNE.

Le *Danube* a sa source dans les montagnes de la Forêt noire, passe dans la Suabé, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Bulgarie, la Moldavie, et se jette dans la mer noire.

Il reçoit l'*Iser*, l'*Inn*, l'*Ems*, le *Ratib*, la *Drave* et la *Save*, etc.

Le *Rhin* prend sa source au pays des Grisons, traverse une grande partie de l'Allemagne et des Pays-Bas, se divise en deux branches au fort de Schenck, dont l'une, sous le nom de *Rhin*, va à Arnheim; l'autre, sous le nom de *Wahal*, coule vers Nimegue, Bommel, et se joint à la Meuse.

Le *Rhin* se divise de nouveau à Arnheim, où la branche droite, sous le nom d'*Yssel*, passe à Doesbourg, Zutphen, Deventer, et se jette dans le Zuyderzée. A Wick-te-Duersede, le *Rhin* se partage encore, et la bran-

che gauche, sous le nom de *Leck*, passe à Rotterdam. Le *Rhin* va se perdre dans les sables au-dessous de Leyde.

Le *Rhin* reçoit le *Necker*, le *Mein*, la *Lippe* et la *Moselle*.

L'*Elbe* a sa source sur les frontières de la Silésie, traverse la Misnie, la Saxe, se jette dans la mer d'Allemagne; il reçoit la *Moldaw*, la *Saltz* et la *Sprée*.

L'*Oder* a sa source dans les confins de la Moravie, arrose la Silésie, la Marche de Brandebourg, et se jette dans la mer baltique par trois embouchures.

Le *Weser* a sa source en Franconie, passe par le pays de Hesse, de Brunswick, et se jette dans la mer d'Allemagne.

Le *Mein* a sa source dans le marquisat de Culmbach, traverse l'évêché de Bamberg et l'électorat de Mayence, et se jette dans le *Rhin*.

L'*Allemagne* se divise en dix cercles, dont celui de Bourgogne ne subsiste plus. On y joint le royaume de Bohême, la Hongrie, les Pays-Bas, et les Suisses comme pays adjacents.

I. AU NORD.

Le cercle de Westphalie, dont le roi de Prusse, comme *duc de Cleves*, et l'électeur palatin, en qualité de *duc de Juliers*, sont alternativement directeurs avec l'évêque de Munster, comprend :

1. Les évêchés qui ont leurs évêques pour princes. { *Munster*, évêché catholique.
Paderborn, évêché catholique.
Osnabruck, qui a alternativement un évêque luthérien et un catholique.
Liege a son évêque et prince; *Dinant*, *Hui*.

2. Les duchés de { *Juliers*, *Dusseldorp*, à l'électeur palatin.
Aix-la-Chapelle, ville impériale, célèbre par le congrès qui a donné la paix à l'Europe en 1748.
Bergue, à l'électeur palatin.
Cleves, capitale; *Wesel*, au roi de Prusse.
Duisbourg.
Verden.

3 Au roi de Prusse les principautés { d'Oost-Frise; *Aurick*;
de Minden.

4. Les comtés de la *Marck*, au roi de Prusse; d'*Oldembourg*, au roi de Danemarck; de *Tecklenbourg*, de *Lingen*, de *Lippe*, et d'*Aremberg*, au prince de ce nom.

II. AU NORD.

Le cercle de basse Saxe a pour directeurs alternatifs, avec le plus âgé duc de Brunswick-Lunebourg, le roi de Prusse, comme duc de Magdebourg, et le roi d'Angleterre, comme duc de Brême.

1. Le Hol-
stein.

Le Holstein propre, *Gluckstadt*.
 Dithmar, *Lunden*, *Kiel*.
 Wagrie; *Lubeck*, ville impéria-
 le dont l'évêque est luthérien
 et seigneur du territoire.
 Stormarie; *Hambourg*, ville
 impériale.

2. Le Meckelbourg aux ducs de ce nom.
Rostock, ville considérable.

3. L'électorat d'*Hanover*, à l'électeur;
 roi d'Angleterre; *Calenberg*.

4. L'évêché d'*Hildesheim*, à son évêque
 qui est catholique.

5. La principauté d'*Halberstadt*, au roi
 de Prusse.

6. Les du-
chés de

Brême, au roi d'Angleterre :
 cette ville est libre.
Magdebourg, au roi de Prusse.
Lawembourg, }
Lunebourg, } à l'électeur
Brunswick, } d'Hanover.

III. AU NORD.

Le cercle de la haute Saxe, dont l'élec-
 teur est seul directeur, comprend :

1. Le duché et l'électorat de Saxe-Wit-
 temberg, où le luthéranisme a pris nais-
 sance.

2. La Misnie; *Dresde*, capitale, et rési-
 dence de l'électeur.

Leipsick, université célèbre.

3. La Thuringe. *Weimar*, où réside le duc de Saxe-Weimar.

Erfort, à l'électeur de Mayence; *Iena*.

4. La principauté d'Anhalt. *Dessaw*, au prince de ce nom.

5. L'électorat de Brandebourg qui se divise en

Vieille Marche, *Stendal*.
Nouvelle, *Custrin*, *Landsberg*.
Moyenne; *Berlin*, capitale, résidence du roi de Prusse, grande ville bien bâtie; *Francfort-sur-l'Oder*.

6. Poméranie.

Suédoise, *Stralsund*.
Prussienne, { *Stutgard*.
 { *Stetin*.

Le Brandebourg appartient au marquis de ce nom, aujourd'hui roi de Prusse, depuis 1700, et reconnu tel à la paix d'Utrecht en 1713.

IV. AU MILIEU.

Le cercle, dit *électoral*, parcequ'il renferme les trois électeurs ecclésiastiques, et de plus l'électeur palatin, porte aussi le nom de *cercle du bas Rhin*; il a pour directeurs l'électeur de Mayence et l'électeur palatin.

1. Mayence, *Aschaffembourg*.

2. Treves; *Coblentz*, résidence de l'électeur.

3. Cologne, ville impériale; *Bonn*, *Keiserswert*, *Nuys*.

4. Le palatinat du Rhin, *Heidelberg*; *Manheim*, résidence de l'électeur palatin; *Traerbac*, *Birkinfeld*.

V. AU MILIEU.

Le cercle du haut Rhin comprend :

- | | | |
|----------------------------------|---|--|
| 1. Les évêchés
de | { | <i>Spire</i> , ville impériale.
<i>Worms</i> , ville impériale. |
| 2. Le landgra-
viat de Hesse. | { | <i>Cassel</i> , <i>Marbourg</i> , première
branche calviniste.
<i>Darmstadt</i> , <i>Giessen</i> , se-
conde branche luthérien-
ne.
<i>Rhinfelds</i> ; <i>Rottembourg</i> ,
troisième branche catho-
lique.
<i>Hombourg</i> , quatrième bran-
che calviniste. |

L'abbaye de *Fulde* est à son abbé, ordre de S. Benoît.

3. La Wétéravie. *Wetzlar*, chambre impériale.

4. Les duchés de	{	<i>Deux-Ponts</i> . <i>Simmeren</i> .
---------------------	---	--

5. Les comtés de	{	<i>Lautrec</i> . <i>Hanau</i> , <i>Nassau-Siegen</i> . <i>Montbeliard</i> , au duc de Wirtemberg.
---------------------	---	--

6. Les villes de *Brisach*, *Fribourg*, à la maison d'Autriche. Louis XV prit cette der-

niere en 1744, et en fit démolir les fortifications. *Philisbourg* appartient à l'évêque de Spire; mais l'empereur a droit d'y mettre garnison.

VI. AU MILIEU.

Le cercle de Franconie, dont l'évêque de Bamberg et le marquis de Culmbach sont directeurs, renferme:

1. Les évêchés de $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Bamberg}, \text{ à l'électeur de} \\ \textit{Mayence}. \\ \textit{Wurtsbourg}, \text{ à son évêque}. \\ \textit{Aichstadt}, \text{ à son évêque}. \end{array} \right.$

Mergentheim, à l'électeur de Treves; grand-maître de l'ordre teutonique.

2. Le duché de *Cobourg*.

3. Les marquisats de $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Culmbach}, \textit{Anspach}, \text{ au} \\ \text{roi de Prusse}. \end{array} \right.$

4. Les principautés de $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Henneberg}, \textit{Smalkalde}, \text{ au} \\ \text{prince de Hesse-Cassel}. \\ \textit{Sgwartzemberg}, \text{ à son prin-} \\ \text{ce}. \end{array} \right.$

5. Le Margraviat de Bareith, à un margrave.

6. Les comtés de $\left\{ \begin{array}{l} \textit{Wertheim}, \textit{Brandebourg}. \\ \textit{Leuvoestein}. \\ \textit{Holach}. \end{array} \right.$

Nuremberg, grande ville forte, ayant un bel arsenal et un prodigieux commerce: les habitants sont luthériens. *Francfort sur le Mein*, ville impériale.

Les villes forestières situées à l'entrée de la forêt noire. *Rhinfeld*, *Seckingen*, *Laufsenbourg*, *Waldshut* : elles sont de l'ancien domaine de la maison d'Autriche. *Ausbourg*, *Hall*, *Ulm*, villes impériales.

Kempten, à son abbé.

Mersbourg, à l'évêque de Constance.

Dillengen, à l'évêque d'Ausbourg, prince temporel du territoire de l'évêché.

VIII. AU MIDI.

Le cercle de Bavière, qui a pour directeurs l'archevêque de Saltzbourg et l'électeur de Bavière, comprend :

1. Les évêchés de *Saltzbourg*. L'archevêque est légat né du pape en Allemagne, et prince de la ville.

2. Les évêchés
de

Passaw, à l'évêque.
Ratisbonne, ville impériale où se tiennent les diètes ou assemblées de l'empire.
Freisingen, à son évêque.
Chiemsée, à la nomination de l'archevêque de Saltzbourg.

3. La prévôté de *Berchstolgteden*, au prévôt de ce nom.

4. L'électorat de Bavière, *Munich*, résidence de l'électeur; *Ingolstadt*, place forte; *Burckausen*, *Landshut*, *Straubi-Donawert*.

5. Le haut Palatinat, *Amberg*, *Leuch-*

tenberg, au duc de Baviere ; *Sultzbach*, à l'électeur palatin.

6. Le duché de *Neubourg*, à l'électeur palatin ; *Hochstedt*.

IX. AU MIDI.

Le cercle d'Autriche, dont l'archiduc est seul directeur, comprend :

- | | | |
|------------------------------|------------------|--|
| 1. Haute et basse Autriche. | } | <i>Lintz</i> . |
| | | <i>Vienne</i> , érigé en archevêché en 1721, et résidence des empereurs de la maison d'Autriche. |
| | } | <i>Neustadt</i> . |
| 2. Haute et basse Carinthie. | | { <i>Clagenfurt</i> . |
| 3. Haute et basse Carniole. | } | <i>Laubach</i> . |
| | | <i>Trieste</i> . |
| 4. Haute et basse Stirie. | { <i>Gratz</i> . | |
| | } | <i>Tirol propre</i> , <i>Inspruck</i> . |
| | | <i>Bolzen</i> , <i>Kufstein</i> . |
| 5. Le Tirol. | | <i>Trente</i> , évêché fameux par le concile général qui s'y tint dans le seizième siècle. |
| | | <i>Brixen</i> , évêché. |

L'empereur possède *Trieste*, évêché sur la mer adriatique, et *Aquilée* dans le Frioul.

P A Y S A D J A C E N T S.

LE ROYAUME DE BOHÊME.

Ce royaume est un électorat royal, dont le roi porte le nom de *grand échanson de l'empire* ; il fut rendu héréditaire, par la paix de Munster en 1638, dans la maison d'Autriche qui le possédoit par voie d'élection depuis 200 ans : la religion catholique est la dominante.

ARCHEVÊCHÉ. *Prague.*

EVÊCHÉS. *Leitmeritz, Königsgratz, Breslaw, Olmutz.*

UNIVERSITÉS. *Prague, Olmutz.*

Ce royaume se divise en

- | | | |
|--|---|--|
| 1. Bohême pro- | } | <i>Prague, capitale.</i>
<i>Leitmeritz.</i> |
| pre. | | |
| 2. Moravie. | } | <i>Olmutz.</i>
<i>Brinn.</i> |
| | | |
| 3. Haute et basse Silésie, au roi de Prusse. | } | <i>Ratibor; Breslaw, capitale, ville belle, riche et très commerçante.</i> |
| | | |
| 4. Haute et basse Lusace. | } | <i>Gorlitz, } à l'électeur de</i>
<i>Soraw, } Saxe.</i> |
| | | |

L A H O N G R I E.

Ce royaume est borné au nord par la Pologne ; au sud, par la Turquie ; à l'est, par la Valaquie et la Moldavie ; à l'ouest, par l'Autriche et la Moravie.

La Hongrie étoit autrefois un royaume

électif, que l'empereur Léopold fit déclarer héréditaire pour les princes de sa maison en 1687. Les Turcs en possèdent une partie.

La religion romaine y est la dominante; il y a aussi des Luthériens, des Calvinistes, des Grecs et des Juifs.

ARCHEVÊCHÉS. *Presbourg, Colocza.*

EVÊCHÉS. *Agria, Meytracht, Cinq-Eglises, Raab, Vesprin, Grand-Waradin, Weissembourg, Hermanstadt.*

Le Danube traverse ce royaume, et y reçoit le Wag, la Teisse, la Drave et la Save. Ce royaume se divise en

1. Haute Hongrie.

{ *Presbourg, capitale.*
Agria, place forte.
Neuhausel; Tokai, célèbre
par son vin excellent.
Cassovie, Montgatz, le
Grand Waradin.
Temeswar, Segedin.

Basse Hongrie.

{ *Bude, capitale de toute la*
Hongrie.
Comore, Sopron; Canise;
place forte; Gran, ou Stri-
gonie; Javarin, ou Raab.

2. Esclavonie, *Posega, Waradin.*

3. Transilvanie; *Hermanstadt, place forte; Coloswar.*

4. Servie, *Belgrade, Nissa, Semendrie, Viden.*

P A Y S - B A S.

Les Pays-Bas sont situés à l'ouest de l'Allemagne, et comprennent dix-sept provinces.

Quatre duchés : *Brabant, Gueldre, Luxembourg et Limbourg.*

Sept comtés : *Flandre, Artois, Hainaut, Namur, Hollande, Zélande, Zutphen.*

Cinq seigneuries : *Frise, Groningue, Over-Yssel, Utrecht et Malines.*

Un marquisat du saint-empire : *Anvers.*

RIVIERES DES PAYS-BAS.

LA MEUSE vient de la Lorraine, traverse le comté de Namur, le pays de Liege, la Gueldre, et se jette dans l'océan, entre la Brille et la Gravesande.

L'ESCAUT sort du Cambresis, arrose la Flandre tout le long de son cours, se divise au-dessus d'Anvers en *Escaut oriental*, qui passe proche Berg-op-Zoom, et en *Escaut occidental*, qui se perd dans la mer d'Allemagne.

LA LIS vient de l'Artois, arrose la Flandre dans un cours presque parallèle à l'Escaut, auquel elle se joint à Gand.

LA SAMBRE, qui arrose le Hainaut, se jette dans la Meuse à Namur.

LA SCARPE, qui arrose Arras, Douay, Marchienne, Saint-Amand, se jette dans l'Escaut à Mortagne.

DIVISION

DIVISION DE CES PROVINCES

par la paix d'Utrecht.

1. F L A N D R E.

1. Flandre fran-
çoise, où l'on par-
le françois.

Lille, capitale de la Flandre françoise, sur la Deule; c'est la plus marchande des Pays-Bas après Amsterdam.

Douay, sur la Scarpe: la fonderie de canons en est estimée.

Orchies.

Où l'on parle
flamand.

Dunkerque, ville très jolie; dont les fortifications furent démolies par la paix d'Utrecht.

Berg-Saint-Vinox, *Gravelines*.

2. Flandre im-
périale, où l'on
parle flamand.

Gand, ville très grande, située au confluent de la Lys et de l'Escaut: elle a donné naissance à Charles-Quint.

Bruges, belle ville; *Ostende*, très bon port sur l'océan; *Nieuport*, *Dixmude*, *Ypres*, *Furnes*, *Courtrai*, sur la Lys; *Oudenarde*.

Où l'on parle
françois.

Tournay, ville respectable par son antiquité, dont on a rasé la citadelle.

3. Flandre hollandaise, où l'on parle flamand et hollandais. { *L'Ecluse, Isendick. Sas-de-Gand. Hulst, Axel. Terneuse, etc.*

2. BRABANT.

Brabant autrichien. {

Bruxelles, capitale du duché, située sur la Senne, ville très belle et bien bâtie, résidence des gouverneurs des Pays-Bas ; *Vilvorde*.

Louvain, grande ville et célèbre université.

Rupelmonde.

Brabant hollandais. {

Bois-le-Duc, Breda, Bergop-Zoom, toutes places très fortes. Cette dernière a été prise, sous les ordres de M. le maréchal de Lowendal, le 16 septembre 1747, après 65 jours de tranchée ouverte. *Gertruydemberg, Grave*.

OBSERVATION.

On nomme Biesbos le pays submergé qui se trouve entre Dordrecht et Gertruydemberg. L'an 1421, jour de sainte Elisabeth, la mer étant grosse, et les digues s'étant rompues par la violence de la tempête,

presque toute la Hollande méridionale fut inondée. Il y périt plus de cent mille personnes; il y eut plus de soixante et douze villages couverts d'eau: mais, la mer s'étant retirée, ils furent tous rétablis, hormis vingt-un, et deux monasteres, qui resterent ensevelis sous les eaux.

Le pays de Liege, quoiqu'enclavé dans les Pays-Bas, est du cercle de Westphalie. Il comprend *Liege*, grande et belle ville, qui a son évêque pour prince et seigneur temporel; *Hasselt*, *Huy*, *Maseyck*, *Saint-Tron*, *Bilsen*, *Ciney*.

3. La seigneurie de *Malines*, sur la Dile.

4. Le marquisat du S. Empire. *Anvers*, très belle ville sur l'Escaut; *Liere*; *Turnhout*, principale fabrique des coutils à lits, connus sous le nom de *coutils de Bruxelles*; *Hooghstraeten*, *Tirlemont*.

5. Le Hainaut autrichien. { *Mons*, où il y a un célèbre chapitre de chanoinesses; *Ath*, *Binch*, *S. Guillain*, *Leuze*.

Le Hainaut françois. { *Valenciennes*, *Maubeuge*, *Condé*, *le Quenoy*, *Landrecie*, *Bouchain*, *Bavai*.

6. Le comté de *Namur*, place forte au confluent de la Sambre et de la Meuse; *Charleroi*, *Bouvines*, *Fleurus*.

7. Le duché de *Luxembourg*, place très forte; *Arlon*. Le Luxembourg françois, *Bouillon*, *Carignan*, *Damvilliers*, *Thionville*.

8. Le Limbourg autrichien, *Limbourg*. Le Limbourg hollandois, *Maëstricht*, *Wich*, *Dalem*, route d'Allemagne.

9. Voyez l'*Artois*, p. 223.

10. Le comté de *Zutphen*, aux Hollandois.

PROVINCES-UNIES.

Les *Provinces-Unies* sont ainsi appelées depuis l'union qu'elles firent à Utrecht en 1579 pour se soustraire à la domination de l'Espagne, à l'occasion des troubles arrivés dans les Pays-Bas.

Le gouvernement y est démocratique; chaque province forme autant de républiques, que l'intérêt commun réunit pour n'en faire qu'une sous le nom d'*Etats-Généraux des Provinces-Unies*.

Les villes envoient leurs députés à leur province avec ceux de la noblesse, et les provinces envoient les leurs aux *Etats-Généraux*. La Hollande en a trois; la Gueldre, la Zélande, la Frise, deux; les autres provinces un chacune.

La religion prétendue réformée est la dominante des *Provinces-Unies*, où l'on tolère toutes les autres lorsqu'elles ne troublent point l'état.

OBSERVATION.

Les catholiques romains n'entrent point dans la magistrature; mais pour les charges militaires ils y ont autant de part que les protestants, et on ne refuse pas à ceux qui le méritent le gouvernement des places de guerre.

A la campagne les maisons des paysans catholiques romains sont marquées de croix rouges et de croix blanches.

Nort-Hollande.

Enckhuisen, Horn, Edam, Alcmaer.

Sud-Hollande.

Harlem; Amsterdam, vaste magasin, siege de l'opulence, où l'on trouve toutes les marchandises des quatre parties du monde; Leyde, université; Voerden; la Haye, le plus grand et le plus riche bourg de l'univers; Riswick, maison royale immortalisée par le traité de paix de 1697, entre les alliés et la France; Delft, Oudewater, Schiedam; Rotterdam, bon port et magasin des vins de la Hollande; Schanho, Gorcum, Dordrecht, ou Dort: elle

1. Hollande,
la plus riche
province de
l'Europe.

1. Hollande,
la plus riche
province de
l'Europe.

étoit autrefois jointe au continent; mais elle en fut séparée par une terrible inondation qui arriva l'an 1421, le jour de sainte Elisabeth.

Isle de Woom. *La Brille*, où l'on s'embarque pour l'Angleterre.

OBSERVATION.

On nomme *Zuiderzée* cette petite mer qui se trouve renfermée entre les provinces de Hollande, Utrecht, Gueldre, Over-Yssel et Frise, et à qui les isles du Texel, du Vilietant et de Schelling servent comme de séparation d'avec la grande mer ou l'océan. On compte 20 lieues depuis Hardewick jusqu'à Texel, et le trajet depuis Enckhuisen jusqu'à S. Saveren en Frise n'est que de 5 lieues.

2. La Zélande est composée de sept isles: les principales sont,

1. Walcheren, *Middelbourg*, *Flessingue*.

2. Sud-Beveland, *Goes*.

3. Scowen, *Ziriczée*.

3. La Gueldre. } hollandoise, } *Arnheim.*
 } } *Fort de Skenck.*
 } } *Venlo.*
 } autrichienne, } *Ruremonde.*
 } prussienne, } *la Gueldre.*

4. La seigneurie d'*Utrecht*, ville grande,

belle, célèbre par son université; *Amersfort*.

5. La Frise. *Harlinghen*, *Worcum*; *Franeker*, université; *Lewarde*, résidence du prince d'Orange, aujourd'hui Stadhouder héréditaire des Provinces-Unies; *Doc-kum*.

6. *Groningue*, université.

OBSERVATION.

On nomme Doller cette petite partie de la mer d'Allemagne qui entre dans les terres entre le comté d'Oost-Frise et la seigneurie de Groningue. L'an 1277, trente-trois villages y furent submergés.

7. *Over-Yssel*, *Campen*, *Deventer*; *Zwol*; *Coëvorden*, place forte.

LA SUISSE.

La Suisse est au midi de la Souabe : elle se divise en treize cantons.

- | | |
|--|---|
| 1. <i>Zurich</i> . | 9. <i>Basle</i> , sur le Rhin. |
| 2. <i>Berne</i> ; <i>Lausanne</i> , université. | 10. <i>Fribourg</i> ; |
| 3. <i>Lucerne</i> ; <i>Hapsbourg</i> , comté d'où sort la maison d'Autriche. | <i>Gruyeres</i> , célèbre par ses fromages. |
| 4. <i>Uri</i> , <i>Altorff</i> . | 11. <i>Soleure</i> , où réside l'ambassadeur de France. |
| 5. <i>Schwitz</i> . | 12. <i>Schaffhouse</i> ; sur le Rhin. |
| 6. <i>Underwald</i> . | 13. <i>Appenzel</i> . |
| 7. <i>Zug</i> . | |
| 8. <i>Glaris</i> . | |

Le canton de Zurich a la prérogative d'honneur avant tous les autres. Celui de Berne contient lui seul les deux tiers de la Suisse: il peut mettre soixante mille hommes sur pied.

Les sujets des sept premiers cantons suisses sont,

Le Turgow, *Flawenfeldt*.

Le comté de *Sargans*.

Le comté de Role, *Bremgarten*.

Le Woghental, *Meyenberg*.

L'Argow, *Bade*.

Le Rhental.

En Italie les baillia- ges de	}	<i>Lugano.</i>	Aux douze pre- miers cantons.
		<i>Borcano.</i>	
		<i>Mandrisio.</i>	
		<i>Valmagia.</i>	
	}	<i>Bellinzona.</i>	Aux cantons <i>d'Uri, de Schwitz;</i> <i>d'Underwald.</i>
		<i>Valbruna.</i>	
		<i>Riviera.</i>	

Les alliés des Suisses sont,

1. Les Grisons. *Coire*, ville considéra-
ble, qui se gouverne par un conseil com-
posé de 70 personnes.

{
Ligue grise.
Ligue de la Maison-Dieu.
Ligue des dix juridictions;

Des Grisons dépend,

1. { La Walteline.
La ville et l'abbé de S. Gal.

2. Le Vallais. *Sion*, jolie ville.

3. La république de *Geneve*, ville située sur le Rhône. Ses édifices publics sont magnifiques.

4. La principauté de *Neuschâtel*, au roi de Prusse; *Mulhausen* en Alsace; *Rotweil* et *Bienne* en Souabe.

Le gouvernement des Suisses est démocratique : chaque canton a ses loix et ses magistrats : les cantons catholiques s'assemblent à Soleure, les protestants à Araw, et tous ensemble à Bade pour la cause commune.

Les cantons catholiques sont *Lucerne*; *Uri*, *Schwitz*, *Underwald*, *Zug*, *Fribourg*, *Soleure*, *Appenzel* et *Glaris*. Les Grisons suivent l'une et l'autre religion; les autres cantons sont protestants.

I V. P O L O G N E.

La Pologne est bornée au nord et à l'est par les états de la grande Russie et la petite Tartarie; au sud par la Hongrie, Transilvanie, Moldavie; à l'ouest par la mer baltique, le Brandebourg, la Silésie.

La Pologne est un état monarchique républicain; son chef est un roi élu par la

Diète générale du royaume.

La *Diète* est composée, 1^o. des sénateurs du royaume; 2^o. des députés de la noblesse des palatinats, appelés *nonces*; 3^o. de ceux des villes principales. Elle fait prêter au roi serment de garder les *pacta conventa*, qui bornent son autorité.

La religion catholique y domine. La Lithuanie est infectée de différentes sectes.

ARCHEVÊCHÉS. *Gnesne, Léopol.*

EVÊCHÉS. *Cracovie, Culm, Caminiec, Fausseberg, Limberg, Posna, Wilna, Windou, Midnick, Premislaw, Ploczko, Colmensée, Letzko, Kiow.*

UNIVERSITÉS. *Konigsberg, Posna, Wilna.*

R I V I E R E S.

La *Duna* coule au nord.

Le *Niemen* arrose Novogrodeck, Grodno, la Samogitie, et se décharge dans la mer baltique.

La *Vistule* reçoit le Bug, traverse la petite Pologne, la Mazovie, la grande Pologne, la Prusse, et se perd dans le golfe de Dantzic.

La *Warte* se perd dans l'Oder.

Le *Niéper* baigne Smolensko, Orsa; Kiow, l'Ukraine, et s'embouche dans la mer noire.

La couronne de Pologne est composée de trois états:

1. Prusse. *Konigsberg.*

2. Lithuanie. *Wilna*.

3. Pologne. *Warsovie*.

I. La Prusse se divise en

1. Prusse polonoise et royale. *Marienburg; Dantzic*, ville libre; *Culm, Thorn*.

2. Royaume de Prusse. *Konigsberg*. Cette dernière a été érigée en royaume, l'an 1701, en faveur de Frédéric, électeur de Brandebourg.

II. La Lithuanie a cinq parties:

1. La Lithuanie propre. *Wilna*.

2. La petite Russie. *Novogrodeck*.

3. La Samogitie. *Midnick*.

4. La Curlande. *Goldingen*.

5. Le duché de Semigalle. *Millaw, Libaw*. Les duchés de Curlande, de Samogitie et de Semigalle forment un état particulier, lequel a son souverain qui relève de la couronne de Pologne, lui rend hommage, et a ses armées, ses officiers, ses finances et ses loix à part.

III. La Pologne comprend

1. La grande Pologne. *Posna, Gnesne, Kalisch, Sirad, Petricow, Lancici, Rawa, Dobruzin, Ploczko*.

2. La Cujavie. *Wladislaw*.

3. La Mazovie. *Warsovie*.

4. La Polaquie. *Bielski*.

5. La petite Pologne. *Cracovie, Sendomir, Lublin*.

6. La Polesie. *Brzescie*.

7. La Russie polonoise. *Limberg, Belcz; Chelm*.

8. L'Ukraine, pays des Cosaques; *Kiow*, aux Moscovites.

V. M O S C O V I E.

La Moscovie est bornée au nord par la mer glaciale, au sud par la petite Tartarie, à l'est par la grande Tartarie, et à l'ouest par la Suede et la Pologne.

Les Moscovites suivent le schisme des Grecs : le czar Pierre s'est déclaré lui-même le chef des églises de ses états. Le czar les gouverne avec un pouvoir despotique : il a conservé les patriarches et les archevêques.

MÉTROPOLITAINS SOUS L'AUTORITÉ DU CZAR.

Novogorod-Walixi, Casan, Rostou; Sarki.

Il y a de plus des archevêques, des évêques, des abbés, des *proto-papas*, etc.

R I V I E R E S.

Le *Don*, ou *Tanaïs*, sort d'un petit lac du duché de Resan, coule à l'orient, ensuite au midi, de manière que son cours ressemble à un demi-cercle. Il se perd dans la mer de Zabache,

La Dwina est formée du concours de plusieurs rivières : elle arrose le duché d'Oustioug, d'où elle coule au nord et va se perdre dans la mer blanche sous Archange.

Le czar Pierre a joint le *Wolkova*, qui passe à Pétersbourg, avec le Wolga, de sorte qu'on va par eau jusqu'à la mer caspienne.

Il vouloit joindre le Don au Wolga : mais ayant perdu Asoph en 1712, l'embouchure du Don tomba dans les mains du Turc. On vient d'achever aussi, suivant ses desseins, la jonction du Wolkova avec le lac de Ladoga.

Le *Wolga* a sa source dans le centre du pays, traverse le duché de Twer, Jeroslaw, entre dans la Tartarie moscovite, arrose le royaume de Casan, le duché de Bulgar, le royaume d'Astracan, et va se jeter dans la mer caspienne.

LA MOSCOVIE SEPTENTRIONALE.

Kola, on y commerce en pelleterie ; *Archange*, ville d'un grand commerce, très fréquentée par les Hollandois et les Anglois ; *Kargapol*, *Nottebourg* ; *Pétersbourg*, séjour de la cour, qu'on peut regarder comme capitale de ce vaste royaume ; *Wiatka* ; *Vologda*, entrepôt des marchandises entre *Archange* et *Moscow* ; *Pleskow*.

MOSCOVIE MÉRIDIONALE.

Reschow, Kiow, Moscow sur la Mosca, qui a donné son nom à la ville et à tout l'empire; *Rostou, Twer, Susdal, Sensko.*

Les provinces les plus connues de cet état sont la Livonie et l'Ingrie.

O B S E R V A T I O N.

La Moscovie tire les marchandises du nord et du milieu de l'Europe par la mer baltique et la mer blanche; celles de Turquie par le Pont-Euxin; celles des Indes par la mer caspienne. Les villes d'Archangel, d'Astracan, et le voisinage de la mer noire, lui donnent la commodité de débiter en échange ses bleds, ses fourrures, ses cuirs, son sel, sa cire, son suif, son poisson sec et salé, son huile de poisson, sa poix, son lin, son chanvre, etc.

A U M I D I.

V I. L' E S P A G N E.

Ce royaume est borné au nord par l'océan et les Pyrénées qui le séparent de la France, au sud et à l'est par la Méditerranée, et à l'ouest par le Portugal.

La religion romaine est la seule que l'on souffre en Espagne.

Le gouvernement est monarchique : la couronne est héréditaire et passe aux filles au défaut de mâles.

ARCHEVÊCHÉS. S. Jacques de Compostelle, Valence, Tarragone, Grenade, Saragosse, Burgos, Seville, Toledé.

EVÊCHÉS. Oviedo, Lugo, Mondonédo, la Corogne, Tervel, Pampelune, Valladolid, Calahorre, Placentia, Coria, Avila, Malaga, Segorbe, Tuy, Orense, Cordoue, Cadix, Origuenza, Barcelone, Tortose, Lérída, Solsona, Vich, Tarasone, Huesca, Jaca, Carthagene, Jaen, Almeria, Ségovie, Cuença, Balbastro, Guidad Real, Siguenza, S. Léon, Salamanque, Toro, Astorga, Palencia, Zamora, Albarazin.

UNIVERSITÉS. Séville, Grenade, Compostelle, Toledé, Valladolid, Salamanque, Alcalá de Henares, Siguenza, Valentia, Lérída, Huesca, Saragosse, Toledé, Osone, Cadix, Barcelone, Murcie, Tarragone, Baeza.

R I V I E R E S.

Les principaux fleuves de l'Espagne sont, L'*Ebre*, qui a sa source dans les montagnes de Santillane: il entre dans la Navarre, traverse l'Aragon et la Catalogne, et, au-dessus de Tortose, se jette avec violence dans la Méditerranée.

Le *Guadalquivir* sort des montagnes de Murcie, arrose Baeza, Anduxar, Cordoue et Séville, et se jette dans l'océan près de S. Lucar.

La *Guadiana* vient des montagnes de la

nouvelle Castille, entre dans le Portugal; se jette dans l'océan après avoir arrosé Calatrava, Médellin, Mérida, Badajox.

Le *Tage*, qui a sa source dans la Castille nouvelle, après avoir passé à Toledé et traversé le Portugal, se jette dans l'océan au-delà de Lisbonne. La marée monte fort haut à Lisbonne et se fait sentir à huit lieues au-dessus de cette ville.

Le *Douro* sort de la vieille Castille, traverse le royaume de Léon et le nord du Portugal, et se jette dans l'océan.

Le *Minho* sépare le Portugal de la Galice, passe à Lugo, Orense, Tuy, et se jette dans l'océan.

Ce royaume se divise en quatorze parties.

1. Le royaume de Galice. *S. Jacques de Compostelle*; *la Corogne*, excellent port; *Vigo*; *Ferrol*, bon port; *Orense*, *Cap Finistere*.

2. Les Asturies, *Oviedo*.

3. { *La Biscaye* et
Guipuscoa, *Bilbao*, *Santillane*;
Fontarabie, *S. Andero*, *Tolose*,
S. Sébastien.

4. Le royaume de Navarre. *Pampelune*, *Tudela*.

OBSERVATION.

Ce royaume a été envahi, en 1512, par Ferdinand d'Aragon sur Jean d'Albret;

grand-pere de Henri IV. C'est pourquoi les rois de France, qui n'ont jamais renoncé à leurs prétentions sur le royaume de leur pere, prennent le titre de Roi de France et de Navarre.

5. Le royaume de Léon. *Léon; Salamanque*, université si célèbre, que les Espagnols l'appellent *la mer des vertus, des sciences et des arts*.

6. La vieille Castille. *Burgos, Valladolid; Ségovie*, renommée pour ses beaux draps; *Siguenza*.

7. Le royaume d'Aragon. *Saragosse, Huesca*.

8. La Catalogne. *Barcelone, Tarragone; Lérida*, place forte; *Tortose, Gironne, Cap-de-Roses*.

9. L'Estramadoure. *Badajox, Mérida*.

10. La nouvelle Castille. *Madrid*, capitale du royaume; l'*Escorial*, palais magnifique avec un riche couvent; *Toledo; Aranjuez*, maison royale; *Calatrava*.

11. Le royaume de Valence. *Valence la belle*, ville très riche, très peuplée; *Denia; Alicante*, bon port connu par ses vins et son savon; *Morvedro*.

12. L'Andalousie. Cette province fait le commerce le plus considérable de l'Espagne: on la nomme *le grenier, la cave et l'écurie* d'Espagne. *Séville*, la seconde ville d'Espagne: les grands vaisseaux chargés de marchandises pour Séville déchargent à S. Lucar, d'où elles sont portées à Séville dans des

barques. *S. Lucar, Ubeda, Xerès, Rota*, connus par leurs vins ; *Cadix*, port très fréquenté, où l'on fait les embarquements pour l'Amérique ; *Gibraltar*, sur le détroit, bon port, aux Anglois.

13. Le royaume de Murcie. *Murcie, Carthagene.*

14. Le royaume de Grenade. *Grenade ; Malaga*, estimé par ses vins, ses huiles et ses olives.

P O R T U G A L.

Ce royaume est situé entre l'Espagne et l'Océan.

La religion romaine est la seule que l'on souffre en Portugal, dont le gouvernement est semblable à celui d'Espagne.

ARCHEVÊCHÉS. *Lisbonne, Brague, Evora.*

EVÊCHÉS. *Mirande, Leiria, Port-à-Port, Coimbre, Lamego, Vsieu, Elvas, Port-Alegre, Faro.*

UNIVERSITÉS. *Lisbonne, Evora, Coimbre.*

Le Portugal se divise en six parties :

1. Entre-Duero et Minho. *Brague ; Porto*, ou *Port-à-Port*, d'où l'on tire des vins estimés.

2. Tra-los-Montes. *Bragance, Mirande.*

3. Le Beira. *Coimbre.*

4. L'Estramadure. *Lisbonne*, capitale du royaume et port très fréquenté ; *Setubal, Santaren, Leiria.*

5. L'Alexitejo. *Evora, Elvas, Olivenza, Beja.*

6. Le royaume d'Algarve. *Lagos, Silves, Tavira, Cap S. Vincent.*

VII. L'ITALIE.

Ce pays, qui représente assez bien la figure d'une botte qui pousse du bout du pied la Sicile dans la mer, est bornée au nord par une partie de l'Allemagne et par les Suisses, au sud par la Méditerranée, à l'est par la mer adriatique, et à l'ouest par les Alpes.

Ses principaux fleuves sont le *Pô*, qui lave les murailles de Turin, de Casal, de Valence, de Plaisance, de Guastalle.

Le *Tibre*, qui prend sa source dans l'Apennin, arrose l'Ombrie, la Campagne de Rome: on voit sur ses bords Citta-di-Castello, Pérouse, Todi, Magliano, Rome, Ostie.

Les autres rivières sont l'*Adige*, l'*Adda*, le *Tesin*, l'*Arne*, la *Trébia*, le *Tarn*, le *Volturne*, le *Silaro*, l'*Offante*, etc.: le nombre des ruisseaux qui la baignent est immense. Les eaux minérales et les bains y sont très communs, sur-tout au royaume de Naples. La religion catholique est la seule permise.

ARCHEVÊCHÉS. Milan, Turin, Tarentaise, Bologne, Gênes, Florence, Pise, Urbin, Fermo, Ravenne, Naples, Capoue, Salerne, Amalfi, Sorrento, Conza, Bénévent, Chiéti, Lanciano, Manfredonia,

Bari , Cirenza , Nazareth , ou Barleta ;
Frani , Tarento , Brindisi , Otranto , Rof-
fano , Consenza , San-Severino , Reggio.

Nous ne mettons pas les Evêchés , qui
sont en si grand nombre , que plusieurs
bourgs et villages sont décorés de ce titre :
on en compte 250.

UNIVERSITÉS. Rome , Bologne , Ferrare ;
Pérouse , Florence , Pise , Sienne , Milan ,
Mantoue , Pavie , Naples , Salerne , Venise ,
Padoue , Vérone , Parme.

L'Italie se divise en dix parties , aux-
quelles il faut joindre les isles.

I. Les états du roi de Sardaigne
en terre-ferme sont ,

1. La Savoie propre. *Chamberi.*

2. Le Genevois. *Anneci.*

Geneve est une petite république alliée
des Suisses et sous la protection de la
France , qui ne dépend en rien du roi de
Sardaigne.

3. Le Chablais. *Thonon.*

4. Le Faucigni. *Bonneville.*

5. La Tarentaise. *Monstier.*

6. Maurienne. *S. Jean.*

7. Le Piémont. *Turin* , capitale du
royaume , résidence du roi de Sardaigne ;
Ivrée ; *Suze* , passage de France en Italie ;
Pignerol , *Coni* , *Oncille.*

8. Le duché d'*Aoust.*

9. Le marquisat de *Vercueil* , place forte.

10. Le comté d'Est. *Asti.*
11. Le marquisat de *Saluces,*
12. Le comté de *Nise.*
13. *Ville-Franche.*
14. *Montferrat, Trin, Albe, Casal.*

Le roi de Sardaigne est vicaire de l'Empire en Italie, et gouverne avec un pouvoir absolu ses états, où les filles sont exclues, comme en France, de la succession.

II. Les états de la république de Venise se divisent en douze gouvernements, qui sont,

1. Le Dogado. *Venise la riche,*
2. Le Frioul. *Udine.*
3. L'Istrie. *Capo d'Istria; Trieste* est à l'empereur : c'est le seul port qu'il ait sur la Méditerranée,
4. La Marche trevisane. *Treviso,*
5. Le Padouan. *Padoue.*
6. Le Polesin de Rovigo. *Rovigo, Adria*
7. Le Vicentin. *Vicence.*
8. Le Véronois. *Vérone.*
9. Le Bressan. *Brescia.*
10. Le Cremasc. *Crème.*
11. Le Bergamasc. *Bergame.*
12. Les isles de la mer ionienne, dont les principales sont *Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie, Zante.*

Une partie de l'Istrie et du Frioul appartient à la maison d'Autriche, comme aussi *Segna* dans la Morlaquie.

Le gouvernement de Venise est aristocra-

tique, dépendant entièrement des nobles du pays, qui ont pour chef un *doge*, ou duc perpétuel, lequel est électif. Il préside aux conseils, où il n'a que sa voix. Il est obligé, aussi-bien que tous les ministres et les magistrats, de rendre compte de sa conduite au *conseil des dix*, tribunal du monde le plus redoutable, lequel juge des crimes d'état et protège le peuple contre les mauvais traitements des grands.

On tire de l'état de Venise des glaces et des cristaux qui se fabriquent à *Muran*, bourg fameux dans une isle voisine, des points de toute espece, de la thériaque excellente, des huiles et des olives de Vérone, du riz, de l'anis, du soufre, de l'acier, de la térébenthine, des raisins de Corinthe, des soies, du papier, des gants, des tabatières, de la terre verte de Vérone, des laines fines, et toutes sortes de drogues du levant, où ses citoyens trafiquent beaucoup, d'où ils tirent de très grands profits : mais leur commerce est déchu depuis que les Portugais ont doublé le Cap de Bonne-Espérance. Avant cette importante découverte les Vénitiens fournissoient l'Europe de toutes les marchandises du levant, qu'ils alloient enlever en Egypte et dans les isles de l'Archipel, où cette république avoit étendu ses conquêtes.

III. La côte de Gênes comprend,

1. L'état de *Gênes*, surnommée *la su-*

perbe ; Savone , l'isle de Corse.

2. Le marquisat de Final , acheté par la république de l'empereur en 1713.

3. La principauté de *Monaco*. Le prince de ce nom est sous la protection de la France.

4. Le duché de *Massa* , au duc de Modene.

5. La république de *Lucques*. *Viaregio*. *Lucques* est un état aristocratique qui a pour chef un gonfalonier que l'on change tous les trois mois.

Gênes se gouverne en aristocratie : son chef est un doge que l'on change tous les deux ans , et qui est obligé de demeurer dans son palais sous une escorte de 500 cavaliers étrangers.

On dit en général de l'état de Gênes que les hommes y sont sans foi , la mer sans poissons , les montagnes sans bois , et les femmes sans pudeur : mais à Gênes , comme ailleurs , le bon grain est mêlé avec la paille.

IV. Le Milanez se divise en

1. Milanez autrichien. *Milan* , ville très considérable pour son commerce et ses richesses ; *Pavie* , ville forte sur le Tesin ; *Crémone* , *Picigithone* , *Côme*.

2. Milanez au duc de Savoie. *Alexandrie* , *Vercueil* , *Vigevano* ; et par les derniers traités de paix *Novare* , *Tortone* , et le *Vigevanase*.

V. Le Mantouan autrichien. *Mantoue*, ville ancienne et très forte; *Luzzara*.

Montferrat. *Mantouan*, au duc de Savoie; *Casal*, *Acqui*, *Sabione*; *Guastalla*, dans le duché de ce nom, cédé à don Philippe par la paix de 1748.

VI. Les états du duché de Parme sont,

1. Le duché de Parme. *Parme*, ville charmante, et duché, avec un palais magnifique: son territoire est fertile en bled, vin, fruit; il abonde en pâturages, où l'on fait ces excellents fromages si estimés.

2. Le duché de Plaisance. *Plaisance*, belle et grande ville.

Le duc de Parme relève du S. Siege et lui paie un tribut annuel de dix mille écus, depuis que le pape Paul III donna ces duchés, avec celui de Castro, à son fils Louis Farnese. Ils sont cédés à don Philippe par le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

VII. Les états du duché de Modene sont,

1. Le duché de Modene. *Modene*, ville ancienne avec un palais magnifique.

2. Le duché de Reggio. *Reggio*, ville ancienne, belle et forte,

3. Le duché de Mirandole. *Mirandola*, *Concordia*.

Ce dernier duché a été confisqué sur le duc

duc de ce nom par l'empereur Joseph , pour avoir pris le parti de l'Espagne , et a été vendu pour cinq millions au duc de Modene.

Le duc de Modene est membre de l'empire , et lui paie quatre mille écus d'or tous les ans. Dans son état, l'aîné ne partage point à la succession avec ses freres.

VIII. Les états du grand duc de Toscane comprennent :

1. Le Florentin. *Florence la Belle.*

2. Le Pisan. *Pise ; Livourne*, ville très belle et très considérable , où on ne visite jamais les marchandises qui y entrent ; toute religion y jouit d'un profond repos ; les Juifs s'y regardent comme dans une terre promise : on dit à Livourne *qu'il vaudroit mieux battre le grand duc qu'un Juif.*

3. Le Siennois. *Volterra, Sienne.*

4. Stato degli Presidii. *Orbitello, Porto-Hercule.*

5. La principauté de Piombino. *Porto-Longone*, dans l'isle d'Elbe, est au prince de ce nom : le roi des deux Siciles y a garnison.

Porto-Ferraro est au grand duc.

Ce grand duché appartient présentement à l'empereur, ancien duc de Lorraine, à qui il a été cédé par les derniers traités de paix, en échange de la Lorraine et de Bar, qu'il possédoit.

Tome I.

M

IX. L'état de l'église est composé de douze provinces, qui sont :

1. La Campagne de Rome. *Rome*, sur le Tibre, autrefois capitale de l'empire romain, aujourd'hui de la chrétienté; *Ostie*, *Tivoli*.
2. La Sabine. *Magliano*.
3. Le patrimoine de S. Pierre. *Viterbe*.
4. Le duché de Castro. *Civita-Vecchia*, bon port où le pape tient ses galeres.
5. L'Orviétan. *Orvieto* sur le Tibre.
6. Le Pérousin. *Pérouse*.
7. L'Ombrie. *Spolette*.
8. La Marche d'Ancône. *Ancône*.
9. Le duché d'Urbain. *Urbain*.
10. La Romagne. *Ravenne*.
11. Le Ferrarois. *Comachio*.
12. Le Bolonez. *Bologne la Grasse* : on estime les saucissons de cette ville.

Le pape gouverne l'état ecclésiastique en souverain par des légats qui sont ordinairement des cardinaux.

L'élection du pape se fait à présent par les cardinaux, qui sont au nombre de 70, et dont il doit avoir les deux tiers de voix dans le conclave.

OBSERVATION.

Autrefois on choisissoit indifféremment les papes d'entre les cardinaux de toute nation; depuis Adrien VI, Hollandois, élu

l'an 1521, à la recommandation de l'empereur Charles V, son disciple, les cardinaux ont observé pour loi fondamentale de ne jamais élire aucun pape qui ne soit Italien de naissance ou d'origine.

La ville de *San-Marino* est une petite république sous la protection du pape, enclavée dans la Romagne.

X. Le royaume de Naples.

Il se divise en quatre parties principales, savoir :

I. La terre de Labour, qui comprend :

1. La terre de Labour propre. *Naples*, ville considérable, riche et dans une situation charmante : les habitants y passent pour inconstants et paresseux, ce qui a donné occasion de dire : » Naples est un » paradis habité par des diables ». *Capoue*, *Gaëte*, *Nole*.

2. La Principauté citérieure. *Salerne*, université très célèbre pour la médecine.

3. La Principauté ultérieure. *Bénévent*, au pape.

II. L'Abruzze, qui se divise en

1. Abruzze citérieure. *Chieti*.
2. Abruzze ultérieure. *Aquila*.
3. Le comté de Molise. *Anciano*.

III. La Pouille, qui comprend

1. La Capitanate. *Manfredonia*.

2. La terre de Bari. *Trani*.
3. La terre d'Otrante. *Otrante; Tarente*, où l'on voit de ces especes d'araignées venimeuses, qu'on appelle *tarentules*.

IV. La Calabre, qui se divise en

1. Calabre citérieure. *Cosenza*.
2. Calabre ultérieure. *Reggio*.
3. Basilicate. *Acerenza*.

L E S I S L E S.

L'isle et royaume de Sicile, qui se divise en trois vallées, qui sont :

1. La vallée de Mazara. *Palerme*, ville bien bâtie, avec un beau port; *Mont-Réal*.
2. La vallée de Demoni. *Messine*, le *Mont-Gibel* ou l'*Etna*.
3. La vallée de Noto. *Syracuse*.

O B S E R V A T I O N.

Les François possédoient cette isle dans le treizieme siecle. Un seigneur napolitain, irrité contre eux à cause de quelque affront fait à sa femme, trama une affreuse conspiration qui éclata, l'an 1282, aux vêpres de Pâque. On égorgea par toute l'isle tous les François qui s'y trouverent : on croit qu'il y en eut environ dix mille. Ces vêpres siciliennes seront long-temps gravées dans la mémoire des François.

4. Les isles de Lipari. *Lipari*.

5. L'isle de Malte , aux chevaliers de ce nom. *La Valette* ; le terroir y est très fertile ; c'est le *grenier* de l'Italie.

OBSERVATION.

Le roi présente tous les ans au pape , par son ambassadeur , la *haquenée* , cheval blanc , portant en forme de bât une selle de velours avec une housse traînante richement brodée , où se trouve une lettre de change de sept mille ducats pour le tribut que paie au S. Siege le royaume de Naples.

Ces deux royaumes de Naples et de Sicile appartiennent à don Carlos , premier infant d'Espagne , qui en a fait la conquête en 1735 , et a été reconnu roi par le dernier traité de paix.

L'isle de Corse est possédée par les Génois. *Bastia , Ajaccio , Bonifacio , Calvi.*

L'isle de Sardaigne , qui appartient au duc de Savoie à titre de royaume , se divise en deux caps , savoir , de

1. *Cagliari.*
2. *Lodugori , Sassari.*

VIII. TURQUIE.

EN EUROPE.

Cet empire est borné au nord par la Hongrie ; au sud , par la méditerranée ; à l'est , par la mer noire , la mer de Marmara et l'Archipel ; à l'ouest , par la mer ionienne.

La religion mahométane est la dominante de la Turquie , où les Chrétiens et les

Juifs sont soufferts moyennant un tribut.

Le gouvernement du grand seigneur est si despotique, que sa volonté seule fait les loix à l'égard de la vie et des biens de ses sujets, qui sont tous ses esclaves. La noblesse n'est point héréditaire en Turquie.

ARCHEVÊCHÉS des provinces voisines du Danube. Chalcédoine, Trajanopoli, Sophie, Antivari.

EVÊCHÉS. Posega, Belgrade, Zagrab, Scardona, Narenta, Cattaro.

ARCHÊVECHÉS de la Grece. Amphipoli, Larissa, Tarsa, Athenes, Malvasie, Patras, Napoli di Romania, Corinthe, Saloniki, Andrinople, Janna.

EVÊCHÉS. Scotusa, Modon, Argito Castro, Delvino, Livadia, Caffa dans la Crimée, Caminieck, Argos, Misitra, Butrinto, Clykeon, Salona, Granitza, Thalanta, Amphissa.

La Turquie européenne se divise en septentrionale et méridionale.

La septentrionale comprend :

- | | | |
|--|---|--|
| 1. La Bessarabie
qui a des Tartares
indépendants
des Turcs, | } | Tartares de <i>Budziack</i> ;
<i>Bender</i> , sur le Niester.
Tartares d' <i>Oczakow</i> , sur
le Nieper. |
| 2. La Moldavie, à l'hospodar tributaire
du Turc. <i>Jassi</i> . | | |
| 3. La Valaquie, au Vaivode tributaire du
Turc. <i>Targowick</i> . | | |

4. La Croatie turque. *Wihitz*.

5. La Bosnie. *Jaiza*.

6. La Servie. *Belgrade*, *Semendrie*, *Viddin*.

7. La Bulgarie. *Nicopoli*, *Sophia*.

8. La Dal-
matie

{ turque. *Herzegovina*.
 { vénitienne. *Spalatro*, *Zara*.
 { ragusienne. *Raguse*, républi-
 { que. Elle paie tribut au Turc,
 { aux Vénitiens, à l'ordre de
 { Malte.

La Dalmatie turque a peu d'étendue : *Herzegovina*, sa capitale, est la résidence d'un bacha ; les Vénitiens y font tout leur commerce.

9. La Romanie. *Constantinople*, dans une situation très avantageuse tant pour le commerce que pour la guerre. Elle est en Europe et touche à l'Asie. Les *Dardanelles* sont deux châteaux forts sur les bords de l'Hellespont, *Abydos* en Asie, *Sestos* en Europe. Ces châteaux, dont les volées de canon se croisent, sont comme la clef de Constantinople, et empêchent qu'aucun vaisseau ne puisse passer sans congé. *Andrinople*, *Gallipoli*.

La Turquie méridionale, ou l'ancienne Grece, comprend

1. La Macédoine, *Saloniki*.

2. L'Albanie. *Scutari*; *Durazzo*, bon port et grand passage de Grece en Italie; *Butrinto* est aux Vénitiens.

3. La Thessalie. *Janna, Larissa,*

4. L'Épire. *Chimera, Larta; Parga* est aux Vénitiens.

5. L'Achaïe. *Lépante, Athenes.*

6. La Morée. *Patras, Corinthe, Coron, Misitra, Napoli di Romania; Malvasie,* bon port et territoire célèbre pour ses vins.

LA PETITE TARTARIE.

La petite Tartarie appartient à un prince, ou *kan*, qui est tributaire du Turc.

La partie septentrionale est habitée par les *Tartares Nogais*.

La méridionale, qui porte le nom de *Crimée*, a pour capitale *Bacziaserai*, résidence du kan.

Or, ou Precop, Asoph, Caffa, au Turc.

La Turquie fournit quantité de soie, de laine, de poil de chevres et de chameaux, de coton brut et filé, de séné, d'huile : elle tire de Perse des soies, des toiles, des draps d'or, des pierreries et des épiceries ; elle tire de l'Arabie des parfums, du baume, du café.

Il y a en Turquie différentes manufactures, qui sont les tanneries, les pellete-ries pour toutes sortes d'usages ; la teinture pour les peaux y est dans la dernière perfection, sur-tout pour l'éclat et la durée des couleurs.

L'Italie leur fournit des velours, du papier, des glaces, des verres ; les Anglois,

des étoffes de laine, du plomb et de l'étain; l'Allemagne, du laiton, du clinquant et de la mercerie; la Russie, des fourrures; la France, quelques étoffes de laine et de la mercerie; la Hollande, des épiceries.

La France fait sa grande provision de café en Egypte, et ce café est bien meilleur que celui qu'on tire des lieux où il croît par la voie des compagnies, parce qu'en restant trop sur mer il perd beaucoup de sa qualité.

DES ISLES DE L'EUROPE.

DES ISLES BRITANNIQUES.

Les isles britanniques sont à l'occident des Pays-Bas, et comprennent deux grandes isles qui forment trois royaumes: l'Angleterre et l'Ecosse s'appellent la *Grande-Bretagne* depuis l'union que la reine Anne en a faite en 1707; l'Irlande est une isle et un royaume séparé.

La religion dominante est celle des *Episcopaux*, qui differe, moins que celle des autres Protestants, de la catholique: elle a conservé les évêques, qui la gouvernent sous l'autorité du roi, qui en est le chef.

Les *Presbytériens* n'ont point d'évêques; ils dépendent des ministres et des anciens: d'ailleurs on y souffre toutes les religions: la catholique est la seule dont l'exercice soit défendu.

ARCHEVÊCHÉS. Cantorberi, Yorck.

M v

EVÊCHÉS. Londres , Durham , Chichester , Salisbury , Chester , Bristol , Winchester , Cath ou Vells , Oxford , Rochester , Fly , Worcester , Lincoln , Péterborough , Carlile , Excester , Norwich , Gloucester , Hereford , Litchfield ou Coventry.

DANS LE PAYS DE GALLES.

Bangor , S. Asaph , Landaff , S. David.

UNIVERSITÉS. Oxford , Cambridge.

RIVIERES.

La Tamise prend sa source dans le duché de Gloucester ; elle lave les murs d'Oxford , de Windsor , de Londres et de Gravesende , et , ouvrant une large bouche , elle se jette dans la mer du nord : la marée y monte jusqu'à dix milles au-dessus de Londres.

La Saverne prend sa source dans le comté de Montgommery , et , après avoir arrosé les villes de Shrewsburi , Worcester , Gloucester , elle se jette dans le canal de S. George.

L'Humber est un petit bras de la mer du nord , formé par les rivières de Darvent , de l'Are , de Calder , et quelques autres.

La Trente arrose Stafford , Nottingham , puis se jette dans l'Humber.

Le gouvernement est monarchique et aristo-démocratique. L'aristocratie est représentée par la *chambre haute* , qui est

composée des princes du sang, des ducs, marquis, comtes et vicomtes.

La démocratie par la *chambre des communes*, composée des députés des comtés, villes, etc.

On nomme *bills* les actes d'une chambre du parlement d'Angleterre jusqu'à ce qu'étant approuvés par le roi et par l'autre chambre, ils acquierent la force et le nom de loi. Chaque particulier peut faire dresser un *bill* par un avocat et le présenter à l'orateur ou au greffier de la chambre basse pour être examiné en son temps.

Les factions des Torys et des Wighs mettent perpétuellement le royaume à la veille de grandes révolutions.

Les Torys outrés attribuent à leur roi une puissance arbitraire; les Wighs rigides ont des sentiments entièrement républicains. Les modérés dans l'un et l'autre parti ne different qu'en ce que les Torys sont plus portés pour la cour et pour l'autorité royale, et que les Wighs penchent davantage vers les privileges de la nation.

La couronne y est héréditaire: les filles succèdent au défaut des mâles.

On divise l'Angleterre en huit parties.

1. Le royaume de Northumberland. *Barwick*, clef de l'Ecosse, place forte sur la Twede; *Yorck*, grande ville, belle, riche; *Lancastre*, *Carlile*, *Durham*.

2. Le royaume de Murcie. *Oxford*,

Chester, passage pour l'Irlande; *Glocester*, *Hereford*.

3. Le royaume de Sussex. *Chichester*.

4. Le royaume de Westsex. *Winchester*, *Dorchester*; *Bristol*, ville considérable pour les richesses, la grandeur, le commerce; *Plimouth*, rendez-vous des Espagnols; *Porstmouth*; *Listhiell*, dans la province de Cornouaille, ville renommée pour ses riches mines d'étain.

5. Le royaume d'East-Angles. *Cambridge*, *Yarmouth*; *Harwich*, départ pour la Hollande.

6. Le royaume d'Essex. *Londres*, sur la Tamise, capitale de tout le royaume; *Colchestér*, renommée pour ses huitres.

7. Le royaume de Kent. *Cantorberi*, *Rochester*; *Douvre*, passage pour Calais.

8. La principauté de Galles. *S. David*, *S. Asaph*; *Milfort*, havre.

L'Ecosse occupe le nord de l'Angleterre: la religion calviniste presbytérienne y est la dominante. Il y a aussi des évêques sous la conduite de deux Archevêques.

ARCHEVÊCHÉS. *S. Andrews*, *Glascow*.

EVÊCHÉS. *Edimbourg*, *Dunkeld*, *Aberdeen*, *Murrai*, *Brichen*, *Dumblin*, *Ross*, *Cathness*, *Orkney*, *Galloway*, *Argyle*.

UNIVERSITÉS. *S. Andrews*, *Edimbourg*, *Aberdeen*, *Glascow*.

On la divise en septentrionale et en méridionale.

La septentrionale comprend,

{	<i>Aberdeen.</i>
	<i>Dundée.</i>
	<i>Dumblin.</i>
	<i>S. Andrews.</i>
	<i>Glascow.</i>

La méridionale comprend *Edimbourg*, capitale.

L'IRLANDE.

L'Irlande est située à l'ouest de la grande-Bretagne.

La religion dominante est la calviniste épiscopale; cependant il y a encore grand nombre de Catholiques.

ARCHEVÊCHÉS. *Armagh, Cashel, Dublin, Galloway.*

EVÊCHÉS. *Méath, Kildare, Ossori, Leighlin, Killaloe, Killala, Limerick, Waterford, Corck, Cloyne, Glogher, Down, Clonfert, Elphin, Rapoe, Derri, Kilmore, Drommore.*

UNIVERSITÉ. *Dublin.*

L'ÉCOSSE.

L'Écosse se divise en quatre parties, qui sont:

1. L'Inster. *Dublin, Vexford, Kilkenni.*
2. L'Uster. *Armagh, Londonderi.*
3. Le Konnaugt. *Galloway, Athlone.*
4. Munster. *Limmerick, Baltimore; Corck, Kinsale, Waterford.*

Isles qui avoi-
sinent l'Angle-
terre,

{ *Isles Orcades, isles Hebrides, les Sorlingues.*
 { *Isles de Man, Anglesey, Wigth.*
 { *Jersey, Guernesey, voisines de la Normandie.*

A S I E.

L'Asie est bornée au nord par l'océan glacial; au sud, par la mer des Indes; à l'est, par la mer de la Chine; à l'ouest, par l'Europe et l'Afrique. C'est la plus riche et la plus grande des trois parties de notre continent.

L'Asie a plusieurs golfes fameux: la *mer rouge* (ou mer de la Mecque, golfe *arabique*), le golfe *persique* (ou le golfe de *Balsora*, ou mer d'*Elcatif*, villes voisines), le golfe de *Bengale*, de *Siam*, de *Cochinchine*, de *Gang*, qui sépare la Chine de la presqu'isle de Corée.

L'Asie se divise en cinq parties, et les isles,

1. La grande Tartarie.
2. La Turquie d'Asie.
3. La Perse.
4. L'Inde, l'Indostan ou le Mogol.
5. La Chine.
6. Les isles.

I. L A T A R T A R I E.

Ce vaste pays comprend plus d'un tiers

de l'Asie : il se divise en Tartarie moscovite, indépendante, et chinoise.

La Tartarie moscovite comprend, 1°. au nord, la Russie asiatique, la Sibérie et le Kamtchatka, péninsule située à l'orient de la Sibérie; *Tobolsk*, capitale de la Sibérie; *Tumen*; *Nipchou*, où les plénipotentiaires du czar et de l'empereur de la Chine signèrent un traité de paix en 1689 : les Samoïedes habitent au nord de la Sibérie.

2°. A l'occident et au midi, les royaumes de Casan, de Bulgar, l'Astracan et la Circassie. *Astracan*, *Terki*.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

Tartares *Calmoucks*, Tartares *Usbecks*.

TARTARIE CHINOISE.

Tartares *Mongales*, tributaires de la Chine.

II. TURQUIE D'ASIE.

La Turquie d'Asie est bornée au nord par la Moscovie, au sud par la mer d'Arabie, à l'est par la Perse, et à l'ouest par l'Archipel. Elle se divise en six parties.

1. La Natolie, ou *Asie mineure*, entre l'Archipel et l'Euphrate,

Natolie propre. *Burse*; *Smyrne*, très bonne échelle du levant : c'est ainsi qu'on appelle les villes de commerce de l'Asie qui sont maritimes.

Sioutaie.

Amasie. *Trébisonde*.

Caramanie. *Cogni*, *Tocat*.

Aladulie. *Maraz*.

2. La Géorgie, à l'orient de la mer noire,

Mingrelie.

Imirette.

Guriel.

Carduel, *Teflis*, au sopher de Perse.

} Provinces au Turc.

3. Turcomanie, ou *Arménie majeure*, au midi de la Géorgie,

Erzerum, sur l'Euphrate, au Turc.

Erivan, sur l'Araxe, au Persan.

4. Diarbeck, ou Assyrie, à la droite et à la gauche du Tigre,

Diarbekir.

Mosul.

Bagdad.

Balsora.

5. Syrie, à l'orient de la Méditerranée,

Syrie propre. *Alexandrette*;

Alep, ville considérable.

Phénicie. *Damas*, *Tripoli*.

Palestine. *Jérusalem*.

6. Arabie :
on en distin-
gue trois,

déserte, au Turc et au chérif de la Mecque.

Anna, au Turc; *Médine, la Mecque*, au chérif. La Mecque est le lieu de la naissance de Mahomet, et Médine celui de sa sépulture.

pétrée. *Herac.*

heureuse. *Aden ; Moka*, d'où vient le meilleur café; *Elcatif*, sur le golfe persique; *isle de Baharen*, fameuse par la pêche des perles.

OBSERVATION.

La mer rouge, nommée aussi golfe arabe, et par les Turcs golfe de la Mecque, tire son nom de la couleur de son fond ou de son sable, où il croît beaucoup de corail. Lorsque le soleil luit, on apperçoit dans plusieurs endroits une couleur rougeâtre sur sa superficie : mais cette couleur n'est qu'apparente et dépend de la terre argilleuse et rougeâtre du fond. C'est en ce sens, selon toute apparence, qu'on a donné le nom de mer noire au Pont-Euxin.

III. LA PERSE.

La Perse a pour bornes, au nord, la Tartarie; au sud, la mer d'Arabie; à l'est, l'Inde; à l'ouest, la Turquie.

Les villes les plus connues des Européens sont *Ispahan*, *Tauris*, *Derbent*, *Schiras*, *Gomron*, ou *Bender-Abassi*, sur le détroit d'Ormuz, port très fréquenté par tous les Européens.

La Perse est très commodément située pour le commerce : elle est au centre de l'Asie, environnée des Indes, de la Tartarie, de l'Arménie, de la Natolie, de la Syrie, de l'Arabie et de l'Égypte : elle participe à leurs richesses, soit par terre, avec les nations voisines, soit par mer, avec celles qui sont plus éloignées. Elle a les mers des Indes et d'Arabie et le golfe persique au midi ; la mer caspienne au nord ; et les grands fleuves de l'Euphrate et du Tigre, qui l'arrosent, facilitent le transport des marchandises dans son continent : ce commerce consiste en soies écruës et travaillées, en toiles de coton, en perle et en vin excellent, que la religion mahométane défend de boire.

I V. L' I N D E.

L'Inde, ou l'empire du Mogol, est borné, au nord par la Tartarie, au sud par l'océan méridional, à l'est par la Chine, à l'ouest par la Perse.

1. Le Mogol propre comprend les royaumes de

Delli, cap. de tout le roy.
D'Agra, de *Cachemire*.
Cambaie ; *Surate*, ville la plus marchande de l'Asie.
Bengale ; *Ougli*, ville très commerçante.

Une caravane de marchands de Patna part tous les ans pour différents endroits de la Tartarie pour y aller chercher la rhu-barbe, le musc, des fourrures et de la semencine, pour les vendre ensuite aux bouches du Gange.

À L'OCCIDENT.

2. La presqu'isle occidentale de l'Inde, en-deçà du Gange, comprend les royaumes
- De *Visapour, Bombai*, aux Anglois.
 - Chaul, Dabul, Goa*, siege d'un archevêque, aux Anglois.
 - De *Golconde* à l'orient, *Masulipatan*.
 - De *Bisnagar*.
 - La côte de Malabar, *Calicut, Cochin*.
 - La côte de Coromandel; *Paliacate*, aux Hollandois; *Meliapour*, aux Portugais; *Madras*, aux Anglois; *Pondicheri*, aux François.

C'est sur la côte de Coromandel qu'on pêche les plus belles perles qui soient au monde.

- La presqu'isle occidentale de l'Inde, au-delà du Gange, comprend les royaumes
- D'*Aracan*.
 - D'*Ava*, de *Pégu*, de *Tonquin*, de *Cochinchine*.
 - De *Coccian*, de *Camboie*, de *Siam*, *Louvo*, *Banckoek*: ces trois villes sont sur la *Menan*.
 - Malaca*, aux Hollandois.

V. LA CHINE.

La Chine est bornée au nord par une vaste muraille qui la sépare de la Tartarie; au sud; par l'océan, le Tonquin, etc.; à l'est, par la mer du Japon; à l'ouest, par l'Indostan.

Les villes les plus connues sont *Pekin*, capitale de la Chine, résidence de l'empereur, *Nankin*, *Canton*. Les Portugais possèdent la petite isle et la ville de Macao, à l'entrée du golfe de Canton.

Les richesses particulières de chaque province de la Chine, la quantité de rivières et de canaux dont cet empire est arrosé, y ont rendu le commerce intérieur florissant; aussi, les Chinois se mettent peu en peine de commercer au-dehors: ils portent au Japon du gin-seng, de l'aristoloche, de la rhubarbe, de l'esquine, des myrobolans, de l'areque, du sucre blanc, beaucoup de soieries, des cordes de soie pour les instruments, du bois d'aigle et de santal, recherché pour les parfums; ils en rapportent des perles fines, du cuivre rouge, des lames de sabre, des papiers à éventails, de l'or très pur, du tombac, qu'ils vendent pour Batavia.

Ils portent à Manille et à Batavia du thé de toute espèce, des porcelaines: ils en emportent des piastres, des épiceries, des clous de girofle, de la muscade, de la cannelle, des écailles de tortues, du bois de

santal et de brésil, des pierres d'agate, et des draperies d'Europe : ils vont encore à Achem, à Malaca, à Ihor, à Pantane, à Digor. Ce sont les Hollandois et les Anglois qui font le plus brillant commerce à la Chine.

VI. LES ISLES.

Le Japon est à l'est de la Chine ; les Japonois sont idolâtres.

1. Isles. { Niphon. *Yedo*, *Neaco*.
 { Kimo. *Nangasacki*.
 { Xicoco.

2. Isles Philippines. *Luçon* ou *Manille*, siege d'un archevêque et d'un viceroi.

Nouvelles Philippines. La plupart de ces isles appartiennent aux Espagnols.

3. Isles Mariannes, ou des Larrons ; elles font un pont de communication entre l'Amérique et l'Asie.

4. Isles Moluques. *Célebes* ou *Macassar*, *Gilolo*, *Ceram*, *Amboine*, *Banda*.

5. Isles de la Sonde, { *Bornéo*, capitale d'un royaume,
 { *Sumatra* ; *Achem*, capitale.
 { *Java*, *Batavia*, aux Hollandois, où ils font un prodigieux commerce ; *Bantam* appartient à un roi mahométan.

6. Isles de Ceylan, ou de la Cannelle. Les

Hollandois y ont les meilleures places. *Colomba, Punta de Galle.*

7. Isles Maldives. *Male*, à son prince.

Les religions dominantes de l'Asie sont la mahométane et l'idolâtrie : les missions y ont fait quelques chrétiens. Le gouvernement y est entièrement despotique.

A F R I Q U E.

L'Afrique est bornée, au nord, par la Méditerranée; au sud, par l'océan éthiopien; à l'est, par le golfe arabe et l'océan indien; à l'ouest, par l'océan atlantique. C'est une grande presqu'isle qui tient à l'Asie par l'isthme de Suez.

1°. L'Égypte appartient au Turc, qui y envoie tous les trois ans un bacha.

1. Haute Égypte, ou ancienne Thébaïde.

2. Moyenne Égypte. *Le Caire.*

3. Basse Égypte. *Alexandrie, Rosette, Damiette, Suez*, à la côte de la mer rouge.

2°. La Barbarie comprend les royaumes de *Maroc*, de *Fez*, d'*Alger*, de *Tunis*, de *Tripoli* et de *Barca*: *Ceuta* et *Oran*, aux Espagnols; *Salé*, les habitants sont de fameux corsaires; *Arzillé* est au roi de *Maroc*.

Les royaumes d'*Alger*, de *Tunis* et de *Tripoli*, dont les capitales de même nom sont sur la Méditerranée, sont gouvernés, en forme de république, par un chef qu'ils appellent *Dey*, et sous la protection du Turc.

Le royaume de Barca appartient au Turc.

3°. Le Bilédulgériid, ou pays des Dattes; *Toussera*, capitale dépendante du royaume de Tunis.

La religion mahométane est suivie dans toute l'Égypte, la Barbarie, le Bilédulgériid.

4. Zaara, pays désert, stérile, rempli de sables brûlants, qui comprend plusieurs vastes provinces.

5. La Nigritie, vaste pays, qui comprend plusieurs royaumes et provinces; *Gaoga*, *Bournou*, *Tombut*.

La traite des negres se fait dans une étendue de plus de 800 lieues de côtes, depuis le cap Verd jusqu'au royaume d'Angola.

On appelle piece d'Inde tout negre sans défaut notable, depuis 15 jusqu'à 35 ans, de même que les négresses ayant des enfants à la mamelle, ou non.

Ceux qui sont d'un âge moindre ou excèdent sont évalués à deux pour un, ou à trois pour deux, etc.

C'est sur ce pied qu'on les achete en Afrique, et qu'on les vend en Amérique.

6. La Guinée comprend :

La haute Guinée. *L'Isle S. Louis* et *l'Isle de Gorée*, aux François.

La Guinée propre. *Le petit Dieppe*, aux François; *S. George de la Mina* et le fort *Nassau*, aux Hollandois; *Cap-Corse*, aux Anglois; *Fridrichsbourg*, aux Danois.

La basse Guinée, ou le Congo. *San-Salvador*, *Loango*, *Loanda*, *Benguela*, aux Portugais.

7. La Nubie, royaume peu connu. *Dangala*, capitale.
8. L'Ethiopie intérieure, ou l'Abyssinie, a un roi appelé le grand Négus, et des peuples chrétiens infectés de diverses erreurs.

L'Ethiopie extérieure comprend les royaumes de *Monoemugi*, de *Monomotapa*, la *Casfrerie*, le *Zanguebar*, la *côte d'Abex*, la *côte d'Ajan*.

Le cap de *Bonne-Espérance*, aux Hollandois.

Ce lieu prête la main à l'Asie, l'Amérique et l'Europe, et est d'une commodité infinie aux Hollandois pour y arrêter leurs vaisseaux, les radouber dans le besoin, et rétablir les passagers s'ils sont malades. On y est incommodé de gros singes qui viennent ravager les melons. Les Hollandois y ont transporté des vignes du Rhin, qui y ont parfaitement réussi et qui produisent des vins recherchés par les connoisseurs.

Sofala,
Mozambique, } aux Portugais.

Brava, république sous la protection des Portugais. *Melinde*, *Magadoxo*, *Adea*, *Adel*.

Voyez ce qui regarde les isles d'Afrique, page 200.

A M É R I Q U E.

Cette vaste partie, qui consiste en deux grandes presqu'isles, jointes par l'isthme de Panama

Panama, tire son nom d'*Améric Vespuce*, Florentin, qui la découvrit l'an 1497. Christophe Colomb avoit découvert, dès l'an 1492, quelques isles.

On divise les habitants de l'Amérique en quatre sortes, en Américains naturels, en Européens, en Métis ou Créoles, qui sont nés d'une Américaine et d'un Européen, et en Negres, qu'on y transporte d'Afrique pour travailler aux mines et à la fabrique du sucre, etc.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique septentrionale se divise en espagnole, françoise et angloise : les Espagnols possèdent les deux Mexiques et la Floride ; les François possèdent le Canada, arrosé par la riviere de S. Laurent, et la Louisiane, arrosée par la riviere de Mississipi ; l'Amérique angloise comprend la nouvelle Angleterre et toutes les parties les plus septentrionales.

I. Le Mexique, ou nouvelle Espagne, se divise en trois audiences ou gouvernements.

1°. De Guadalajára Zacatecas. *Cinacloa, Xalisco.*

2°. De Mexique. *Mexico*, ville grande, riche, la plus considérable du nouveau monde : c'est la résidence du vice-roi. On dit en proverbe qu'il y a quatre belles choses à voir à Mexico, les femmes, les habits, les carrosses et les rues. *S. Jean de Ulhua,*

Acapulco. Le commerce du Pérou, de la Chine, du Japon, se fait par la mer du sud et par les isles philippines : les cargaisons se chargent à *Acapulco*, d'où on les conduit par terre au Mexique.

La presqu'isle de *Yucatan*, le golfe de *Honduras*, *Mérida*.

3°. De Guatimala. *Nicaragua*, *Costa-Ricca*, *Vera-Paz*, *Chiapa*.

II. Le nouveau Mexique. *Santa-Fé*.

La Californie est une presqu'isle unie au Mexique.

III. La Floride. *S. Augustin*, *S. Mathieu*.

IV. Le Canada. *Tadoussac*, *Quebec*, *les Trois Rivieres*, *Montréal*.

V. La Louisiane. *La nouvelle Orléans*, *l'isle aux Vaisseaux*, *le Natchez*, *le Fort Louis*.

Toutes ces colonies ne sont pas assez nombreuses pour tirer de ces vastes pays les marchandises et les productions qui y sont, et même pour nous mettre à l'abri de toute insulte de la part des différentes nations sauvages, comme on l'a vu le 2 décembre 1729, où les Natchez se soulevèrent, massacrerent plus de 200 François et pillerent les vases sacrés et les ornements d'église.

On en tire des pelleteries de toute espece, des cuirs verts de taureaux et d'autres bestiaux, dont les sauvages apportent les chairs et les peaux à la colonie presque

pour rien, des bois propres aux constructions de marine et aux bâtimens.

VI. La nouvelle Angleterre comprend les provinces qui suivent :

L'Acadie. *Port-Royal.*

La nouvelle Angleterre. *Boston*, capitale de tout le pays.

La nouvelle Yorck.

Le nouveau Jersey.

La Pensylvanie. *Philadelphie.*

Le Mariland.

La Virginie. *Jamestown.*

La Caroline. *Charlestown.*

La Géorgie.

Toutes ces provinces servent aux isles angloises de l'Amérique en les fournissant de farine et d'autres vivres que ces dernières ne pourroient tirer de l'Europe qu'à grands frais, et leur ont facilité le commerce du castor avec les Canadiens.

VII. Au nord de l'Acadie est

La terre de Labrador, ou *Canada sauvage*, vaste pays habité par des barbares idolâtres et anthropophages : les Anglois ont trois forts et des colonies à la baie d'Hudson.

ISLES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

- 1°. Isles de Terre-Neuve.
 2°. Les Bermudes.
 3°. Les Lucaies , Guana-
 hani , Anticosti , Saint-
 Jean. } aux An-
 glois.

A l'occident de Terre-Neuve est le grand banc où se fait la pêche de la morue.

Cap Breton, aux François, capitale, évêché et résidence du gouverneur.

4°. Les Açores. *Tercera, Angra*, aux Portugais.

- 5°. Les grandes Antilles. }
 1. *Cuba, la Havane.*
 2. *Porto-Ricco.*
 Partie de Saint-Domingue. *San-Domingo.* } aux
 Espagnols.

3. *La Jamaïque*, aux Anglois.

4. Partie de *Saint-Domingue*, aux Anglois.

Léogane, le grand et le petit *Goave*, aux François.

PETITES ANTILLES.

Aux François.

Aux Anglois.

S. Martin en partie. L'Anguille.

S. Barthelemi.

Barbade, bonne isle.

Guadeloupe.

S. Christophe.

Marie-Galante.

Newis.

La Martinique , la	Antigoa.
plus florissante de	Montferrat.
ces isles.	La Barboude.
Tabago.	La Grenade.
S. Dominique.	Sainte-Lucie.
S. Vincent.	S. Eustache.

Aux Hollandois.

S. Martin en partie.

Saba.

Aruba , Curaçao et Bonaire , près le golfe de Venezuela.

Aux Espagnols.

Aux Danois.

La Marguerite.

Sainte-Croix.

La Trinité.

S. Thomas.

OBSERVATIONS.

Comme les Espagnols ont donné de tout temps une entière exclusion aux autres nations pour tous les lieux qui appartiennent à la couronne d'Espagne , il y a trois sortes de vaisseaux espagnols qui font le commerce dans ce pays.

1. La flotte est composée d'un certain nombre de vaisseaux , tant du roi que des marchands , destinés pour le Mexique , et qui déchargent à la nouvelle Vera-Cruz ; elle part de Cadix vers le mois d'août , met 18 à 19 mois à son voyage.

Ce qu'on appelle la flottille est une frégate ou deux , quelquefois davantage , qui précède l'arrivée des galions et de la flotte , et qui en apporte des nouvelles.

2. Les galions, ou vaisseaux de guerre destinés pour Porto-Bello, sont ordinairement 8 ou 10, servant de convoi à 12 ou 15 navires marchands: ils passent à Carthagene, où il se tient une première foire pour recueillir les richesses du Popayan et de la côte; de là à Porto-Bello, où se tient la plus célèbre foire de l'univers, pour amasser celles du Pérou et de la Terre-Ferme: les galions reviennent de nouveau à Carthagene, où se tient une troisième foire, après laquelle ils reviennent en Espagne par la route de la Havane.

Après l'arrivée à Porto-Bello, on en détache un, qu'on appelle *patache royale*, qui va recueillir le tribut de la côte à la Marguerite, à la Hache, à Ponta Guiare, etc.

3. Les navires de registre, c'est-à-dire ceux que la chambre des Indes permet à des marchands particuliers de fréter, dont les uns vont à Porto-Cavallo pour des Honduras, à Macaraïbo pour la Venezuela, aux Caraques, à Buenos-Ayres, etc.

AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE.

L'Amérique méridionale se divise entre les Espagnols, les Portugais, et les naturels du pays. Les Espagnols possèdent la Terre-Ferme, le Pérou, le Chili, les terres magellaniques, et Rio de la Plata: le Brésil est aux Portugais, et le pays des Amazones à ses anciens habitants.

I. La Terre-Ferme, ou la Castille d'or, a huit gouvernements.

1. Terre-Ferme. *Panama*, sur la mer du sud; *Porto-Bello*, sur le golfe du Mexique.

2. *Carthagene*.

C'est à Carthagene qu'arrivent les galions d'Espagne. Aussitôt leur arrivée on dépêche des couriers à Lima et à Quito pour avertir de porter à Panama les trésors du roi. Après 40 ou 60 jours les galions se rendent à Porto-Bello.

3. Sainte-Marthe.

4. Rio de la Hache.

5. Venezuela. *S. Jacques de Léon*, ou *Caracas*.

6. La nouvelle Andalousie. *Comana*.

7. La Guyane. Les Hollandois ont deux colonies à *Berbice* et à *Surinam*.

Les François sont maîtres de l'isle de *Cayenne*.

8. La nouvelle Grenade, ou le Popayan. *Santa-Fé de Bagota*.

II. Le Pérou, le plus riche pays de l'Amérique, a trois gouvernements.

1. Quito, sous la ligne. *Porto-Vejo*; *Baëça*.

2. *Lima*, capitale; *Callao*, port de Lima; *Arequipa*, *Truxillo*.

3. Los Charcas. *Potosi*, ville très peuplée et fameuse par ses montagnes inépuis-

sables en mines d'argent ; *Arica* , *Atacama*.

III. Le Chili a trois gouvernements.

1. Le Chili propre. *San-Jago* , capitale ; *Valparaiso* , *Copiapo* , *Baldivia*.

2. Le gouvernement impérial. *La Conception* , *Villa-Ricca*.

3. Chicuito.

IV. Les terres magellaniques, vaste pays peu connu. *Corduba*.

V. Rio de la Plata. *Guaira* , *Santa-Fé* ; *Buenos-Ayres* , capitale , résidence d'un vice-roi.

Le Paraguay, situé entre le Brésil et la rivière de la Plata, est peu connu : au sud est le détroit de Magellan , par où l'on passe de la mer du nord dans la mer du sud ; et au midi est une isle appelée *Terre de feu*.

VI. Le Brésil se divise en capitaineries , dont les principales sont , *San-Salvador* , capitale et archevêché , résidence du vice-roi ; celles de *Tous-les-Saints* , de *S. Vincent* , de *S. Esprit* , de *Rio Janeiro* , de *Pernambouck* , de *Maragnan* , de *Paraiba* , etc.

C'est à San-Salvador qu'aborde, tous les ans en juin , la flotte de Lisbonne , et où se rassemblent au mois d'août , pour le retour , tous les vaisseaux qui se sont séparés de cette flotte pour aller à Pernambuco,

Maragnan , Rio Janeiro , Paraiba , Tamaraça : c'est où se rendent aussi les vaisseaux qui viennent des Indes orientales , des côtes d'Afrique , et qui y fournissent les épices et les marchandises de l'orient , et les negres dont ces colonies ont besoin pour le travail des moulins à sucre.

Les marchandises qu'on y charge sont du tabac , qui est la principale de toutes , du sucre candi , de l'indigo , des huiles de fanons et de baleines qui viennent échouer en quantité dans la baie , du coton , du baume de Copahu , de l'ipécacuanha , des cuirs du pays , de l'ambre gris , des améthystes , de l'or qui se trouve dans le gravier de quelques rivières , des fruits confits et secs.

La flotte y apporte des vins , des eaux de vie , des farines , de l'huile , du fromage , des toiles , des draps , des merceries , du papier , du fer , et toutes sortes d'ustensiles.

La politique empêche la culture des vignes et la semence des grains , afin que le Brésil soit toujours dépendant du Portugal et dans la dure nécessité d'y avoir recours.

VII. Le vaste pays des Amazones , très peu connu.

DE L'HISTOIRE.
PREMIERE ÉPOQUE ANCIENNE.

La création du monde, 1-1696.

D. PAR où commence l'histoire sainte?

R. Par le récit de la création du monde, que Dieu tira du néant par sa parole en six jours.

Le premier jour, Dieu créa le ciel et la terre et commanda que la lumière fût faite.

Le second il fit le firmament, qu'il nomma *ciel*.

Le troisieme jour, il sépara la terre d'avec les eaux.

Le quatrieme, il fit les corps lumineux qui sont dans le ciel, le soleil et la lune.

Le cinquieme jour, Dieu forma les poissons et les oiseaux.

Enfin, le sixieme jour fut destiné à la production des animaux terrestres, mais sur-tout à la formation de l'homme, qu'il fit à son image, c'est-à-dire qu'il lui donna en partage l'esprit, l'entendement, la volonté, la liberté, enfin les traits et l'image de sa divinité.

D. Comment appelez-vous le septieme jour où Dieu s'est reposé?

(1) On ne comprend dans ces époques que la suite de la religion et l'histoire romaine. La prise de Troie n'y entre qu'incidemment, parcequ'elle forme une époque célèbre.

R. Le jour du *sabath*, c'est-à-dire le jour du repos, qui fut sanctifié par la suite, et uniquement consacré à son culte.

D. De quoi fut formée la première femme ?

R. D'une côte de l'homme que Dieu lui tira pendant son sommeil, de sorte que l'homme pouvoit dire que *la femme étoit l'os de ses os et la chair de sa chair*.

D. Comment nommez-vous le premier homme ?

R. *Adam*, et la première femme *Eve*. Dieu les plaça dans le paradis terrestre, jardin délicieux, où ils trouvoient sans soin et sans travail tout ce qui leur étoit nécessaire.

D. Qu'est-ce que Dieu leur défendit ?

R. De manger d'un certain fruit qu'il leur montra. Eve, subornée par le démon caché sous la figure du serpent, et séduite par un principe d'orgueil, de curiosité et de sensualité, en mangea la première, et porta son mari à la même désobéissance.

D. Quelles furent les suites de cette offense ?

R. La malédiction sur Adam et sur sa postérité, le travail, la honte, la mort.

Dieu le chassa du paradis terrestre, et le condamna à travailler à la sueur de son visage, pour faire produire à la terre les fruits nécessaires à la vie. » Ce grand Dieu qui » l'avoit fait à sa ressemblance, dit M. Bos- » suet, se plaisoit à se montrer à lui sous

» une forme sensible : l'homme ne peut
 » plus souffrir sa présence ; il cherche le
 » fond des forêts pour se dérober à celui
 » qui faisoit auparavant tout son bonheur ;
 » sa conscience l'accuse avant que Dieu
 » parle. Notre sentence est prononcée dans
 » la sienne. Nous sommes tous maudits
 » dans notre principe ; notre naissance est
 » gâtée et infectée dans sa source ».

Eve mit au monde ses enfants avec douleur. L'écriture en nomme trois : *Caïn*, *Abel* et *Seth*.

D. Sait-on en quel lieu étoit le paradis terrestre ?

R. Plusieurs auteurs célèbres croient que ce lieu de délices étoit sur l'Euphrate, vers l'endroit où il se joint au Tigre ; d'autres croient qu'il étoit dans l'Arménie majeure, où ils prétendent qu'on trouve la source des quatre fleuves marqués dans l'écriture sainte.

D. Que sait-on de Caïn ?

R. Qu'il tua son frere Abel, jaloux de voir que Dieu regardoit plus favorablement les sacrifices de son frere que les siens. Caïn fut maudit de Dieu ; il porta toute sa vie la terreur de son crime dans ses inquiétudes et ses agitations. Quelques-uns croient qu'il fut tué par Lamech, qui, le voyant dans un buisson, le prit pour une bête.

D. Qui sont ceux que l'histoire sacrée appelle *les enfants des hommes* ?

R. Ce sont les descendants de Caïn ;

qu'elle nomme ainsi pour les distinguer de ceux de Seth , qu'elle appelle *les enfants de Dieu*.

Les fils et les filles de Caïn se distinguèrent par leur malice et par l'invention des arts ; Jubal inventa la musique instrumentale , et Tubalcaïn fondit le fer et en forgea des instruments.

D. Quel portrait fait M. Bossuet de cette époque ?

R. » La terre , dit ce grand prélat , com-
 » mence à se remplir , et les crimes s'aug-
 » mentent. Caïn , le premier enfant d'A-
 » dam , fait voir au monde naissant la pre-
 » mière action tragique , et la vertu com-
 » mence dès lors à être persécutée par le
 » vice. Là paroissent les mœurs contraires
 » de deux freres : l'innocence d'Abel , sa
 » vie pastorale et ses offrandes agréables :
 » celles de Caïn rejetées , son avarice , son
 » impiété , son parricide , et la jalousie , mere
 » des meurtres ; le châtimement de ce crime ;
 » la conscience du parricide agitée de
 » frayeurs ; la première ville bâtie par ce
 » méchant ; l'invention de quelques arts
 » par ses enfants ; la tyrannie des passions
 » et la prodigieuse malignité du cœur hu-
 » main , toujours porté à faire le mal ».

D. Quelle fut la durée de la vie des premiers patriarches ?

R. Adam vécut 930 ans ; Seth , 912.

Énos invoqua le nom du Seigneur et institua un culte public , il vécut 905 ans ;

Caïn 910 , Malaléell 895 , Jared 962 ;
 Henoch fut enlevé du monde, âgé de 365
 ans, vers l'an 1000 du monde; Mathusalem
 vécut 969 ans, Lamech 777.

II. É P O Q U E.

Noé, ou le déluge. 1696-2883.

D. POURQUOI Dieu envoya-t-il un déluge d'eau qui fit périr tous ceux qui étoient sur la terre, à l'exception de ceux qu'il avoit résolu de sauver?

R. Parceque les hommes étoient pervers au point que Dieu se crut obligé, pour faire cesser leurs crimes, de détruire toute l'humanité. Sa colere fut dénoncée aux pécheurs par son serviteur Noé, fils de Lamech.

D. Qu'est-ce que Dieu ordonna à Noé?

R. De bâtir une arche, c'est-à-dire un grand vaisseau en forme de coffre pour lui, sa famille, et pour tous les animaux que Dieu lui ordonna d'y faire entrer.

Noé employa 100 ans à bâtir l'arche, pour donner le temps aux hommes, répandus par toute la terre, d'être avertis du déluge, de rentrer en eux-mêmes, et de faire pénitence: mais ils mépriserent les avis de Noé, leurs inclinations se corrompirent de plus en plus, leurs débordements allerent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face

de la terre ; alors Dieu fit tomber du ciel , pendant quarante jours et quarante nuits , des pluies si abondantes , qu'elles surpasserent de 20 pieds les plus hautes montagnes. Ce déluge dura presque un an.

D. Que fit Noé après ce déluge ?

R. Il cultiva la terre avec ses enfants ; Sem, Cham et Japhet, et renouvela les arts pratiqués avant le déluge. Comme il ne connoissoit point la force du vin , il s'enivra , et s'endormit dans une posture indécente : il en fut raillé par Cham. Noé maudit ce fils , et combla les deux autres de bénédictions.

D. Qu'est-ce qui donna occasion aux descendants de Noé de se répandre par toute la terre ?

R. Leur multitude qui se trouva trop resserrée aux environs de l'Euphrate , et la confusion du langage dont Dieu punit leur entreprise. Avant que de se séparer , ils voulurent laisser un monument considérable à la postérité , c'est-à-dire une tour qu'ils prétendoient élever jusqu'à une hauteur prodigieuse. Cette tour fut nommée *tour de Babel* , qui veut dire *confusion* , parceque tous ces descendants d'une même famille ne s'entendoient plus. Cette division occasionna leur dispersion , qui donna lieu à la fondation des nouvelles monarchies. On croit que la langue dont ils se servoient auparavant se conserva dans la famille d'Héber , descendant de Sem ; c'est lui qui a donné le nom aux Hébreux.

D. Quelle durée la vie des hommes eut-elle après le déluge?

R. Quoique jusqu'alors la plupart des hommes eussent prolongé la leur jusqu'à huit à neuf cents ans, depuis le déluge la vie des hommes alla toujours en diminuant. Dieu permit aux hommes de manger la chair des animaux en place de fruits, qui étoient dans les premiers siècles du monde leur seule nourriture.

D. Quelle est la première monarchie du monde?

R. Celle des Assyriens. Nemrod ou Bélus en fut le premier roi; il bâtit la ville de Babylone. Ninus, son successeur, bâtit Ninive, qui fut augmentée et embellie par Sémiramis sa femme. Ninus II, ou Ninias, et 30 rois régnerent ensuite: ils furent tous plus infâmes les uns que les autres; et quoiqu'ils eussent tous le nom de roi, ils n'étoient en effet que de vils esclaves de la volupté.

» Tout commence, dit ici M. Bossuet: il
 » n'y a point d'histoire ancienne où il ne pa-
 » roisse non seulement dans ces premiers
 » temps, mais encore long-temps après, des
 » vestiges manifestes de la nouveauté du
 » monde: on voit les loix s'établir, les mœurs
 » se polir, et les empires se former. A mesure
 » que les hommes se multiplient, la terre
 » se peuple de proche en proche; on passe
 » les montagnes et les précipices, on tra-
 » verse les fleuves, et enfin les mers, et on
 » établit de nouvelles habitations ».

III. É P O Q U E.

La vocation d'Abraham. 2083-2513.

D. QUELLE religion suivirent les peuples après leur séparation?

R. A peine les hommes venoient de renaître et d'échapper aux eaux du déluge, qu'ils s'abandonnerent à l'idolâtrie, et surtout au culte du soleil et des astres. Alors Dieu choisit dans la famille de Tharé un homme nommé Abraham, et le tira de cet affreux déluge de vices qui couvroient toute la face de la terre : de sa postérité, il se fit un peuple qui l'adora par un culte extérieur, accompagné de cérémonies.

Il lui ordonna de quitter la ville d'Ur en Chaldée, où il étoit né ; ce qu'Abraham exécuta avec la plus prompte soumission, menant avec lui Sara sa femme, Loth son neveu, et beaucoup d'esclaves et de troupeaux, qui étoient la principale richesse de ces premiers temps. La vie de ce patriarche fut un voyage continuel, où il eut bien des traverses à essayer : la famine l'obligea de fuir en Egypte, où on lui enleva sa femme ; son neveu Loth l'abandonna, et il se vit obligé d'attaquer le roi des Élamites qui avoit pris et pillé la capitale du roi de Sodomé, où Loth s'étoit retiré. Abraham, touché du malheur de son neveu, se mit à la tête d'une troupe de domestiques choisis, chargea brusquement les vainqueurs, les

défit, et leur enleva le butin dont ils étoient chargés. Melchisedech vint alors à sa rencontre, et Abraham lui donna la dixme (ou dixieme partie) du butin qu'il avoit fait dans cette action. Melchisedech étoit la figure de Jésus-Christ.

D. Quels sont les enfants d'Abraham?

R. 1°. Il eut de sa servante Agar, que Sara lui fit prendre pour femme, un fils nommé Ismaël. Dieu ensuite lui ordonna la circoncision pour lui, pour tous les mâles qui étoient à son service, et pour tous ses descendants, et lui assura qu'il auroit de sa femme, quoique stérile, un fils dont la postérité seroit aussi nombreuse que les étoiles.

2°. Ce fils Isaac naquit lorsqu'Abraham avoit 100 ans. Dieu mit ensuite sa foi à l'épreuve la plus sensible, en lui ordonnant de sacrifier ce cher fils Isaac. Ce patriarche obéit : il espéra contre toute espérance ; et persuadé que Dieu pourroit ressusciter Isaac d'entre les morts, puisqu'il l'avoit fait naître par miracle, il se mit en état de l'immoler. Isaac se soumit à l'ordre de Dieu : il porta sur ses épaules le bois sur lequel il devoit être offert en sacrifice, il se laissa lier sur le bûcher où il alloit être immolé. Dieu se contenta de son obéissance et de la foi du pere et du fils. Abraham prit un bélier embarrassé avec ses cornes dans un buisson, et l'offrit en sacrifice à la place de son fils.

3°. Abraham se maria à Céthura, dont

il eut six fils ; mais Isaac fut le seul héritier : Abraham se contenta de faire des présents à ses autres enfans ; et il ne voulut pas que pendant sa vie ils demeurassent avec Isaac.

Ce patriarche maria son fils avec Rébecca, qui fut stérile pendant 19 ans. L'année suivante , étant enceinte , elle sentit un combat dans ses entrailles , et il lui fut révélé qu'elle portoit les chefs de deux grands peuples. Elle accoucha de deux jumeaux , Esaü et Jacob ; ce dernier fut comblé des bénédictions du ciel , et reçut la bénédiction du droit d'aînesse de son pere Isaac. Comme Isaac et Jacob étoient les imitateurs d'Abraham , attachés comme lui à l'ancienne croyance , à l'ancienne maniere de vie , qui étoit la vie pastorale , à l'ancien gouvernement du genre humain , où chaque pere de famille étoit prince dans sa maison , Dieu réitéra à Isaac et à Jacob les mêmes promesses qu'il avoit faites à Abraham ; et comme il s'étoit appelé le *Dieu d'Abraham* , il prit encore le nom de *Dieu d'Isaac* et de *Dieu de Jacob*.

Jacob , que Dieu protégeoit en tout , pour éviter la colere de son frere Esaü , se retira chez son oncle Laban , qu'il servit 14 ans pour avoir sa fille Rachel en mariage. On lui avoit substitué au bout de sept ans Lia : ces deux femmes lui donnerent deux esclaves , Bala et Zelpha , pour femmes.

Jacob eut douze fils et une fille nommée Dina.

Lia lui donna Ruben , Siméon , Lévi ;
Juda , Issachar , Zabulon , et Dina ; Rachel
fut mere de Joseph et de Benjamin.

Bala lui donna Dan et Nephthali.

Il eut de Zelpha , Gad et Aser.

L'écriture nomme ces douze enfants les
douze patriarches.

D. Dites-moi en peu de mots l'histoire
de Joseph.

R. Il fut vendu par ses freres à des mar-
chands madianites : les songes qu'il rappor-
toit à son pere , qui désignoient son éléva-
tion , le rapport qu'il fit d'un crime qu'il
avoit vu commettre à ses freres , et l'amitié
plus étroite que Jacob lui témoignoit , lui at-
tirerent l'inimitié de ses freres. Les mar-
chands qui l'acheterent le vendirent à un
officier de Pharaon , nommé Putiphar , dont
la femme , n'ayant pu parvenir à le corrom-
pre , le fit mettre en prison , comme ayant
attenté à sa pudeur. Il y expliqua les songes
de deux officiers de Pharaon même ; ce qui
l'éleva à la premiere dignité du royaume ,
et le fit devenir le sauveur de son pere , de
ses freres et de toute l'Egypte. Jacob vint
s'y établir avec toute sa famille , et Pharaon
lui accorda la terre de Gessen ; mais ses
descendants , après la mort de Joseph , fu-
rent traités très rudement.

Dieu les tira de cette servitude par son ser-
viteur Moïse , qui frappa l'Egypte de dix
plaies , pour obtenir de Pharaon la liberté
de son peuple et la sortie de l'Egypte.

Pharaon, affligé de la mort de son fils aîné, consentit à leur départ. Tout sembloit désespéré pour eux, se voyant arrêtés par la mer rouge et attaqués par Pharaon; Moïse frappa de sa verge la mer, qui divisa ses eaux et forma un vaste chemin aux Israélites, qui la passerent à pied sec. Lorsque Pharaon fut entré avec toutes ses troupes dans ce nouveau chemin formé au milieu des eaux, la puissance qui les avoit divisées les rejoignit; tout fut noyé sans qu'il restât un seul homme pour porter la nouvelle d'un événement si terrible. Moïse chanta alors un sublime cantique en action de grâces des faveurs que Dieu accordoit à son peuple. Dieu continua ses bontés à l'égard des Israélites, malgré leurs plaintes et leurs murmures. Il les nourrit de la manne, il adoucit l'amertume des eaux, il les rendit victorieux de leurs ennemis; enfin, il leur donna la loi, c'est-à-dire dix préceptes, qui forment toute la substance de la religion et de la morale.

Cette loi fut gravée sur la pierre, pour signifier la dureté du cœur des Juifs, appelés dans l'écriture, *cœurs de pierre*.



IV. É P O Q U E.

La loi écrite, ou la loi de Moïse. 2515-2820.

D. Pourquoi appelle-t-on cette époque *la loi écrite*?

R. Parceque Dieu donna à Moïse sur le mont Sinaï les tables sur lesquelles les dix commandements étoient gravés. » Cette » date, dit M. Bossuet, est remarquable, » parcequ'on s'en sert pour désigner tout le » temps qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à » Jésus-Christ. Le temps qui précède s'appelle *le temps de la loi de nature*, parce- » que les hommes n'avoient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres. »

» Il étoit temps, continue M. Bossuet, » de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie, qui inondoit tout le genre humain » et achevoit d'y éteindre le reste de la lumière naturelle. On adoroit jusqu'aux » bêtes et jusqu'aux reptiles; tout étoit Dieu » excepté Dieu même. L'homme crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues, et il oublia si profondément que » Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour » pouvoir faire un Dieu; et le monde, que » Dieu avoit fait pour manifester sa gloire, » sembloit être devenu un temple d'idoles, » Le genre humain s'égara jusqu'à adorer

» ses vices et ses passions ; la cruauté y en-
» tra en même temps : l'homme coupable ,
» qui étoit troublé par le sentiment de son
» crime , et regardoit la divinité comme en-
» nemie , crut ne pouvoir l'appaiser par les
» victimes ordinaires ; il fallut verser le sang
» humain avec celui des bêtes ; une aveugle
» frayeur poussoit les peres à immoler leurs
» enfans et à les brûler à leurs dieux au lieu
» d'encens ».

Dieu annonça à son peuple les 10 commandemens parmi les tonnerres et les éclairs : les Israélites promirent solemnellement de les observer. Après cette promesse, Moïse monta sur la montagne pour y recevoir ces commandemens gravés ; il y resta 40 jours. Ce délai fit croire aux Israélites que Moïse étoit perdu. Ils demandèrent des idoles, et Aaron eut la condescendance de leur faire un veau d'or. Moïse, ayant vu cette abomination, brisa les tables de la loi, réduisit l'idole en cendre, la fit avaler au peuple, et fit prendre les armes à la tribu de Lévi qui tua 23 mille hommes sans distinction. Moïse retourna sur la montagne, obtint le pardon du peuple, reçut de secondes tables, et des instructions sur le culte. Aaron fut consacré pour être grand-prêtre : ceux qui s'éleverent contre Aaron, ayant à leur tête Coré, Dathan et Abiron, furent exterminés par le feu du ciel, et les chefs engloutis tout vivants. Le dégoût pour la manne fut puni par des ser-

pents dont la morsure brûloit comme le feu. Moïse fit élever au milieu du camp un serpent d'airain , qui étoit la figure de Jésus-Christ en croix , et dont la vue guérissoit tous ceux qui le regardoient.

Arad , roi des Chananéens , et Sehon , roi des Amorrhéens , s'opposèrent à la marche des Israélites ; ils furent défaits tous deux , leurs pays pillés et brûlés. Og , roi de Basan , eut le même sort. Balac , roi des Moabites , par le conseil de Balaam , qui passoit pour prophète , envoya dans le camp des Israélites les plus belles filles , pour les engager dans l'idolâtrie ; le peuple se laissa aller à l'impureté , et ensuite à l'idolâtrie. Dieu ordonna à Moïse qu'on fit pendre tous ceux des chefs du peuple qui se trouverent criminels : 24 mille Israélites furent tués. Phinéès , petit-fils d'Aaron , signala son zele en tuant Zambri et la Madianite avec laquelle il offensoit le Seigneur ; ensuite , Phinéès , avec 2 mille combattants , défit les Madianites ; on ne réserva que les filles. Moïse donna alors sa bénédiction au peuple , monta sur la montagne de Nebo , et y mourut.

Josué , choisi du vivant de Moïse , se chargea de la conduite du peuple.

Sa première expédition fut le passage du Jourdain à pied sec. La seconde fut la prise de Jéricho , dont les murs tombèrent à la présence de l'arche. Les habitants de cette ville furent massacrés , à l'exception de Raab et

et de sa famille , parcequ'elle avoit sauvé les espions que Josué avoit envoyés à Jéricho.

La troisieme fut la prise d'Haï , dont on fut d'abord repoussé à cause de la désobéissance d'Acham , qui s'étoit réservé une regle d'or et un manteau d'écarlate du saccagement de Jéricho.

La quatrieme fut la victoire que Josué remporta contre Adonisedech et quatre autres rois ; ce fut en cette occasion que Dieu arrêta le cours du soleil jusqu'à l'entiere défaite des ennemis d'Israël.

Enfin , Josué partagea la terre promise aux tribus qui se chargerent de donner la dixieme partie de leurs biens à celle de Lévi, uniquement consacrée au service du tabernacle. Après la mort de Josué, les Israélites s'abandonnerent à l'idolâtrie, et Dieu les livra plusieurs fois à leurs ennemis. Ce peuple passoit par une vicissitude continue de biens ou de maux, à mesure qu'il s'éloignoit de Dieu par ses crimes, ou que Dieu, par sa miséricorde, se laissoit fléchir à ses prieres et à ses larmes. De temps en temps, il envoyoit des juges pour les tirer d'oppression: les plus célèbres sont Barach, Débora, prophétesse, Gédéon, Jephté, Samson et Samuel.

HISTOIRE PROFANE.

Du temps des juges parurent ces héros célèbres de la Grece, dont les actions four-

nirent aux poètes une si riche moisson ,
Hercule, Orphée, Castor, Pollux, les Ar-
gonautes, qui firent bâtir le vaisseau *Argo*
et firent voile de Thessalie, sous la con-
duite du brave Jason, pour aller dans la
Colchide.

V. É P O Q U E.

La prise de Troie, 2820-300.

D. QUELLE fut la cause du siege de Troie?

R. La beauté d'Hélène qui fut enlevée par Pâris, fils de Priam, dernier roi de Troie.

Hélène étoit fille de Tyndare et de Lédâ : elle épousa Ménélas, roi de Sparte, et fut enlevée par Thésée, qui la rendit peu après : ensuite Pâris la vint enlever et la conduisit à Troie ; ce qui causa un soulèvement général dans toute la Grece. Agamemnon, roi de Mycenes, se chargea du siege de Troie, qui dura 10 ans et finit par la prise de la ville, qui fut pillée et brûlée. Ce siege a été chanté par Homere, qui l'a embelli de plusieurs mensonges agréables.

HISTOIRE SACRÉE.

D. Quand les Israélites commencerent-ils à avoir un roi?

R. Dégoûtés du gouvernement des juges, ils presserent Samuel de leur donner un roi. Le prophete s'y opposa inutilement : Saül, de la tribu de Benjamin, que son pere avoit envoyé chercher ses troupeaux, s'adressa à Samuel pour en avoir des nouvelles ; ce prophete lui dit que Dieu le choissoit, en qualité de roi, pour être à la tête de son peuple. Samuel le sacra et l'embrassa ensuite comme souverain : le peuple confirma ce choix parceque le sort tomba sur lui. Le nouveau roi attaqua et défit les Philistins : son fils Jonathas fit des prodiges contre eux. La désobéissance de Saül aux ordres de Dieu, en épargnant le roi des Amalécites et réservant le plus précieux butin, fit que Dieu lui ôta le royaume : l'esprit de Dieu s'en retira, et l'esprit malin s'en saisit et le tourmenta. Le Seigneur choisit David pour conduire Israël : Samuel le sacra, et Saül le prit pour son écuyer. Les talents qu'il avoit pour les instruments de musique dissipoient Saül dans ses fureurs. Il signala les commencements de son regne par la défaite de Goliath, géant des Philistins. Saül, jaloux de cette victoire, commença à le prendre en aversion : cependant il lui donna Michol, sa seconde fille, en mariage, dont il vouloit se servir pour perdre David ; mais Michol aida David à se sauver. Ce prince mena une vie errante jusqu'à la mort de Saül : il se sauva, en différentes occasions, chez Samuel ; chez Achì-

mélech , grand-prêtre ; chez Achis , roi de Geth , dans le désert de Ziph. Saül même tomba plusieurs fois entre ses mains , entre autres lorsqu'il entra dans une caverne où David étoit caché , et où il se contenta de lui couper un morceau de sa robe , et une autre fois lorsque David lui enleva subtilement sa coupe et sa pique après être entré de nuit dans sa propre tente pendant que tout le monde étoit endormi. Ainsi , au lieu de se venger de tant de persécutions si injustes , il lui rendit toutes sortes de respects , comme à une personne qui portoit l'onction et le caractère sacré de roi.

Samuel étant mort à l'âge de 77 ans , Dieu permit que les Philistins fissent une guerre sanglante à Saül , où ayant été défait , et son fils Jonathas tué , ce malheureux prince se laissa tomber sur la pointe de son épée , et un Amalécite qui se trouva auprès de lui , l'acheva.

David , qui voyoit la fin de ses miseres dans la mort de Saül , ne laissa pas d'en être extrêmement affligé , et lui donna des larmes véritables et sinceres. Il condamna à mort l'Amalécite qui vint lui en apporter la nouvelle , et qui se vanta d'avoir contribué à faire mourir ce prince infortuné. Il pleura très amèrement la mort de Jonathas , dont il avoit été aimé pendant toute sa vie de l'amitié la plus parfaite , et favorisa toujours depuis les habitants de Jabès , qui ensevelirent le corps de Saül avec tous

les honneurs et toute la pompe qu'il leur fut possible.

David, alors âgé de 30 ans, pour obéir aux ordres de Dieu, s'en alla à la ville d'Hébron y prendre possession du royaume qui lui avoit été donné. Il y fut sacré de nouveau, et les tribus de Juda et de Benjamin le reconnurent pour leur roi. Isboeth, un des fils de Saül, ayant été proclamé en même temps par les autres tribus, il y eut une guerre civile qui dura sept ans, et qui ne finit que par la mort d'Isboeth, qui fut assassiné par Baana et Réchab, chefs de la tribu de Benjamin. Alors David fut élu par les dix autres tribus, et reçut pour la troisième fois l'onction royale à Hébron.

Après la réunion des douze tribus, David s'étant rendu maître de Jérusalem, y établit sa demeure, et voulut y faire transporter l'arche d'alliance. Pendant le voyage, ce prince, animé d'un esprit divin, dansa devant l'arche en jouant de la harpe, et Michol sa femme, s'en étant raillée, devint stérile. Il avoit formé le dessein de bâtir le temple le plus somptueux qu'il y eût alors au monde; mais l'exécution en fut réservée à Salomon son fils.

Dans ses grandes prospérités, David, ne se défiant pas assez de lui-même, eut un commerce criminel avec Bethsabée, femme d'Urie, qu'il fit périr devant la ville de Rabba. Dieu, irrité de son péché, lui fit

prononcer l'arrêt de sa condamnation par le prophete Nathan. Il fut détrôné par son fils Absalom, qui déshonora les femmes de son pere. Mais David, ayant fléchi la colere de Dieu par son humilité, défit Absalom, et rentra dans la possession de son royaume, où il fut un illustre exemple de la colere de Dieu et de sa miséricorde.

David déclara pour son successeur Salomon, un des enfants qu'il avoit eus de Bethsabée. Il lui ordonna de faire bâtir le temple, dont il avoit préparé les matériaux, et de faire punir Joab et Séméi; l'un pour avoir commis trois meurtres, et l'autre pour l'avoir poursuivi en l'accablant d'injures. Salomon exécuta les ordres de son pere, et fit aussi mourir son frere Adonias, qui s'étoit voulu faire reconnoître roi du vivant de David.

D. Rapportez-nous les faveurs que Dieu fit à David.

R. 1°. Dieu le choisit pour le faire roi, quoiqu'il fût le dernier de ses freres.

2°. Il le préserva des dangers qu'il courut sous Saül, et le rendit toujours victorieux de ses ennemis.

3°. Il lui donna un cœur droit, sincere, et l'esprit de pénitence et d'humilité après son péché. Dieu lui donna aussi l'esprit de prophétie, et lui dicta ces cantiques divins qui sont l'instruction et la consolation de l'église.

4°. Il conserva la royauté dans sa fa-

mille, et lui promet que le Messie sortiroit de sa race.

» Après Saül, dit M. Bossuet, paroît un
 » David, cet admirable berger, vainqueur
 » du fier Goliath et de tous les ennemis du
 » peuple de Dieu; grand roi, grand con-
 » quérant, grand prophete, digne de chan-
 » ter les merveilles de la toute-puissance
 » divine; homme enfin selon le cœur de
 » Dieu, et qui, par sa pénitence, a fait
 » même tourner son crime à la gloire de
 » son créateur ».

VI. ÉPOQUE.

La dédicace du temple de Salomon:

3000-3250.

HISTOIRE SACRÉE.

D. EN quelle année Salomon acheva-t-il le temple que David son pere avoit eu dessein de bâtir?

R. L'an du monde 3000, la dixieme année de son regne. Il étoit pour lors en paix avec ses voisins. Ce temple fut l'un des plus beaux et des plus riches ouvrages du monde; il a passé pour un des prodiges de l'univers. Plus de quatre-vingt mille ouvriers y étoient journellement employés, et l'on fut sept ans à le construire. Les cérémonies de la dédicace durèrent quinze

jours. Pour honorer cette fête, Salomon immola 20000 bœufs et plus de 100000 brebis. La présence de Dieu se manifesta visiblement par une nuée qui distilla une rosée sur les habits des sacrificateurs, et par un feu qui consuma entièrement les victimes. Salomon y avoit fait transférer l'arche et le tabernacle avec l'autel d'airain sur lequel on offroit les holocaustes, et ils y demeurèrent jusqu'à ce que Nabuchodonosor, ayant pris Jérusalem, fit aussi brûler le temple.

Salomon demanda à Dieu le don de la sagesse, qui lui fut accordée. Il eut pour surcroît les richesses et la gloire. Il fit d'abord éclater la sublime sagesse dont il étoit rempli, dans un jugement qu'il rendit entre deux femmes qui se disputoient la propriété d'un enfant. Dans l'incertitude de trouver la mere, il alla chercher la preuve de ce jugement jusques dans le cœur de ces femmes. Il ordonna que l'enfant seroit partagé, et que les deux moitiés leur seroient distribuées. La véritable mere aima mieux céder son enfant tout entier que de le voir mettre en pieces; et Salomon la reconnut à ce signe par où la nature se manifestoit si visiblement.

Le commencement du malheur de ce prince fut la condescendance aveugle qu'il eut pour ses femmes et ses concubines: elles l'engagerent à sacrifier aux idoles et à passer son temps dans l'oisiveté. Les plai-

sirs dont il étoit comme enivré le firent tomber de la plus haute sagesse dans le dernier excès de folie : tant il est difficile, même à un homme sage, d'accorder la passion de l'amour avec la sagesse. Dieu, irrité contre ce prince, le menaça par le prophete Ahias que son royaume seroit divisé, et qu'il le donneroit à Jéroboam. Salomon poursuivit Jéroboam ; mais celui-ci se mit à couvert de ses persécutions en se retirant en Egypte. Enfin Salomon mourut âgé de près de 60 ans, après en avoir régné 40, et fut enseveli dans la cité de David son pere. L'Écriture sainte ne parle point de sa pénitence. Il composa plusieurs beaux ouvrages, outre ceux qui nous restent de lui dans l'Écriture.

D. Quel fut le successeur de Salomon ?

R. Roboam son fils, sous lequel arriva la division du royaume prédite à Salomon. Le peuple l'ayant conjuré de diminuer les impôts excessifs dont son pere l'avoit chargé, ses vieux conseillers furent d'avis qu'il se rendît aux prieres de ses sujets ; mais les jeunes gens de son conseil ayant été d'un sentiment contraire, Roboam préféra leurs avis, et fit au peuple une réponse très rude. Cette injustice donna lieu à une sédition dont Jéroboam se déclara le chef. Dix tribus revoltées élurent celui-ci pour leur roi, à l'exception de celles de Benjamin et de Juda, qui resterent à Roboam. Ainsi le royaume fut partagé en deux, dont l'un fut

appelé royaume de Juda ou de Jérusalem ; et l'autre d'Israël ou de Samarie.

Roboam, voulant rentrer dans ses états, assembla une armée de 180 mille hommes tirés de la seule tribu de Juda : mais Dieu, par un prophete, lui fit congédier ses troupes et voulut que ces deux royaumes demeurassent divisés pour punir les crimes de Salomon. Roboam obéit à cet ordre et se contenta des deux tribus qui lui étoient restées fideles ; et depuis, livré à lui-même, il se jeta dans l'idolâtrie par complaisance pour sa mere et pour sa femme.

Jéroboam, le premier roi des dix tribus, craignit que ses sujets, allant rendre leurs devoirs au temple de Jérusalem, ne se réconciliassent enfin avec le roi de Juda, leur premier prince. Pour prévenir cet inconvénient, il fit fondre des veaux d'or dans les deux extrémités de ses états, à Dan et à Béthel, leur dressa des autels, institua des fêtes, et consacra des prêtres. Ses successeurs userent tous de la même politique, nonobstant les remontrances et les menaces des prophetes : c'est pourquoi ils furent à la fin entièrement ruinés par les Assyriens.

Roboam, après avoir régné 17 ans, laissa le royaume à son fils Abias, dont le regne ne dura que trois ans. Il imita son pere dans l'idolâtrie ; néanmoins il vainquit les troupes de Jéroboam après avoir imploré l'assistance de Dieu. Il laissa en mourant 22 fils, dont l'un, nommé Asa, fut mis en

sa place. Ce dernier fut un prince sage et vertueux que Dieu protégea. Il purifia la ville de Jérusalem et donna tous ses soins à l'embellissement du temple. Il régna pendant 41 ans, et Dieu lui fit remporter plusieurs victoires sur ses ennemis. Il défit, entre autres, Zara, roi d'Ethiopie, qui étoit venu le combattre à la tête d'un million d'hommes, et ne leur en opposa qu'environ cinq à six cents mille. Ce prince, vers sa fin, chercha des secours humains pour combattre le roi d'Israël; Dieu l'en reprit par son prophete : il méprisa ces justes remontrances, et éprouva bientôt la colere de Dieu.

Jéroboam, roi d'Israël, étant mort, son fils Nadab ne lui survécut que de deux ans, et Dieu permit que Baasa, un de ses sujets, le mît à mort avec tout ce qui se trouva de sa race. C'est ainsi que fut éteinte la famille de Jéroboam. Baasa régna, et après lui plusieurs autres rois idolâtres et impies, dont le plus célèbre fut Achab. Ce dernier monta sur le trône la 34^e année du regne d'Asa, roi de Juda. L'écriture dit de lui que c'étoit un prince vendu au crime. Il avoit épousé Jézabel, fille du roi des Sidoniens, l'une des plus méchantes femmes de son temps : elle l'engagea à faire mourir Naboth pour avoir son bien; mais Dieu lui fit dire par le prophete Elie, qu'en punition de ce crime il périroit misérablement lui et toute sa race, et que Jézabel seroit un jour mangée des chiens. Cet aver-

tissement se vérifia; car Achab fut percé d'une fleche dans son chariot pendant qu'il combattoit avec Josaphat, fils et successeur d'Asa, contre le roi de Syrie; et Jézabel, jetée par les fenêtres par l'ordre de Jéhu, fut dévorée par des chiens, selon la prédiction d'Elie. Jéhu fit cette expédition après avoir été consacré roi de Samarie de la part de Dieu, et après avoir tué Joram, petit-fils d'Achab, précisément auprès de la vigne de Naboth, où son corps fut jeté. Il s'attacha ensuite à exterminer toute la race d'Achab; mais il négligea de détruire l'idolâtrie, et la couronne d'Israël ne resta dans sa famille que jusqu'à Zacharias, qui fut détrôné par Sellum.

Les prophètes les plus célèbres furent Osée, Joel, Amos, Abdias, Zacharie, Isaïe, Jonas et Michée.

Les prophètes faisoient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendoient à la vérité. Ils parloient avec force, reprenoient hardiment les crimes, et autorisoient leur mission par de grands miracles.

HISTOIRE PROFANE.

C'est ici le temps où les rois d'Egypte commencerent à élever ces superbes pyramides à l'envi les uns des autres; que Lycurgue donna des loix aux Lacédémoniens; que Didon jeta les fondemens de Carthage; que les jeux olympiques, institués

par Hercule , furent rétablis par Iphitus ; que Rémus et Romulus vinrent au monde ; que Sardanapale , dernier roi des Assyriens , se brûla dans son palais pour ne pas tomber entre les mains d'Arbace , gouverneur des Medes , qui venoit le détrôner.

VII. ÉPOQUE.

La fondation de Rome. 3250-3463.

HISTOIRE PROFANE.

D. RAcontez-nous les particularités de la naissance de Rémus et de Romulus ?

R. Ils étoient fils de la vestale Rhéa Silvia , dont le pere étoit Numitor. Aussitôt qu'ils furent nés , Amulius , leur grand-oncle , qui avoit détrôné Numitor , ordonna qu'on les précipitât dans le Tibre. Mais celui qui reçut cette commission n'eut pas la force de l'exécuter : il se contenta de les exposer sur le bord. Faustulus , intendant des troupeaux du roi , les ayant apperçus , les sauva secrètement et les fit élever par sa femme. Etant devenus grands , ils reconnurent leur grand-pere Numitor , et le rétablirent dans ses états après avoir massacré Amulius , qui en étoit l'usurpateur. Depuis ayant ramassé une troupe de bergers et de vagabonds , ils fondèrent sur le mont Aventin , qui étoit le lieu où ils avoient été

nourris et élevés, une nouvelle ville qui devoit être un jour la maîtresse du monde.

Rome fut bâtie au commencement de la septieme olympiade, 430 ans après la prise de Troie, environ l'an du monde 3250. Romulus donna son nom à cette ville, ayant eu l'avantage sur son frere dans un augure dont ils étoient convenus ensemble pour ce sujet, et il l'entoura de murailles. Il souilla les commencements de son regne par le meurtre de son frere, ne voulant point partager la couronne avec lui, et colora son fratricide du mauvais prétexte qu'il avoit sauté par-dessus les nouveaux murs de la ville à dessein de l'insulter. Pour lors Rome ne contenoit pas plus d'un millier de maisons, ou plutôt de chaumieres. Il n'y avoit point de femmes pour perpétuer cet établissement, parceque les peuples voisins ne vouloient pas donner leurs filles à ces brigands. Ceux-ci enleverent les filles des Sabins dans une fête publique qu'ils donnerent exprès; ce qui produisit entre ces deux nations une guerre qui se termina enfin par leur réunion.

Romulus, reconnu roi, commença à policer ses nouveaux citoyens, dont le nombre n'alloit qu'à 3300; il les divisa en trois tribus, chacune de mille hommes, et chaque tribu en dix curies de cent hommes; il forma un corps de cavalerie de 300 hommes, et choisit, pour lui servir de conseil, 100 personnes plus expérimentées que les

autres , auxquelles il donna le nom de sénateurs.

Romulus fut assassiné. Son orgueil fut la véritable cause de sa mort : les sénateurs , qui lui devoient servir de conseil pour régler les affaires du peuple , ne pouvant plus souffrir ses mépris , résolurent de le massacrer. En effet , comme il étoit occupé à faire la revue de ses troupes , hors d'un fauxbourg de Rome , auprès du marais de Caprée , il s'éleva tout-à-coup un orage et une éclipse de soleil : les sénateurs prirent ce temps pour faire leur coup , et firent accroire au peuple que Romulus avoit été enlevé dans le ciel par un tourbillon. Il régna 38 ans. On remarque parmi ses loix qu'il défendit aux femmes de boire du vin , et qu'il regardoit l'adultere comme un effet de cette pernicieuse liqueur.

C'est lui qui fit les années de 10 mois , commençant par celui de mars : son successeur y ajouta janvier et février.

Le peuple resta une année sans se choisir de roi : mais enfin il donna la couronne à Numa Pompilius , qui commença son règne par pacifier la ville et par faire des loix touchant la religion ; il fit battre monnoie et construire le temple de Janus. Le chef-d'œuvre de sa politique consiste à avoir resserré les premiers liens de l'union des Romains et des Sabins en les rangeant selon les professions en différentes classes , et en accordant à chacune de ces communautés

une cour de justice séparée. Pour s'attirer la confiance des peuples crédules, il se retiroit souvent dans les bois, où il feignoit d'avoir communication avec la divinité qui l'instruisoit de tout ce qu'il avoit à faire. Il mourut après un regne de 43 ans.

Tullus Hostilius lui succéda. Ce prince apprit aux Romains l'art de faire la guerre, et remporta de grands avantages sur ses voisins. Ce fut sous lui que se donna le combat des trois Curiaces et des trois Horaces, qui fixa les habitants d'Albe sous la domination de Rome.

Trois Curiaces et deux Horaces périrent; Rome triompha par l'adresse du dernier des Horaces. Celui-ci, rentrant dans Rome victorieux, rencontra sa sœur qui devoit épouser un des Curiaces; elle lui fit les plus violentes imprécations: Horace, fier de sa victoire, lui passa son épée au travers du corps. On l'arrêta; il fut condamné par les Duumvirs à mourir. Il en appella devant le peuple, où il fut absous, plutôt par admiration de son courage que par la justice de sa cause. Tullus Hostilius mourut après avoir régné 32 ans.

Ancus Martius fut le quatrième roi de Rome. Il s'appliqua à policer et à augmenter la ville de Rome. Il sut faire la guerre avec vigueur lorsqu'il fallut, et soutint par les armes la réputation que Rome s'étoit déjà faite. Il mourut après un regne de 24 ans, laissant la tutele de ses enfants à Tar-

quin, qui avoit quitté sa patrie pour s'établir à Rome, où ses richesses, sa valeur, sa sagesse et ses manieres nobles lui gagnerent la confiance et l'amitié du peuple.

Tarquin dit l'Ancien succéda à Ancus Martius. On ne le prit d'abord que comme tuteur des enfants de son prédécesseur ; mais il fit tant, qu'il se mit la couronne sur la tête. Il augmenta le nombre des sénateurs et des chevaliers, fit construire le cirque ; et, pour entretenir l'humeur guerrière, il y faisoit combattre des gladiateurs et des bêtes farouches ; il vainquit les Toscans et prit de cette nation les faisceaux d'armes et les autres marques de la royauté.

Le sixieme roi fut Servius Tullius, né d'une captive qui avoit été donnée à Tarquin à cause de sa noblesse et de sa beauté. Il fut élevé dans le palais avec les enfants de Tarquin l'Ancien, qui en fit son gendre à la sollicitation de sa femme Tanaquille. Ainsi ils travaillèrent à son élévation à l'exclusion de leurs propres enfants, à qui le peuple romain le préféra parcequ'ils étoient trop jeunes. Il fit de beaux réglemens pour le bien public, soumit les Toscans révoltés, et domta les Véiens. Ensuite il fit une exacte numération des citoyens de Rome, et leur imposa une taxe proportionnelle, qui se levoit tous les cinq ans.

Ce roi avoit deux filles d'un caractere bien différent, qui épouserent les deux Tar-

quins, Aruns et Lucius : ces deux freres étoient aussi différens que les deux sœurs. La vertueuse avoit épousé le vicieux Tarquin ; et le vertueux Tarquin la vicieuse Tullie.

Lucius et Tullie conspirerent contre le roi leur pere, et se préparerent à l'exécution de ce crime, Lucius en assassinant son épouse, sœur de Tullie, et Tullie en assassinant son époux, frere de Tarquin. Dé-
gagés alors des nœuds qui empêchoient leurs efforts criminels, unis par des liens d'un mariage monstrueux, ils s'animerent au parricide. Tarquin se plaça sur le trône, en chassa son beau-pere, et le fit assassiner après un regne de 44 ans.

Le célèbre Esope, et les sept sages de la Grece, parurent pendant cette époque. Voici leurs noms :

1. Thalès de Milet, qui vivoit du temps de Crésus.

2. Pittacus, prince de Mitylene : une de ses maximes étoit de ne mentir jamais.

3. Bias, natif de Priene, ville de Carie : il répondit à un impie railleur, qui lui demandoit ce que faisoit la divine providence au ciel, » qu'elle abaissoit les choses hautes » et qu'elle élevoit les basses ».

Il disoit encore » qu'il falloit rapporter » tout aux dieux. L'étude de la sagesse de-
voit, selon lui, occuper toute la vie : c'é-
toit un viatique dont il falloit faire provi-
sion dès sa jeunesse pour n'en point man-
quer dans la vieillesse ».

4. Solon de Salamine, qui réforma les loix des Athéniens: il tenoit pour maxime sûre que pour bien commander il faut avoir appris auparavant à bien obéir.

5. Myson, natif de Chêne, village de Sparte.

6. Cléobule de Linde.

7. Chilon de Lacédémone, dont il fut le premier magistrat ou épheure: sa maxime étoit » de se donner de garde de soi-même ».

HISTOIRE SACRÉE.

D. Combien y eut-il de rois de Juda?

R. Vingt, dont voici les noms: 1 Roboam; 2 Abias; 3 Asa; 4 Josaphat; 5 Joram; 6 Ochosias; 7 Athalie, reine; 8 Joas; 9 Amasias; 10 Osias; 11 Joathan; 12 Achaz; 13 Ezéchias; 14 Manassès; 15 Amon; 16 Josias; 17 Joachas; 18 Joachim; 19 Jéchonias; 20 Sédécias.

D. Combien y eut-il de rois d'Israël?

R. Dix-neuf, dont voici les noms: 1 Jérобоam; 2 Nadab; 3 Baasa; 4 Ela; 5 Zambri; 6 Amri; 7 Achab; 8 Ochosias; 9 Joram; 10 Jéhu; 11 Joachas; 12 Joas; 13 Jérобоam; 14 Zacharie; 15 Sellum; 16 Manahem; 17 Phacée, fils de Manahem; 18 Phacée, fils de Romélie; 19 Osée.

D. Comment vécutent les rois de Juda?

R. La plupart ont eu de grands défauts, dont le principal est d'avoir souffert dans leurs états des autels illégitimes, qu'on appelloit les hauts lieux. Plusieurs se sont

distingués par leurs crimes et leur impiété. Tels ont été Roboam, Abias, Joram, Ochozias, Athalie, Joas à la fin de son regne, Amasias, Achaz; Manassès, qui, en punition de son impiété, fut mené captif à Babylone, où il se convertit à Dieu, fit pénitence, fut rétabli sur son trône, et mourut saintement; Amon, qui imita Manassès son pere dans son impiété, et non dans sa pénitence; Joachas, Joachim, et Sédécias, qui fut mené captif à Babylone avec tout le peuple, et fut le dernier des rois. Ezéchias, un des meilleurs princes de la maison de David, fit r'ouvrir le temple de Jérusalem, ordonna de purifier le lieu saint qui avoit été profané, abattit les bois sacrés où l'on adoroit de fausses divinités, brisa le serpent d'airain que Moïse avoit élevé et dont on avoit fait une idole, rétablit les prêtres et les lévites dans toutes leurs fonctions. Dieu, pour le récompenser de sa fidélité, permit qu'il battît les Philistins, et dans toutes ses afflictions lui donna le prophete Isaïe pour consolateur.

Sennachérib, fils de Salmanasar, étant venu mettre le siege devant Jérusalem, disoit hautement que le Dieu des Juifs ne pouvoit délivrer cette ville de sa puissance; mais le prophete Isaïe vint rassurer Ezéchias, et lui prédit que l'ennemi se verroit en très peu de temps obligé de lever le siege. En effet, la nuit suivante, un ange extermina 185000 hommes de son armée

avec tous leurs chefs, et Sennachérib ayant été contraint de retourner à Ninive, y fut tué par ses deux fils. Ces parricides se retirèrent en Arménie et abandonnerent le royaume à Assar Addon, qui étoit leur cadet. A peine Ezéchias fut-il délivré de ses ennemis, qu'il tomba malade, et le prophete Isaïe vint lui annoncer qu'il en mourroit. Mais ce prince, ayant recours aux larmes et aux prieres, obtint non seulement de Dieu sa guérison, mais encore une prolongation de quinze ans : trois jours après, le roi alla remercier Dieu des 15 années de vie qu'il venoit de lui accorder. Il régna 29 ans avec beaucoup de gloire et une grande piété.

Après la mort d'Ezéchias, Manassès son fils, âgé seulement de 12 ans, monta sur le trône de Juda. Son regne fut de 55 ans. Il commit toutes les impiétés dont l'esprit humain est capable, se livra tout entier à l'idolâtrie, et fit couper en deux le prophete Isaïe, qui étoit du sang royal ; mais Dieu le punit en permettant qu'il fût mené captif à Babylone, où le roi Mérodac l'enferma dans une affreuse prison. Il y reconnut sa faute, en demanda pardon à Dieu, et fut rétabli sur le trône.

Josias fut le seul de ses descendants qui profita de son châtiment et qui donna des marques de sa piété en détruisant les bois et les autels consacrés aux faux dieux. Il mourut au grand regret de ses sujets, après

les avoir gouvernés pendant 31 ans. Joachas, le cadet de ses fils, s'empara de ses états; mais il en fut chassé au bout de trois mois par Néchao, roi d'Egypte, qui mit Joachim à sa place. Nabuchodonosor, irrité de l'alliance de Néchao avec Joachim, leur déclara la guerre; et, après avoir défait leurs troupes, il mit le siege devant Jérusalem, la prit, et fit prisonnier Joachim la quatrième année de son regne. Après avoir resté quelque temps à Babylone, il fut renvoyé à Jérusalem à condition qu'il paieroit un tribut; mais il se révolta une seconde fois, et Nabuchodonosor le fit tuer et fit jeter son corps à la voirie, ainsi que Jérémie l'avoit prédit. Ce prince plaça sur le trône Jéchonias, qui n'y demeura que trois mois; lui ayant manqué de reconnoissance, il le fit conduire à Babylone, lui, sa femme, ses enfants, et les grands du royaume, dont Ezéchiel et Mardochée furent du nombre, et donna ce royaume délabré à Sédécias, oncle de Jéchonias.

Ce nouveau prince, nonobstant tout ce qui étoit déjà arrivé, et quoi que lui eût prédit le prophete Jérémie, ne laissa pas de continuer dans les impiétés et dans les cruautés de ses prédécesseurs; il se révolta même contre Nabuchodonosor. Ce prince revint assiéger Jérusalem, et après l'avoir prise, il en fit raser les murailles, brûla le temple et tout le reste de la ville, et fit mourir en sa présence les enfants et les

amis de Sédécias, lui fit crever les yeux à lui-même, et l'enchaîna avec les autres captifs pour le conduire à Babylone. C'est ainsi que finit le royaume de Juda après avoir subsisté 487 ans sous le regne de vingt rois. Le prophete Jérémie et quelques autres eurent la liberté de rester en Judée.

D. Comment avoit fini le royaume d'Israël avant la destruction de celui de Juda?

R. Salmanasar, roi d'Assyrie, ayant découvert qu'Osée, qu'il avoit rendu son tributaire, avoit envoyé des ambassadeurs au roi d'Egypte pour s'affranchir du joug des Assyriens et du tribut qu'il leur payoit, vint l'assiéger dans Samarie, se rendit maître de cette ville, et, après un siege de trois ans, fit mettre le roi aux fers, et dispersa le reste des Israélites dans les terres de son obéissance, où ils furent tellement confondus, qu'on ne put plus en découvrir aucune trace. Ainsi finit le royaume d'Israël après avoir duré 255 ans.

Tous les rois d'Israël ont été les imitateurs de Jéroboam, et comme lui ont adoré les veaux d'or et fomenté par impiété ou par politique le schisme et l'idolâtrie des dix tribus.

Cependant Dieu n'abandonna pas absolument les peuples du royaume d'Israël. Ils eurent aussi toujours des prophetes pour les faire rentrer en eux-mêmes, et pour soutenir dans la véritable religion ceux d'entre les Israélites qui ne participoient pas

au culte impie et sacrilege des veaux d'or. Elie et Elisée, ces deux grands prophètes par qui Dieu opéra tant de merveilles, vécutrent dans le royaume d'Israël.

VIII. ÉPOQUE:

La liberté rendue aux Juifs. 3468-3802.

HISTOIRE SACRÉE.

D. COMBIEN de temps les Juifs resterent-ils captifs à Babylone?

R. Soixante et dix ans. Les crimes des Juifs étant montés à leur comble, Dieu suscita le roi de Babylone qui se rendit maître de la Judée, prit et brûla Jérusalem, en rasa les murailles, et emmena les Juifs, avec leur roi Jéchonias, captifs à Babylone.

Il y eut divers grands hommes qui soutinrent ce peuple et par leur crédit et par leurs instructions : tels furent Zorobabel, Daniel, Ezéchiel, Néhémias, Esdras, et quelques autres. Mais comme la captivité devoit durer 70 ans selon la prophétie de Jérémie, ils ne recouvrèrent leur liberté que sous le roi Cyrus, que Dieu avoit désigné, près de 200 ans auparavant, pour être protecteur de son peuple, et qui s'étoit rendu maître de tout l'orient. Ce prince, ayant su que les prophètes avoient prédit que le temple de Jérusalem seroit rebâti sous son regne, permit

mit à tous les Juifs de retourner en Judée sous la conduite de Zorobabel, qui descendoit des rois de Juda. Cyrus ne se contenta pas de leur accorder la liberté, il leur rendit encore tous les vases sacrés et tout ce qui servoit aux sacrifices. Il fit même donner de l'argent aux plus pauvres d'entre eux pour faire leur voyage, et ils se rendirent à Jérusalem au nombre de 42360 hommes. Dès lors il n'y eut plus de distinction entre les Juifs des dix tribus qui purent revenir, avec les deux autres : la tribu de Juda donna son nom à toute la nation, qui fut appelée nation juive. Zorobabel trouva de la difficulté à rétablir le temple et la ville. Les Samaritains traverserent le dessein des Juifs par toutes sortes d'artifices : ils obtinrent de Cambyse, fils de Cyrus, un édit qui obligeoit les Juifs d'interrompre leur travail, qu'ils ne purent reprendre que 70 ans après le premier édit de Cyrus, sous Néhémie; mais avec tant d'opposition de la part des Samaritains, qu'ils furent obligés, en bâtissant les murailles de Jérusalem d'une main, de tenir de l'autre leur épée pour se défendre.

Les Juifs vivoient alors sous la domination des Perses, dont la monarchie dura 206 ans sous 12 rois, dont le dernier fut Darius Codoman, qu'Alexandre, roi de Macédoine, détrôna.

A la faveur d'un tribut assez léger que les Juifs payoient à ces rois, ils vivoient se-

lon leurs loix, et les pontifes conduisoient le peuple. La nation composoit un corps de république gouvernée par les grands-prêtres et par le conseil souverain de la nation, qui fut nommé le Sanhedrin. Esdras, prêtre lui-même et docteur de la loi, et Néhémias gouverneur, réformèrent tous les abus que la captivité avoit introduits, et firent garder la loi dans sa pureté. Le peuple pleura avec eux les transgressions qui lui avoient attiré ces grands châtimens (1), et reconnut que Moïse les avoit prédits. Tous ensemble lurent dans les saints livres les menaces de l'homme de Dieu; ils en virent l'accomplissement: l'oracle de Jérémie, et le retour tant promis après les soixante et dix ans de captivité, les étonnerent et les consolèrent. Ils adorèrent les jugemens de Dieu, et, réconciliés avec lui, ils vécurent en paix; on n'entendit plus parler d'idolâtrie parmi eux: et, ce qui est bien plus remarquable, c'est que, depuis le temps de Néhémie jusqu'à l'arrivée du Messie, il ne parut plus de prophète. Dieu voulut donner à la majesté de son fils, dit M. Bossuet, de faire taire les prophètes pendant tout ce temps pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous les oracles.

HISTOIRE PROFANE.

D. Quel fut le dernier roi des Romains?

(1) Bossuet, *Hist. universelle*.

R. Tarquin le Superbe, ainsi nommé à cause de son insolence et de son orgueil, étoit fils du premier roi de ce nom, et épousa la cruelle Tullie, fille de son prédécesseur. Ce fut par l'avis de cette femme qu'après avoir jeté Servius Tullius, son beau-pere, en bas du trône dans le sénat même, il fit tuer ce vénérable vieillard. Comme on l'emportoit tout meurtri de sa chute, cette barbare princesse, dans l'impatience de se placer sur le trône avec son mari, aima mieux fouler aux pieds de ses chevaux le corps sanglant de son pere que de se détourner un peu de son droit chemin. Tarquin fut le premier qui fit mettre les fers aux mains et aux pieds des prisonniers; il se livra à toutes sortes de violences, et conduisit Rome en tyran plutôt qu'en roi. Ses enfants mêmes, autorisés par ses excès, s'abandonnerent aux passions les plus brutales; et les Romains, ennuyés de sa domination et choqués de l'outrage que son fils Sextus Tarquin avoit fait à Lucrece, femme de Collatin, le chasserent, et abolirent la royauté qu'il avoit tenue 25 ans.

Lucrece, cette vertueuse Romaine, ne pouvant survivre à la violence qu'elle venoit de souffrir, ayant fait à son pere, à son mari, et à quelques amis, le récit de sa malheureuse aventure, les engagea par serment à venger un honneur qu'on lui avoit ravi sans qu'elle l'eût perdu, et leur remit entre les mains le poignard dont

elle se perça le sein à leurs yeux.

Le gouvernement des rois de Rome dura près de 245 ans sous la puissance de sept rois consécutifs.

L'autorité de deux consuls succéda à celle des rois : leur pouvoir ne dura qu'un an. L. Junius Brutus, avec Tarquinius Collatinus, furent nommés les premiers.

Les deux enfants de Brutus s'étant laissés gagner par Tarquin, Brutus leur fit couper la tête en sa présence. Porsenna, roi d'Etrurie, entreprit de remettre les Tarquins sur le trône, et pour cet effet il arma pour eux, et vint assiéger Rome; mais Horatius Coclès, s'étant présenté seul sur un pont de bois, fit tête à l'armée ennemie, et en soutint tous les efforts jusqu'à ce que le pont ayant été rompu par derrière, cet intrépide Romain se jeta dans le Tibre et regagna sain et sauf le camp des Romains malgré les traits auxquels il étoit en butte de tous côtés.

Mucius Scevola voulut aussi, par quelque action hardie, obliger Porsenna à lever le siège. Il se glissa secrètement dans son camp dans le dessein de le tuer. Mais, trompé par la ressemblance qu'un de ses secrétaires avoit avec ce prince, il tua le secrétaire au lieu de Porsenna; et, ayant été conduit à son tribunal, il mit avec une contenance ferme et hardie sa main droite dans le feu, la brûla pour la punir de son erreur. Il déclara en même temps à Porsenna que

350 des plus considérables de la jeunesse romaine avoient formé le même dessein contre sa personne. Ces menaces effrayèrent Porsenna et l'obligerent à présenter des conditions de paix aux Romains. Tarquin n'ayant plus de ressource, fut contraint de se retirer à Cumès, où il mourut.

Valerius succéda au consulat : on lui donna le nom de Publicola à cause des différens réglemens qu'il établit en faveur du peuple, et surtout la loi qui permit d'appeler des consuls à l'assemblée du peuple, et qui fut appelée de son nom la loi *Valeria*.

Comme on n'avoit point d'égard aux richesses quand on faisoit des sénateurs, mais à l'intégrité des gens et à leurs bonnes mœurs, Valerius mourut si pauvre, qu'on fut obligé de faire une collecte pour l'enterrer. On régla ensuite le bien que devoit avoir un sénateur pour soutenir sa dignité.

D. Combien les Romains eurent-ils de guerres à soutenir pendant cette époque?

R. Dix.

La première fut celle d'Etrurie ou de Porsenna.

La deuxième, celle des Latins, où Manlius, gendre de Tarquin, fut battu près du lac de Regille.

La troisième est celle contre les Volsques.

La richesse des sénateurs et la pauvreté des plébéïens donnerent naissance aux tribuns du peuple ; ce qui forma une espèce de démocratie qui donnoit au peuple le

meilleure partie du gouvernement. Les tribuns convoquoient à leur choix l'assemblée du peuple. Coriolan, trop hautain, s'opposa à leurs entreprises ; les tribuns l'obligèrent à rendre compte de sa conduite devant le peuple ; il refusa ce tribunal, et, le sénat l'ayant abandonné, il fut exilé et se réfugia chez les Volsques. Avec le secours qu'il en reçut il conquit presque tout l'état des Romains et les réduisit à députer vers lui sa mère et sa femme, accompagnées de toutes les dames romaines revêtues de deuil. Un spectacle si touchant désarma Coriolan ; mais les Volsques le firent mourir à son retour par le dépit de Tullius Accius, jaloux de sa gloire, et qui avoit eu le commandement avec lui.

Les Romains, pour conserver la mémoire de ce bienfait procuré par des femmes, édifièrent un temple qu'ils consacrerent à la fortune des femmes.

Cependant le pouvoir des tribuns étoit redoutable ; ils vouloient exterminer tout le sénat.

Cassius proposa la loi *Agraria* pour les pauvres plébéiens, loi qui partageoit les terres nouvellement conquises et celles qui, appartenant de droit à la république, avoient été usurpées par la noblesse. Le peuple, monstre féroce et sans raison, que les largesses seules adoucissent, animé par les tribuns, ne vouloit point s'enrôler qu'on n'eût mis cette loi à exécution.

Rome, à la veille de sa perte, fut chercher Cincinnatus à sa charrue pour commander en qualité de consul : il la délivra de ses ennemis et retourna à sa chaumière. Il fut rappelé de nouveau en qualité de dictateur : il tira un consul des mains des ennemis et rentra triomphant dans Rome.

La guerre des Véiens et des Falisques fut la quatrième.

L'illustre famille des Fabiens donna imprudemment dans une embuscade et périt presque entièrement. Les Romains, irrités de ce mauvais succès, attaquèrent Veies et la prirent après un siège de dix années. Veies fut pillée et saccagée, et le sénat la convertit en colonie romaine.

Les Falisques, craignant le même sort, fondirent sur le territoire des Romains : on marcha droit à Falère, capitale des Falisques.

Camille, général de l'armée romaine, fit une action bien remarquable. Dans le temps qu'il assiégeoit cette place, un maître d'école s'avisa de conduire au camp des Romains tous les jeunes gens de la ville de l'éducation desquels il étoit chargé, prétendant par ce crime donner des otages aux Romains et en recevoir quelque récompense. Mais Camille, ayant horreur de ce lâche procédé, renvoya les enfants dans la ville avec leur précepteur, qu'il abandonna à la discrétion de ses disciples. Cette générosité fit faire la paix.

Cependant Camille s'opposoit avec fermeté aux tribuns du peuple, qui propo-
soient de nouveau le partage des terres con-
quises : on l'accusa de malversation ; on le
condamna à une amende pécuniaire, et on
l'exila. Ce grand homme, partant pour son
exil, jeta les yeux sur le Capitole et pria les
dieux de venger son bannissement.

La cinquieme guerre et la plus désavan-
tageuse que les Romains eurent à soutenir,
fut celle des Gaulois. Brennus leur général
prit Rome, la pillà, et la réduisit en cen-
dres. Il alloit infailliblement détruire toute
la république sans la vigoureuse résistance
que fit Manlius Torquatus, enfermé dans le
Capitole. Ce général ayant recueilli les dé-
bris de l'armée défaite, repoussa les Gau-
lois dans cinq batailles consécutives, et éten-
dit le domaine des Romains par de nou-
velles victoires sur leurs voisins. Torquatus
ayant ensuite été soupçonné de s'être voulu
faire élire roi, fut précipité du haut du Ca-
pitole qu'il avoit si généreusement défendu.

La guerre des Samnites fut la sixieme.
Les Romains y furent défaits et contraints
de passer sous le joug ; mais ils se venge-
rent de cet affront et firent le même traite-
ment aux Samnites. Cette guerre dura 50
ans.

La septieme fut la seconde guerre des
Latins, où Manlius condamna son fils à
mort pour avoir combattu sans en avoir re-
çu l'ordre, quoiqu'il revînt tout couvert de

gloire. Il crut qu'il devoit, par un exemple si terrible, affermir la discipline militaire, même aux dépens de sa propre douleur. P. Décius sacrifia aussi sa vie pour sauver sa patrie : il se jeta au plus fort de la mêlée parmi les ennemis. Cette action redonna du courage aux légions, et les Romains remportèrent une victoire complète.

La huitième guerre fut celle qu'ils firent contre ceux de Tarente pour tirer raison de l'outrage que ce peuple avoit fait à leurs ambassadeurs. Pyrrhus, roi d'Épire, étant venu au secours des Tarentins, trouva des ennemis redoutables dans les Romains, et fut forcé de quitter l'Italie. Il gagna cependant la première victoire; mais il avoua qu'elle lui avoit autant coûté que s'il l'eût perdue. Les Tarentins firent leur paix en se soumettant aux Romains; Tarente fut démolie : son luxe y fit trouver des dépouilles immenses.

La querelle des Messinois, alliés des Romains, avec Hiéron, roi de Syracuse, allié des Carthaginois, donna lieu à la neuvième guerre, que l'on nomma première guerre punique. Les Romains envoyèrent du secours aux Messinois, et les Carthaginois en donnèrent à Hiéron, roi de Syracuse. Les premiers, après avoir obligé ce prince de leur demander la paix qu'ils lui accordèrent, réduisirent à leur obéissance plusieurs villes de la Sicile. Ce traité fut extrêmement avantageux aux Romains; ils tirèrent

de ce roi allié et puissant la subsistance de leurs troupes en Sicile, et y trouverent des moyens efficaces d'augmenter leurs forces maritimes et de se former à cette nouvelle manœuvre. C. Duillius, amiral de la flotte romaine, vainquit aussi sur mer les Carthaginois et reçut les honneurs du premier triomphe naval. Peu de temps après, Attilius Regulus prit les isles de Lipari et de Malte, emporta Tunis de force, et quelques autres villes des dépendances de Carthage, et vint mettre le siege devant cette ville; mais il fut vaincu par Xantippe, Lacédémonien, qui étoit venu au secours de la ville, et tomba entre les mains des ennemis, qui le firent prisonnier. Cette disgrâce fit plus éclater la vertu de ce grand homme que n'auroit fait une victoire. Les ennemis l'ayant envoyé sur sa parole à Rome pour traiter de la rançon des prisonniers, il employa les plus fortes raisons pour détourner les Romains d'un traité qui étoit désavantageux à sa patrie, quoique son salut et celui de sa famille dépendît de l'exécution de cette affaire.

Pour ne point manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'ennemi, il retourna à Carthage, où on le renferma dans un tonneau rempli de pointes de clous, dans lequel il expira. Cependant les Carthaginois furent forcés par le consul Catulus de recevoir la paix aux conditions que leur avoit offertes Regulus; savoir, d'abandonner la Sicile,

la Sardaigne et les autres isles, et de payer un tribut de 1200 talents pendant vingt années. Telle fut la fin de la première guerre punique, qui ne put être terminée qu'en vingt ans. On ferma le temple de Janus pour la deuxième fois, environ l'an 500 de Rome.

Dans l'intervalle de la première à la seconde guerre punique, le sénat arma contre Teuta, reine d'Illyrie, dont les corsaires avoient pillé les marchands sujets et alliés de la république, et qui avoit eu l'audace de faire assassiner un ambassadeur romain. Battue de toutes parts, cette reine fut obligée de demander la paix, qu'elle obtint à condition de payer un tribut annuel et de céder une partie de ses états.

D. Quel fut le sujet de la seconde guerre punique?

R. Carthage, lasse de payer le tribut et d'obéir, reprit la guerre et mit à la tête des troupes Annibal, né soldat, grand capitaine, infini dans ses ressources, habile à jeter les autres dans le péril et à s'en tirer lui-même. Il commença par s'emparer de Sagonte en Espagne, qui s'étoit mise sous la puissance des Romains; il la pilla, fit prisonniers tous les habitants, et y trouva des richesses suffisantes pour faire la guerre aux Romains. Le sénat de Rome envoya des députés à Carthage pour demander justice contre Annibal, qui, de son chef, avoit violé la paix qui étoit entre les deux républiques. Les Carthaginois ayant fait exami-

ner les plaintes des Romains, firent réponse aux députés que la paix qui étoit entre Rome et Carthage n'étoit qu'une paix particulière faite par Asdrubal sans le consentement du sénat de Carthage, et qu'ainsi les Carthaginois la pouvoient rompre; ajoutant que cette paix ne regardoit point l'Espagne, et encore moins Sagonte, qui n'étoit pas dans l'alliance des Romains au temps de cette guerre. Les députés leur déclarèrent qu'ils avoient ordre de leur proposer ou la paix ou la guerre: les Carthaginois laisserent l'option aux Romains, qui se déterminèrent à la guerre. Ainsi la deuxième guerre punique fut résolue et déclarée par les Romains. Elle fut moins longue, mais plus sanglante et plus dangereuse pour Rome qu'aucune guerre précédente. Rome y pensa périr; mais son bonheur et son courage la rendirent victorieuse de Carthage, qui fut presque entièrement détruite.

Le sénat de Rome chargea Titus Sempronius et le consul Cornelius Scipion d'attaquer les Carthaginois en Afrique et en Espagne. Annibal, après la prise de Sagonte, se mit en chemin par les Gaules pour entrer en Italie, et se fraya un chemin à travers les Alpes. Les neiges, les glaces, le froid, les précipices, des montagnards sauvages et furieux, ne firent que retarder sa course. Le consul P. Cornelius Scipion vint à sa rencontre jusqu'à la ville de Tessin, à présent nommée Pavie. Annibal

remporta la victoire : Scipion eût été pris ou tué si la valeur de Scipion son fils ne l'eût dégagé des mains de l'ennemi. Sempronius son collègue ne fut pas plus heureux que lui ; car il fut battu proche la rivière de Trébie dans le temps qu'il venoit à son secours. Annibal, renforcé par les Gaulois, quitta le Milanois et s'avança dans la Toscane, préférant le plus court chemin : il s'engagea dans un marais, dont il ne put sortir qu'après quatre jours de marche et de fatigues incroyables : il y perdit un œil, ses bagages, ses éléphants, excepté celui qu'il montoit. Rome, s'oubliant dans le choix de ses généraux, avoit créé pour consul Flaminius, bon orateur, mais mauvais capitaine. Annibal le brava. Le consul, sans vouloir attendre son collègue, attaqua Annibal près du lac de Thrasymane, où il fut défait avec quinze mille des siens, sans compter six mille prisonniers.

Rome mit alors à la tête de ses troupes Fabius le Temporiseur, général admirable, qui savoit asservir tous ses ressentiments à l'amour de sa patrie. Ce grand homme borna ses opérations à suivre les Carthaginois sans quitter les hauteurs, à les harceler dans leurs marches, à leur couper les vivres, à resserrer leurs quartiers, et à éviter l'effort impétueux de la cavalerie numide.

La dictature de Fabius expirée, on créa des consuls aussi mal assortis entre eux qu'il le falloit pour achever de ruiner l'état,

Le premier, Paul Emile, étoit un praticien illustre ; le second, Terencius Varron, un plébéen sans mérite. Fabius avertit Paul Emile de se précautionner autant contre la témérité de son collègue que contre les ruses d'Annibal. Ce général ayant choisi un terrain avantageux, présenta la bataille à Varron qui commandoit ce jour-là. La victoire d'Annibal fut si complète, que les Carthaginois ne cessèrent le carnage que par lassitude, et jusqu'à ce qu'Annibal leur criât : *C'est assez*. Telle fut la célèbre journée de Cannes, où il demeura sur le champ de bataille plus de 45000 citoyens romains. Le consul Paul Emile et 80 sénateurs furent trouvés parmi les morts. Il y périt un si grand nombre de chevaliers romains, qu'on envoya un boisseau rempli d'anneaux d'or à Carthage. Enfin, Rome fut réduite à de telles extrémités, que sa ruine auroit été infaillible, si Annibal eût su profiter de sa victoire : mais s'étant emparé de Capoue, il se laissa amollir par les délices de cette ville, et par celles de la Campanie ; il oublia que Rome étoit aux abois, et qu'il l'auroit prise s'il eût marché de ce côté-là.

Les Romains, après s'être remis de leur frayeur, remportèrent sur Annibal, à la journée de Nole, un avantage qui les rassura : ils envoyèrent en Espagne les freres Scipions qui y furent tués ; mais le jeune Scipion y fit de grands progrès, emporta de force Carthage la neuve, fit prisonnier Ma-

gon , général des Carthaginois , se rendit maître de tout ce que les Carthaginois y possédoient , et en chassa Asdrubal , frere d'Annibal. Ce dernier cependant se réveilla de sa léthargie , et vint , mais trop tard , se présenter aux portes de Rome. Il la trouva trop bien gardée pour oser rien entreprendre. Asdrubal s'avança vers l'Italie pour se joindre à son frere Annibal : mais il fut arrêté en chemin par les consuls Salinator et Claudius Nero , qui le battirent dans le duché d'Urbain , près de la riviere de Métaurus. Il y perdit la vie , et plus de 50000 hommes qu'il avoit avec lui furent taillés en pieces. Claudius Nero fit jeter sa tête dans le camp d'Annibal , qui perdit pour lors toute espérance de se maintenir en Italie. Quelque temps après , les Carthaginois le rappellerent en Afrique pour l'opposer au jeune Scipion que la fortune accompagnoit par-tout ; mais il y fut aussi malheureux qu'en Italie. Alors , les Carthaginois reçurent la paix que Scipion leur accorda , à condition qu'ils rendroient aux Romains les captifs , les déserteurs , et tout ce qu'on avoit pris jusqu'alors , et une rançon de trente millions ; et ce général fut surnommé l'*Africain*.

ALEXANDRE LE GRAND.

La monarchie des Macédoniens commença avec Philippe , pere d'Alexandre le Grand. Ce prince , malgré les oppositions

des Perses, les difficultés que lui suscitoit dans Athenes l'éloquence de Démosthene, assujettit toute la Grece à la journée de Chéronée; et son fils, dans cette fameuse bataille, à l'âge de dix-huit ans, enfonça les troupes thébaines de la discipline d'Épaminondas, et entre autres la *troupe sacrée*, qui se croyoit invincible. Enfin ce jeune prince, plein des plus hauts desseins, médite la ruine des Perses, distribue tous ses biens à ses amis, et ne se réserve que l'espérance.

La premiere bataille qu'il gagna contre Darius fut celle du Granique, dans la Phrygie, l'an 420 de Rome.

La seconde, en Cilicie, près de la ville d'Issus, où la mere, la femme, le fils et la fille de Darius furent faits prisonniers.

La troisieme, auprès d'Arbelles, l'an 423 de Rome. Darius, après cette dernière bataille, se sauva dans la Médie, où Bessus, qui l'avoit accompagné, le fit tuer. Alexandre, touché de cette mort, poursuivit Bessus, lui fit couper le nez et les oreilles, et le fit attacher sur une croix.

En 427, Alexandre défit encore Porus, roi des Indes. On lui donna le surnom de *Grand* à cause des grandes conquêtes qu'il fit en très peu de temps. Peu s'en fallut qu'il ne fit aussi la guerre aux Juifs qui lui avoient refusé du secours; mais Dieu lui changea le cœur à l'approche du grand-prêtre Jaddus, qui vint au-devant de lui avec ses habits pontificaux. Ce prince, saisi de respect, se

prosterna devant le pontife. Il confirma ensuite aux Juifs tous leurs privilèges, et leur fit des présents. Ce monarque permit à Manassès, frère de Jaddus, gouverneur de Samarie, de bâtir un temple sur la montagne de Garisim, et mourut dans Babylone, de poison ou de débauche. Il étoit âgé de 32 ans. Après sa mort, ses conquêtes furent partagées entre trois de ses capitaines, qui formerent trois royaumes, celui d'Égypte en Afrique, de Macédoine en Europe, et de Syrie dans l'Asie. Par la suite, les Romains s'en emparèrent, et en firent des provinces dépendantes de leur empire.

Dans le courant de cette époque il y eut un grand nombre d'hommes illustres dans les sciences et dans les arts. Voici les principaux :

Les philosophes. *Anaximandre, Pythagore, Héraclite, Démocrite, Socrate, Platon, Diogene, Anaxagore, etc.*

Les orateurs. *Isocrate, Xénophon, Démosthène.*

Les peintres. *Zeuxis, Phidias, Apelles, etc.*

Hippocrate, l'inventeur de la médecine; Apollon le géometre.

Les historiens. *Hérodote, Thucydide et Polybe.*

Les poètes. *Anacréon, Eschyle, Sophocle, Pindare, Aristophane, Ménandre, Timon, Zoïle, Théocrite, Ennius, Plaute, et d'autres encore, qu'il seroit trop long de nommer.*

IX ÉPOQUE.

Scipion, ou Carthage vaincue. 3802-4000.

HISTOIRE PROFANE.

D. EN quelle année Carthage a-t-elle été vaincue?

R. En 3802, Scipion ayant battu les Carthaginois en Espagne, et jugeant qu'une forte diversion pourroit délivrer l'Italie du long et fâcheux séjour des Carthaginois, fit voile vers l'Afrique, vint à bout, en une seule bataille, d'abattre toutes les forces de son ennemi : il tua 40 mille Carthaginois ; et cette ville orgueilleuse fut si bien soumise, que depuis elle ne put se relever.

Annibal, désespéré du triste état de sa patrie, s'adressa à Antiochus, roi de Syrie ; après trois ans de sollicitations et d'importunités, il le détermina à se déclarer contre les Romains. Antiochus fut battu sur mer et sur terre par Scipion l'*Asiatique*, frere de l'Africain, et réduit à la triste nécessité de mendier la paix, qu'il ne reçut qu'à condition de payer les frais de la guerre, d'abandonner ses conquêtes en Asie, et de livrer Annibal. Cet infortuné capitaine se retira chez Prusias, roi de Bithynie, et ne s'y trouvant pas en sûreté, il aima mieux finir ses jours par le poison, que de tomber entre les mains des Romains.

Écoutez encore ici le célèbre prélat¹, rassembler toutes ces circonstances. » A l'âge de 24 ans, Scipion entreprend d'aller en Espagne, où son père et son oncle venoient de périr ; il attaque Carthage la neuve, comme s'il eût agi par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord. Tous ceux qui le voient sont gagnés au peuple romain ; les Carthaginois lui quittent l'Espagne ; à son abord en Afrique, les rois se donnent à lui. Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites ; Annibal, victorieux durant 16 ans, est vainement rappelé, et ne peut défendre sa patrie ; Scipion y donne la loi ; le nom d'*Africain* est sa récompense ».

Scipion joignoit à la grandeur de sa naissance des mœurs douces, affables, irréprochables, accompagnées d'un grand courage, et de toutes les vues nécessaires à un général. Ayant pris Carthage la neuve, il éleva un temple à la chasteté, pour empêcher la licence du soldat, qui se croit tout permis dans le pillage des villes conquises. Lui-même, pour en montrer l'exemple, refusa de voir une jeune princesse d'une beauté accomplie, qui étoit entre les prisonnières, et la renvoya au prince des Celtibériens, à qui elle étoit destinée et promise.

La famille des Scipions ne fut pas long-

(1) Bossuet, *Histoire universelle*.

temps à éprouver de fâcheux revers ; on l'accusa de péculat , c'est-à-dire d'avoir reçu de l'argent d'Antiochus pour faire la paix. Le grand Scipion se contenta de dire en plein sénat *qu'à pareil jour qu'on l'accusoit, il avoit vaincu les Carthaginois, qu'il étoit juste d'en remercier les dieux :* et il sortit du sénat, suivi du peuple.

D. Les Romains entreprirent-ils une troisieme guerre contre les Carthaginois ?

R. Carthage remuoit encore, et souffroit avec peine les loix que Scipion lui avoit imposées : les Romains résolurent sa perte totale, et la troisieme guerre punique fut entreprise. Carthage fut prise et réduite en cendres par Scipion Emilien ; la ville fut rasée, les citoyens dispersés, les fortifications démolies, et cette ancienne rivale des Romains, qui leur disputoit l'empire du monde depuis un siecle, anéantie : on en transporta toutes les richesses à Rome.

Différentes causes contribuerent à donner à Rome la supériorité sur Carthage.

1°. Deux partis opposés divisoient perpétuellement le sénat de Carthage ; les riches ne vouloient que la paix, et les pauvres y souhaitoient la guerre pour s'enrichir.

2°. L'avarice donnoit le ton aux délibérations ; on ne vouloit conquérir que pour amasser.

3°. Carthage ne combattoit qu'avec des troupes étrangères, de l'or et de l'argent ; l'unique avantage qu'elle avoit sur les Ro-

mais consistoit dans la marine.

4°. L'état étoit pauvre , et le particulier très riche.

5°. Carthage étoit en Afrique sans alliés ; une descente la réduisoit à l'extrémité.

A Rome, l'amour de la guerre étant l'ame de tous les ordres de l'état, tout le monde y étoit soldat ; la gloire y décidoit ; on ambitionnoit l'empire du monde ; on opposoit à des troupes étrangères des citoyens, des vertus, de la pauvreté, des alliés sans nombre , et autour de la capitale des colonies dispersées çà et là , qui étoient comme autant de remparts vivants et animés.

D. Quelles sont les autres guerres célèbres de cette époque ?

R. 1°. Celle de Persée et des Grecs.

2°. Celle contre Numance et contre Viriate.

3°. Celle contre Jugurtha.

4°. Celle contre les Teutons et les Cimbres.

5°. Celle contre Mithridate.

1°. Paul Emile ayant vaincu et pris Persée roi de Macédoine , le fit servir d'ornement à son triomphe. Métellus battit et fit prisonnier le faux Philippe , usurpateur du trône : ainsi la Macédoine fut entièrement assujettie , et réduite en province de l'empire romain.

La république des Achéens avoit pour capitale Corinthe ; cette ville étoit célèbre par son commerce ; les ambassadeurs des

Romains y furent insultés : Rome déclara la guerre à ces fiers républicains, prit leur ville et la détruisit la même année que Carthage.

2°. Les Romains regardoient Numance en Espagne comme une seconde Carthage. Scipion Emilien, le destructeur de Carthage, vint l'assiéger : elle soutint un siege de 10 ans. Cette guerre fut vive et meurtrière : enfin les Romains forcerent la ville et la raserent ; tous les habitants se tuerent de désespoir 14 ans après la destruction de Carthage.

Viriate, insigne brigand, ayant fait une invasion dans la Lusitanie, s'y maintint avec beaucoup de valeur contre les armées romaines ; on traita même de la paix à des conditions avantageuses pour l'usurpateur.

Dans ces circonstances, Tibérius Gracchus, petit-fils du premier Scipion, se fit élire tribun du peuple, et pour se venger du sénat et de la noblesse, il porta une loi qui defendoit à tout particulier de posséder plus de cinq cents acres de terre, et qui ordonnoit que le surplus fût divisé au peuple. Les troubles suivirent de près. Gracchus fut assommé sur la place publique, où il haranguoit avec trois cents hommes de la multitude. Caius son frere succéda à son animosité contre la noblesse ; il se fit élire un des triumvirs, et hâta l'exécution du partage des terres. Le jeune Scipion l'Africain, qui soutenoit la noblesse, fut trouvé

mort dans son lit. On soupçonna Caius de ce parricide : sa tête fut mise à prix ; il prévint le coup en se faisant tuer par un de ses esclaves. On cassa ensuite le plébiscite des Gracques, et le peuple fut obligé de céder à la force.

3°. Massinissa, prince africain, illustre par l'amitié des deux Scipions, laissa en mourant ses états à Micipsa son successeur. Ce prince eut deux enfants, Adherbal l'aîné, et Hiempsal ; il avoit encore un neveu appelé Jugurtha. Micipsa, le trouvant bien fait et de beaucoup d'esprit, l'éleva avec les princes ses enfants, et l'envoya secourir Scipion Emilien, qui assiégeoit Numance en Espagne.

Jugurtha, de retour en Numidie, après la mort de Micipsa, dressa des embûches à ses cohéritiers, tua Hiempsal ; et Adherbal étant allé à Rome pour demander justice, Jugurtha y envoya de l'argent, qui lui tint lieu de bon droit. Après différentes attaques, Adherbal fut pris et tué. La cruauté de cet usurpateur obligea enfin les Romains à faire passer des troupes en Numidie. Jugurtha, après avoir employé avec succès, contre ces redoutables ennemis, l'argent, la ruse et la force, fut livré par Bocchus, roi de Mauritanie, conduit à Rome, et enfin jeté dans une basse-fosse, où on le fit étrangler.

4°. Marius, dont les talents pour la guerre égaloient l'ambition, étoit en Afrique, lorsqu'il fut mandé pour s'opposer au torrent

impétueux de peuples inconnus qui menaçoient Rome d'une ruine totale : il délivra les Gaules et l'Italie de trois cents mille barbares venus de la Germanie , sous le nom de Teutons et de Cimbres ; il en défit , près de la ville d'Aix en Provence , deux cents mille , et en prit quatre-vingt mille ; et dans une seconde action il en tua cent quarante mille , et en prit soixante mille. Les femmes vengerent la mort et la captivité de leurs maris , en se défendant opiniâtrément de dessus les chariots qui les voituloient ; mais quand elles virent que tout étoit désespéré , elles massacrèrent leurs enfans et se tuerent elles-mêmes. Cette guerre valut à Marius le glorieux surnom de *Conservateur de la paix*.

5°. Mithridate , roi de Pont , dont la haine contre les Romains égaloit celle d'Annibal , ayant défait deux rois alliés des Romains , et ayant ordonné qu'on fit mourir Aquilius , général romain , en lui versant de l'or fondu dans la bouche , supplice nouveau , qui formoit une satire sanglante et naturelle de l'avarice et de la cupidité des Romains , on envoya contre lui une armée sous la conduite de Sylla. Marius ne put souffrir qu'on eût donné à Sylla , son lieutenant en Afrique , la conduite d'une guerre qui devoit être pour lui une source féconde de triomphes et de gloire ; il mit dans ses intérêts le tribun du peuple pour se faire donner le commandement général.

Sylla

Sylla, offensé, contraignit son rival de sortir de Rome, marcha en Asie, défit Mithridate, et regagna la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure. Sur ces entrefaites, Marius, qui entretenoit des intelligences avec le consul Cinna, fit une irruption dans Rome, massacra le consul Octavius, l'orateur Antoine, et tous les partisans de Sylla, et s'empara du consulat. Presque en même temps, Sylla, apprenant ce qui se passoit à Rome, et préférant sa cause particulière à l'intérêt public, ayant réduit le roi de Pont à payer les frais de la guerre, à se contenter de ses états héréditaires, ramena d'Asie son armée victorieuse, passa sur le ventre de ceux du parti de Marius, remplit Rome et l'Italie de meurtres et de carnages, et mit en usage ces cruelles proscriptions, qui avoient été jusqu'alors inconnues, et qui portoient une sentence de mort sur deux mille personnes de l'ordre du sénat et des chevaliers. Enfin, après avoir inondé Rome et l'Italie du sang des citoyens, il parut touché de la réflexion d'un de ses favoris, qui lui représenta que *pour être maître des Romains, il ne falloit pas les détruire tous*. Il se démit de la dictature, et passa tranquillement le reste de ses jours dans l'état de simple particulier.

Cependant Mithridate remit de nou

(1) Il étoit aïeul de Marc-Antoine, triumvir avec Auguste et Lépide.

velles troupes sur pied : on envoya contre lui Lucullus, qui le contraignit à se sauver chez Tigrane son allié. Lucullus le demanda au roi d'Arménie, qui répondit *qu'il ignoroit quel étoit ce Lucullus dont il voyoit un ambassadeur à sa cour*. Il se détermina à marcher droit aux Romains, et dit en railant *que si les Romains venoient comme ambassadeurs, ils étoient trop de monde; mais qu'ils étoient trop peu s'ils venoient comme ennemis*. Lucullus, campé sur une éminence avantageuse, profita de tous les mouvements qu'il vit faire, tomba sur les Asiatiques à propos, et en fit un carnage affreux. Tigrane donna à Mithridate le commandement d'une nouvelle armée qu'il leva sur le champ; et ce grand prince ayant rompu toutes les mesures du général romain, trouva le moyen de rentrer dans le Pont, et d'infester toutes les mers par cinquante mille corsaires, qu'il animoit par de grandes largesses.

Pompée, rappelé de l'Espagne où il faisoit la guerre à Sertorius, passa en Asie pour se mettre à la tête des troupes que commandoit Lucullus. Ces deux Romains se séparèrent ennemis déclarés. Pompée, créé généralissime des troupes de la république par la loi du tribun Manlius, confirmée par le suffrage de Cicéron et de Jules-César, chassa Mithridate de ses états, obligea Tigrane son allié à céder la Syrie et la Phénicie; et Mithridate, trahi par son pro-

pre fils, ayant fait plusieurs tentatives inutiles pour s'ôter la vie par le poison, fut réduit à se jeter sur son épée. Ainsi périt ce prince, la terreur des Romains. Cicéron l'appelle *le plus grand roi de la terre après Alexandre.*

D. Quels sont les autres événements remarquables?

R. 1°. La conjuration de Catilina. Ce misérable, ayant attiré à son parti les troupes que le peuple romain avoit dans la Toscane, forma, avec une troupe de jeunes gens débauchés, des bandits, quelques sénateurs, des femmes perdues d'honneur, cette fameuse conspiration qui devoit être suivie du massacre des consuls, des sénateurs, du sac et de l'embrassement de Rome. Cicéron en eut connoissance : il fit mettre des corps-de-garde dans tous les endroits suspects de la ville, et convoqua le sénat dans le temple de la Concorde. Catilina s'y rendit; mais aucun sénateur ne voulut se placer auprès de lui. Cicéron profita de cette circonstance pour prononcer un discours véhément, où il exposa la vie, les débauches, le projet de Catilina, et lui ordonna de sortir de Rome. L'accusé voulut répliquer, on refusa de l'écouter. Il se retira la nuit en Etrurie, escorté de trois cents hommes, comptant rentrer à Rome lorsque Céthégus et Lentulus y auroient mis le feu; mais ces deux conjurés s'ouvrirent sur leurs desseins aux ambassadeurs des Gaulois. Cicéron, muni de

cette nouvelle preuve , fit arrêter tout ce qu'il put découvrir de conjurés , assembla le peuple , et l'instruisit de toute la conspiration. Dans une troisieme harangue , il exposa la conviction et l'instruction du procès de Céthégus , de Lentulus et des autres , et le sénat s'assembla pour délibérer sur ce que l'on feroit des prisonniers. Silanus conclut à la mort ; Tibérius Néro opina différemment , et Jules-César appuya son sentiment par un éloquent discours. Caton d'Utique le réfuta fortement , en le soupçonnant d'une amitié trop étroite avec quelques conjurés. Alors Cicéron harangua pour la quatrieme fois , et conclut hautement pour l'avis de Caton. Il persuada ; et sur le champ on fit exécuter l'arrêt de mort sur tous les complices. Catilina ayant ramassé quelques troupes , fut battu et tué , aussi bien que la plupart de ses soldats. Le peuple et le sénat décernerent à Cicéron le glorieux titre de *Pere de la patrie*.

2°. Le triumvirat de Pompée , de César et de Crassus.

Jules-César , enrichi par ses conquêtes ; ayant obtenu par des prodigalités immenses la questure , l'édilité , la grande prêtrise , la préture , le gouvernement d'Espagne , demanda le consulat et le triomphe. Le sénat ne lui accorda que le triomphe : il en conçut un violent dépit ; il s'unit à Crassus le riche et à Pompée , l'amour des grands et du peuple : époque célèbre du premier triumvirat

et de la destruction du pouvoir consulaire et populaire. Caton disoit que *ce n'étoit pas l'inimitié de ces trois hommes qui avoit perdu la république, mais leur union.*

César obtint le consulat, et le signala par la distribution au peuple d'une grande quantité de terres situées dans la Campanie; il gagna l'ordre des chevaliers en leur obtenant, en dépit du sénat, la remise du tiers de leur ferme; maria sa fille à Pompée, et partit pour conquérir les Gaules, où il soumit, par des conquêtes continuelles, tous les peuples qu'il rencontra.

Cependant Pompée et Crassus gouvernoient à Rome, où le tribun Clodius, établi par César, poursuivit si vivement Cicéron, sous prétexte qu'il avoit manqué à quelques formalités dans la condamnation de Catilina, que ce grand orateur s'enfuit précipitamment en Sicile. Clodius obtint un plébiscite, qui ordonnoit que ses maisons seroient rasées, et ses biens vendus et employés à bâtir un temple à la Liberté. Clodius tourna ensuite sa haine sur Lucullus et Caton, deux puissants ennemis du triumvirat. Tant de violences le rendirent odieux. Il fit proposer sourdement le rappel de Cicéron, qui revint après dix-neuf mois d'exil, et le sénat fit bâtir ses maisons aux dépens du public.

César, au bout de deux ans, revint passer son quartier d'hiver à Lucques en Italie, où le triumvirat reprit de nouvelles forces :

on fut forcé de donner le consulat aux deux collègues de César, qui obtint la continuation du gouvernement des Gaules pour cinq ans. Pompée eut celui d'Espagne et d'Afrique; et Crassus eut la Syrie, l'Égypte, et la conduite de la guerre contre les Parthes. Crassus passa en Asie, où Surena, général des Parthes, le défit. Sa tête fut présentée à Orode, roi des Parthes, qui y fit verser de l'or fondu, en disant: » Rassasie-toi » de ce métal dont tu as été insatiable ».

Crassus étant mort, et Pompée ayant perdu Julie, qui maintenoit la bonne intelligence entre son mari et son pere, leurs jalousies commencerent à éclater: ils vouloient tous deux se rendre maîtres de la république.

Pompée avoit terminé la guerre des pirates, battu Mithridate et plusieurs rois en Asie, réduit la Syrie et la Judée en provinces romaines.

La gloire que César avoit acquise par les victoires remportées dans les Gaules, le rendoit redoutable. Pompée mit dans son parti le sénat et une partie de la noblesse: César se contenta des troupes qui l'avoient accompagné dans la conquête des Gaules.

Pompée fut nommé consul sans lui associer personne dans cette haute dignité, contre la coutume pratiquée depuis l'établissement; il fut revêtu en même temps de la dignité de dictateur.

César ayant pacifié les Gaules, domté

l'Angleterre, abattu la fierté des Allemands, demanda le consulat ; mais comme sa puissance excessive étoit suspecte, on s'opposa à sa demande ambitieuse. César, saisissant avec joie l'occasion de s'élever sur les ruines de la liberté publique, se mit à la tête de ses troupes, marcha droit à Rome, dont la noblesse s'étoit honteusement retirée. Il se fit élire dictateur, pilla le trésor public, chassa Pompée et tous ceux de son parti, et fut le chercher dans les plaines de Pharsale, qui décida de l'empire du monde entre ces deux citoyens romains. La victoire demeura à César ; et Pompée, ayant abandonné son armée, lui fit perdre courage. Il se retira chez Ptolémée, qui le fit mourir.

César punit Ptolémée d'avoir manqué au droit des gens, et versa des larmes en voyant la tête de son illustre rival, qu'on lui présenta au bout d'une pique. Il lui fit élever un tombeau magnifique sur le rivage, avec cette inscription simple, *FUIT*, il fut.

Cependant Rome créa César consul pour cinq ans, dictateur pour un an, tribun du peuple pour toute sa vie ; mais ce grand général languissoit sous la servitude honteuse de l'amour de Cléopâtre.

Pharnace, fils de Mithridate, avoit remporté quelques avantages sur un lieutenant de César : il crut sa présence nécessaire ; il alla le combattre. Pharnace prit la fuite au

premier choc. Ce fut en cette occasion que César écrivit au sénat : *Je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu.*

Scipion , Caton , et Juba roi de Mauritanie , ranimoient en Afrique les débris de l'armée de Pompée. César y passa promptement ; Juba se tua , et Caton se retira à Utique , où la crainte de la présence de César le força à se défaire. César parut à Rome , où le triomphe dura quatre jours ; le premier pour les Gaules , le second pour l'Égypte , le troisieme pour Pharnace , le qua'trieme pour Juba.

Les deux fils de Pompée étoient encore redoutables en Espagne ; César se hâta de les aller combattre ; il y courut de grands périls. Les ayant défaits , il reparut à Rome , où il entra en triomphe sans s'en être expliqué avec le sénat. Quelques jours après il négligea de se lever devant ce corps qui lui déferoit de certains honneurs : ce mépris le fit traiter de tyran ; on sentit le joug qu'il vouloit imposer. Trois cents sénateurs , à la tête desquels étoient Brutus et Cassius , conjurerent sa perte. César se rendit au sénat pour y recevoir le commandement de la guerre contre les Parthes et le titre de roi. A peine étoit-il entré , qu'une troupe de conjurés fondit tumultueusement sur lui. Son courage commençoit à le débarrasser , lorsqu'apercevant Brutus , qui venoit à lui le poignard à la main , il dit : *Et toi aussi , mon cher Brutus !* Et , s'enveloppant la tête

dans sa robe , il tomba mort , percé de vingt-quatre coups de poignard , à l'âge de 56 ans.

Lépide et Antoine ne respiroient que la vengeance. Antoine lut le testament de César , qui adoptoit Octave , fils de sa sœur Julie , qui donnoit ses jardins au peuple et une somme à chaque citoyen particulier , qui gratifioit les principaux conjurés , et entre autres Brutus , qu'il substituoit à Octave. L'éloge funebre qu'il prononça ensuite , l'action des vieux soldats éplorés qui jetèrent leurs armes et leurs couronnes dans le bûcher de leur illustre général , les larmes des dames romaines qui y jetoient leurs bijoux , tout cet appareil transporta le peuple , au point qu'il courut mettre le feu aux maisons des conjurés.

Octave , qui étoit en Grece pendant le massacre de son oncle , ne trouva point Antoine disposé à lui restituer la succession dont il s'étoit emparé. Brutus étoit revêtu du gouvernement des Gaules ; Antoine l'obtint du peuple malgré le sénat , et marcha contre Brutus , aidé d'Octave. Cette démarche offensa les sénateurs. Antoine , battu , se retira vers Lépide , dans les Gaules : le sénat décerna des récompenses à Brutus. Octave , piqué de cette partialité , se lia à Antoine et à Lépide ; ils convinrent entre eux que l'Italie et l'Orient seroient en commun aux trois triumvirs ; qu'Antoine commanderoit dans les Gaules , Lépide en Espagne , et Octave en Afrique et en Sicile ;

que Lépide resteroit à Rome pour défendre l'Italie, tandis que les deux autres iroient combattre Brutus et Cassius; que tous leurs ennemis communs seroient immolés à la cause du triumvirat, et leurs amis particuliers au ressentiment et à la haine respective de chacun. Octave sacrifia Cicéron; on coupa la tête et les mains à ce grand homme, et on les attacha à la tribune où ce fameux orateur avoit fait l'étonnement et l'admiration de Rome par des harangues qui sont le plus grand effort de l'éloquence humaine. Antoine sacrifia son oncle; Lépide son frere: trois cents sénateurs furent proscrits avec deux mille chevaliers. Rome devint un théâtre d'horreur et d'infamie.

Cependant Brutus et Cassius furent battus, et ne trouverent de ressource que dans le suicide. Octave revint à Rome, et Antoine passa en Asie; il cita Cléopatre à son tribunal, pour avoir pris le parti des meurtriers de César. Antoine, épris de sa beauté, lui sacrifia sa gloire et ses intérêts; il ne revint en Italie qu'au bout d'un an, où il épousa Octavie, sœur d'Octave, veuve de Marcellus. On fit un nouveau partage: tout l'Orient fut cédé à Antoine, l'Occident à Octave, et l'Afrique à Lépide. Ce dernier contesta la Sicile à Auguste: on en vint aux mains; Lépide, abandonné des siens, fut relégué dans une petite ville du Latium.

Cependant Antoine languissoit auprès de Cléopatre, il lui donnoit de superbes

fêtes à Samos ; il voulut même justifier sa conduite par des manifestes extravagants : le sénat lui déclara la guerre. Octave vint aborder en Épire, auprès d'Actium, où il remporta cette fameuse victoire qui le laissa seul maître de la république. La reine d'Égypte, alarmée du danger, fit voile vers le Péloponnese. Antoine abandonna sa flotte et sa gloire pour accompagner sa maîtresse, se retira ensuite en Afrique, et de là en Égypte. Le vainqueur l'y suivit ; Antoine se tua lui-même. Cleopatre, n'ayant pu mettre dans ses fers ce troisième maître du monde, s'enferma dans le tombeau d'Antoine : s'étant fait piquer par un aspic, elle tomba morte au pied de la statue d'Antoine. Octave, de retour à Rome, triompha pendant trois jours. Devenu le maître, il feignit de vouloir remettre toute l'autorité au sénat ; il prit l'avis d'Agrippa, qui lui conseilla de rétablir la république, et celui de Mécénas, qui fut d'un sentiment contraire. Auguste suivit l'opinion de celui-ci, et laissa une apparence d'autorité au sénat, en partageant avec lui les provinces de l'empire, et se retenant celles dans lesquelles on entretenoit des armées, afin d'être toujours maître des troupes. Ainsi commença la plus puissante monarchie qui fut jamais. Suivons encore ici le célèbre Bossuet.

» Rome retomba entre les mains de Marc-
» Antoine, de Lépide et du jeune César-
» Octavien, petit-neveu de Jules-César, et

» son fils par adoption; trois insupportables
 » tyrans, dont le triumvirat et les proscrip-
 » tions font encore horreur en les lisant.
 » Mais elles furent trop violentes pour durer
 » long-temps. Ces trois hommes partagent
 » l'empire. César garde l'Italie; et, chan-
 » geant incontinent en douceur ses premie-
 » res cruautés, il fait croire qu'il y a été
 » entraîné par ses collègues. Les restes de
 » la république périssent avec Brutus et
 » Cassius. Antoine et César, après avoir
 » ruiné Lépide, se tournent l'un contre
 » l'autre. Toute la puissance romaine se
 » met sur la mer. César gagne la bataille
 » actiaque; les forces de l'Égypte et de l'O-
 » rient, qu'Antoine menoit avec lui, sont
 » dissipées; tous ses amis l'abandonnent,
 » et même sa Cléopâtre pour laquelle il s'é-
 » toit perdu. Tout cede à la fortune de Cé-
 » sar: Alexandrie lui ouvre ses portes, l'É-
 » gypte devient une province romaine;
 » Cléopâtre, qui désespere de la pouvoir
 » conserver, se tue elle-même après An-
 » toine. Rome tend les bras à César, qui
 » demeure, sous le nom d'Auguste et sous
 » le titre d'empereur, seul maître de tout
 » l'empire ».

HISTOIRE SACRÉE.

D. Qu'arriva-t-il après la mort d'Alexandre au peuple juif?

R. Du débris de l'empire de ce prince

se formerent trois royaumes : celui de Macédoine, celui d'Égypte, et celui de Syrie. La Judée se trouva confinée à ces deux derniers; savoir, l'Égypte, où régnerent les Ptolémées, et la Syrie, où régnerent les Séleucides. Les Juifs essuyèrent d'abord quelques revers sous Ptolémée le Lagide, premier roi d'Égypte depuis Alexandre; car, ayant pris Jérusalem par surprise, il emmena en Égypte cent mille captifs: mais il cessa bientôt de les persécuter; il ne vouloit que les ôter aux rois de Syrie ses ennemis. Il les fit citoyens d'Alexandrie et il en remplit ses armées.

La version grecque des saintes écritures doit son origine à Ptolémée Philadelphe son successeur.

Les successeurs de Philadelphe furent Ptolémée Evergetes, Ptolémée Philopator, et Ptolémée Epiphanes, qui régnerent successivement de pere en fils. Ces deux derniers firent souffrir beaucoup de maux aux Juifs, pour les porter à changer de religion.

D. Quel fut le sort des Juifs sous les rois de Syrie?

R. Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, se joignit à Philippe, roi de Macédoine, pour dépouiller Ptolémée Epiphanes, roi d'Égypte, de son royaume; la Judée fut alors dans des vexations continues de la part de ces princes.

Antiochus, roi de Syrie, eut pour successeur Séleucus Philopator, qui, touché

de la piété du souverain pontife Onias , lui fournit tout ce qui étoit nécessaire pour les dépenses des sacrifices.

Séleucus eut pour successeur Antiochus , surnommé Epiphane , c'est-à-dire l'illustre , qui se rendit célèbre par ses impiétés : car il chassa le saint pontife Onias ; il se rendit maître de la souveraine sacrificature , laquelle il donna et ôta , selon sa fantaisie , tantôt à l'un , tantôt à l'autre ; il pillà le temple de Jérusalem ; il voulut obliger les Juifs à changer de religion ; il fit mourir pour ce sujet le saint homme Éléazar , et fit souffrir les plus horribles supplices aux sept frères Machabées et à leur mere , et il fit tuer en un jour de sabbat tous ceux qui s'étoient assemblés pour les sacrifices. Enfin il mourut misérablement par une juste punition de Dieu.

Pendant cette persécution d'Antiochus , Mathathias se retira , lui dixième , dans le désert , où il aimoit mieux vivre d'herbes que de manger des viandes défendues par la loi.

Il prit ensuite les armes , et après lui son fils , le célèbre Judas Machabée , pour la défense de sa religion et de sa nation.

D. Quelles ont été les actions les plus célèbres de Judas Machabée ?

R. Il remporta un grand nombre de victoires sur Antiochus , sur les rois de Syrie ses successeurs , et sur plusieurs peuples voisins de la Judée. Il prit Jérusalem , il pu-

risia le temple et en fit la dédicace ; il institua une fête à perpétuité pour honorer la mémoire de cette dédicace ; fête que Jésus-Christ a célébrée. Plein d'un courage intrépide , il ne se confia que dans la puissance du Seigneur. L'éclat de ses victoires et de son mérite rendit son nom célèbre par toute la terre. Ce grand homme fut tué dans un combat qu'il soutint avec huit cents hommes contre une armée formidable : il donna dans cette journée des preuves étonnantes de sa foi et de sa valeur.

Jonathas lui succéda , et réunit en sa personne le pouvoir temporel avec l'autorité spirituelle de grand-prêtre. A Jonathas succéda Simon son frere , qui se rendit très célèbre par sa valeur et par sa vertu , et qui le premier de sa nation , depuis le retour de Babylone , fut le maître paisible et absolu de toute la Judée. Il fut tué dans un festin par trahison , et laissa , par sa mort , la souveraine sacrificature et la principauté à Jean son fils , qui fut surnommé Hircan.

Celui-ci eut pour successeur Judas , surnommé Aristobule , qui le premier , depuis le retour de la captivité de Babylone , prit la qualité de roi des Juifs. Après lui régna Alexandre , surnommé Jannæus. Celui-ci eut deux fils d'Alexandra sa femme , savoir , Hircan et Aristobule. Alexandra fut reine des Juifs après la mort de son mari , et mit la souveraine sacrificature et la couronne sur la tête d'Hircan ; mais cette reine étant

morte, Aristobule fit la guerre à son frere et le dépouilla de son royaume.

Sous le regne d'Aristobule, les Romains, dont l'armée étoit commandée par Pompée le Grand, se rendirent la Judée tributaire.

Pompée rétablit Hircan, qui l'avoit appelé à son secours, sans lui permettre néanmoins de porter le titre de roi, et emmena Aristobule à Rome pour servir à la gloire de son triomphe.

Pachorus, roi des Parthes, vint en Judée; déposséda Hircan, et mit en sa place Antigone, fils d'Aristobule. Mais, bientôt après, Hérode, surnommé le Grand, qui n'étoit point Juif de naissance, mais Iduméen, obtint des Romains la permission de porter le titre de roi des Juifs. Il alla aussitôt en Judée faire la guerre à Antigone, qu'il défit. Après cette victoire, il régna paisiblement. Ce fut vers la fin de son regne que Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, vint au monde.

Après la mort d'Hérode, qui arriva peu de temps après la naissance de Jésus-Christ, ses états furent partagés entre ses enfants par Auguste, empereur des Romains, qui en donna la moitié à Archélaüs, et partagea le reste entre Hérode Antipas et Philippe, freres d'Archélaüs.

Au bout de neuf ans et quelques mois, Auguste déposséda Archélaüs, l'envoya en exil à Vienne, dans les Gaules, où il mourut, et il réduisit les états de ce prince en province romaine.

D. Quel étoit l'état de la religion parmi ce peuple?

R. Il s'introduisit plusieurs sectes, et les Pharisiens ajouterent à la loi de Dieu un grand nombre d'interprétations humaines, ou indifférentes, ou superstitieuses, ou entièrement opposées à cette sainte loi.

Les sectes les plus célèbres furent celles des Pharisiens, des Saducéens, des Esseniens, des Samaritains, des Hérodiens.

Les Pharisiens sont assez connus par les reproches que leur a faits Jésus-Christ. C'étoient des Juifs qui affectoient une grande régularité de vie, mais qui dans le fond étoient très corrompus, et qui en plusieurs choses altéroient la sainteté de la loi.

Les Saducéens étoient des impies et des libertins, qui nioient l'immortalité de l'ame, l'existence des esprits, la résurrection des corps, par conséquent les peines de l'autre vie; cette secte étoit composée des plus grands seigneurs et des plus riches d'entre les Juifs.

Les Esseniens étoient des Juifs qui vivoient en commun et qui menoient une vie très édifiante. Ils n'avoient ni dans leur créance ni dans leurs mœurs rien de répréhensible. Les uns ne se marioient point du tout, les autres ne le faisoient qu'en observant des regles très exactes. Ils étoient tous fort détachés de la volupté.

Les Samaritains ne connoissoient d'autre écriture sainte que les cinq livres de Moïse,

Ils nioient que Jérusalem fût le seul lieu où Dieu voulût être servi. Pour le reste, ils étoient assez d'accord avec les Juifs, qui leur ont attribué plusieurs erreurs qu'ils n'avoient pas.

Les Hérodiens étoient ainsi appellés parcequ'ils prétendoient qu'Hérode le Grand étoit le Messie.

Les Romains ont eu pendant cette époque plusieurs grands hommes.

Cicéron, Hortense, Terentius, Varron, pour l'éloquence.

Virgile, Horace, Térence, Lucrece, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Phedre, tous poètes fameux.

Cornélius Népos, Tacite, Tite-Live, Saluste, historiens célèbres.



T A B L E
C H R O N O L O G I Q U E

des principaux événements arrivés pendant
les neuf époques anciennes.

Depuis la création jusqu'au déluge ,
1656 ans.

1 — 1656.

LA première époque contient l'histoire de la création, celle d'Adam et d'Eve, la mort d'Abel, la réprobation de Caïn, la naissance de quelques patriarches, les crimes que causerent le déluge, et les ordres que Dieu donna à Noé pour s'y préparer.

Depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, 427 ans.

1656 — 2083.

1656. Le déluge.

1752. Assur, second fils de Sem, quitta Babylone, et fonda l'empire des Assyriens, qui finit à Balthasar, l'an 3466.

1816. Menès, fils de Cham, établit l'empire des Égyptiens. Ses fils le divisèrent en plusieurs royaumes, dont les plus connus sont ceux de Thebes et de la basse Égypte. Cet empire finit à Psamménite, l'an 3479.

1878. Naissance de Tharé.
2083. Naissance d'Abraham.

*Depuis la vocation d'Abraham jusqu'à
la loi donnée, 430 ans.*

2083 — 2513.

2083. Vocation d'Abraham.
2092. Sacrifice de Melchisédech.
2107. Circoncision; Sodome brûlée.
2108. Naissance d'Isaac.
2148. Mariage d'Isaac avec Rebecca.
2168. Naissance de Jacob.
2183. Mort d'Abraham.
2259. Naissance de Joseph.
2276. Joseph vendu et mené en Égypte.
2298. Jacob se rend en Égypte avec toute
sa famille.
2315. Mort de Jacob.
Quelques auteurs placent vers ce
temps l'histoire de Job.
2369. Mort de Joseph.
Vers l'an 2400, Cecrops fonda Athe-
nes dans la plus noble contrée de
la Grece. Cette ville fut gouver-
née, 1°. par 17 rois, depuis Ce-
crops jusqu'à Codrus.
2°. Par des archontes ou magistrats
souverains; on en compte 13.
3°. Par des archontes créés pour dix
ans; il y en eut sept. L'an 3273,
il n'y eut plus d'archontes que
pour un an.

Le port de Pirée étoit fameux. On y a vu jusqu'à 400 vaisseaux athéniens.

Cette république étoit si florissante, qu'elle commandoit à la plus grande partie des isles de la Grece, et dans la plupart des villes qui bordent les côtes de l'Europe et de l'Asie.

2433. Naissance de Moïse.

2473. Moïse passe quarante ans chez Jethro.

Thebes, patrie du poëte Pindare, fut fondée par Cadmus vers l'an 2481. Les grandes actions d'Épaminondas, général thébain, lui ont donné beaucoup de réputation. Après la mort de Xantus, les Thébains s'érigerent en république,

Sparte, ou Lacédémone, fameuse république de la Grece, dans la province du Péloponnese, fut fondée vers l'an 2484. Elle disputa long-temps de l'empire de la Grece avec les Athéniens. On peut la considérer sous quatre états différents.

1°. Sous onze rois peu connus.

2°. Sous les rois Héraclides, ou descendus de la postérité d'Hercule.

3°. Sous des rois dont l'autorité fut tempérée par les gérontes, ou sé-

nateurs institués par Lycurgue.

4°. Sous des rois avec cinq éphores, ou inspecteurs surveillants.

Lacédémone tomba ensuite sous la domination d'Antigone, roi de Macédoine, et enfin sous la puissance des Romains.

Depuis la loi donnée jusqu'à la prise de Troie, 307 ans.

2513 — 2820.

2513. Sortie miraculeuse d'Égypte, la loi donnée.

2553. Mort d'Aaron; élection de Josué; mort de Moïse.

Juges d'Israël.

2607. Othoniel, premier juge.

2679. Aod.

2719. Débora.

2759. Gédéon.

2772. Thola.

2805. Jaïr.

2818. Jephthé.

2823. Abezan.

Depuis la prise de Troie jusqu'à la dédicace du temple, 180 ans.

2820 — 3000.

2820. Embrasement de la ville de Troie.

2830. Ahialon, neuvième juge en Israël.

2840. Abdon.

- 2848. Héli.
- 2849. Naissance de Samson.
- 2869. Prodiges de Samson.
- 2888. Samuel.
- 2909. Saül, premier roi.
- 2934. David, second roi.
- 2990. Salomon.
- 2992. Construction du temple.

*Depuis la dédicace du temple jusqu'à la
fondation de Rome, 250 ans.*

3000 — 3250.

- 3000. Dédicace du temple.

Division des titres.

Rois de Juda.

- 3029. Roboam réduit à deux tribus par la révolte de Jéroboam.
- 3046. Abia.
- 3049. Asa.
- 3090. Josaphat.
- 3112. Joram.
- 3119. Ochosias.
- 3120. Athalie.
- 3126. Joas.
- 3165. Amasias.
- 3194. Ozias, ou Azarias.
- 3234. Jonas à Ninive.
- 3246. Jonathan.

Rois d'Israël.

3029. Jéroboam élu roi par les dix tribus révoltées,
 3046. Nadab.
 3049. Baasa.
 3070. Éla.
 3071. Zambri.
 3073. Amri I, rival de Thebni,
 3082. Achab.
 3102. Ochosias,
 3104. Joram.
 3116. Jéhu.
 3144. Joachas,
 3159. Joas.
 3164. Jéroboam II,
 3228. Zacharie,
 3229. Sellum.
 3230. Manahem,
 3240. Phacéias,
 3241. Phacée,
 3270. Osée,
 3279. Salmanasar prend Samarie, et emmene le roi et les dix tribus en captivité. Ainsi finit le royaume d'Israël.

Depuis la fondation de Rome jusqu'à la liberté rendue aux Juifs, 218 ans,

3250 — 3468.

R O M U L U S.

3250. Fondation de Rome,

3257.

3257. Arbace fonde le royaume des Medes.
Cyrus réunit les royaumes des
Perses et des Medes, en 3468.
Ces monarchies finirent à Codo-
man III^e ou Darius III, l'an 3674.

Suite des rois de Juda.

3262. Achaz.
3277. Ézéchias.
3306. Manassès.
3361. Amon.
3363. Josias, ou Osias.
3394. Joachas, ou Sellum ; Éliacim ; ou
Joachim.
3398. Commencement des 70 ans de cap-
tivité.
3405. Jéchonias mené à Babylone ; Sédé-
chias est mis en sa place.
3416. Prise de Jérusalem par Nabuchodo-
nosor.
Ézéchiël, Daniel, Tobie.

Histoire romaine.

Rois de Rome.

3285. Numa Pompilius. Création des prê-
tres saliens. Ses loix. Distinction
des états.
3328. Tullus Hostilius.
3331. Combat des Horaces et des Curiaces.
3333. Destruction d'Albe.
3360. Ancus Martius.
3384. Tarquin l'Ancien. Embellissement

de Rome. Fondement du Capitole.

*Depuis la liberté rendue par Cyrus jusqu'à
Scipion , 334 ans.*

3468 — 3802.

3468. Liberté rendue aux Juifs par Cyrus ; les Juifs reviennent sous la conduite de Zorobabel , et se nomment différents pontifes qui se succèdent.
3550. Néhémie obtient d'Artaxerxès l'édit pour relever les murs de Jérusalem.
3672. Jaddus VI^e, pontife , reçoit Alexandre le Grand dans le temple , et ce héros le respecte.

Histoire romaine.

3422. Servius Tullius , VI^e roi.
3466. Tarquin le Superbe. Viol de Lucrece. Tarquin est chassé.
3490. Premiers consuls , Brutus et Collatinus.
3501. Premier dictateur.
3511. Coriolan fléchi par sa mere et sa femme.
3513. Loi *agraria*.
3545. On envoie demander à Athenes les loix de Solon.
3609. Rome prise par les Gaulois.
3632. Création du préteur.
3644. Naissance d'Alexandre le Grand,

3652. Les Gaulois vaincus.
 3724. Pyrrhus vaincu.
 3785. Guerre contre Philippe, roi de Macédoine.

Depuis Scipion, ou Carthage vaincue, jusqu'à la naissance de J. C., 198 ans.

3802 — 4000.

3802. Carthage détruite.

Princes de Judée:

3838. Judas Machabée.
 3844. Jonathas.
 3861. Simon.
 3869. Jean Hircan.
 3898. Alexandre Jannée.
 3925. Alexandra sa femme.
 3934. Aristobule.
 3941. Hircan.
 3964. Antigone placé par les Parthes.
 3967. Hérode couronné roi des Juifs
 Rome.

Histoire romaine.

3854. Guerre en Espagne.
 3868. Guerre d'Asie.
 3893. Naissance de Pompée et de Cicéron.
 3905. Guerre contre Mithridate.
 3936. Guerre de Catilina.
 3949. Gaules soumises par César.
 3956. Victoire de Pharsale, qui rend Jules-César maître de l'empire.
 3963. Jules-César est assassiné dans le sénat.

388 TABLE CHRONOLOGIQUE.

3969. Bataille d'Actium.

3973. Tout l'empire romain reconnoît Octave pour empereur.

4000. Naissance de Jésus-Christ.

*Fin de la table chronologique, et du
premier tome.*

T A B L E

DES CHAPITRES ET ARTICLES

contenus dans ce premier volume.

CHAPITRE PREMIER. De la Grammaire, pag. 1.

CHAP. II. Des Parties du Discours, 3.

ARTICLE PREMIER. Du Nom, 4.

ART. II. De l'Article, 6.

ART. III. Du Pronom, 9.

ART. IV. Du Verbe, 12.

Conjugaison du Verbe Avoir, 13.

Conjugaison du Verbe Être, 15

Première Conjugaison, 17.

Seconde Conjugaison, 18.

Troisième Conjugaison, 20.

Quatrième Conjugaison, 22.

ART. V. Du Participe, 27.

ART. VI. De l'Adverbe, 28.

ART. VII. De la Préposition, 29.

ART. VIII. De la Conjonction, *ibid.*

ART. IX. De l'Interjection, 30.

CHAP. III. De l'Orthographe, *ibid.*

ART. I. De la Ponctuation, 31.

ART. II. Réflexions générales sur les règles de l'orthographe, 34.

De quelques mots qui se distinguent peu ou point par la prononciation, et très fort par l'écriture, 37

ART. III. Des vices opposés à la pureté du langage, 46.

POÉTIQUE FRANÇOISE, 49.

CHAP. I. De la Structure des vers, 51.

ART. I. De la Césure, 56.

ART. II. Défauts à éviter dans la composition des vers françois, 57.



- ART. III. Du nombre des syllabes de certains mots, 59.
- CHAP. II. De la Rime, 62.
- CHAP. III. Des différentes pieces de poésie, 68.
- ART. I. Des Stances, *ibid.*
- ART. II. Du Sonnet, des Bouts-rimés, du Rondeau, de l'Épigramme, du Madrigal, du Vaudeville, de l'Acrostiche, etc, 75.
- ART. III. De l'Églogue, de l'Idylle, de l'Élégie, de la Fable, de la Satyre, 81.
- LA SOLITUDE, Idylle de M. le Brun, 82.
- L'Écrévisse et sa Fille, 84.
- ART. IV. Du Poëme épique et dramatique, 85.
- Du Poëme dramatique, 88.
- ART. V. De l'Énigme, du Logogriphe, de l'Anagramme, des Emblèmes, des Devises, 96.
- Énigme de l'éventail, 97.

DE LA RHÉTORIQUE, 102.

- PREMIERE PARTIE. Des sources où il faut puiser, 104.
- Définition des premiers chrétiens, *ibid.*
- Comparaison de la vie et de la conduite des hommes avec celle des voyageurs ignorants, 107.
- SECONDE PARTIE. De la Disposition, 111.
- Péroraison du sermon sur la rechûte, 116.
- TROISIEME PARTIE. De l'Élocution, 117.
- ART. I. 118.
- Discours que Joseph prête à Moïse parlant à Coré et à ses sectateurs, chefs d'une sédition qui vouloit dépouiller Aaron de la grande sacrificature, 122.
- Séneque demande à Néron de se retirer de la cour, 124.
- ART. II. Des Figures, 129.
- Opposition de la vie religieuse à celle du monde, 130.
- Apostrophe à un avare, *ibid.*
- Démosthene invectivant les Athéniens, 131.
- Le Fleuve et sa Source, 132.
- Belle réponse du duc de Guise à Poltrot, 133.

- Saint Cyprien aux gens riches, *ibid.*
 Ce que dit Didon à Énée, quand elle vit qu'il l'abandonnoit, 134.
 Neptune s'apperçoit du désordre qui regne dans son empire, et dit aux Vents, *ibid.*
 Description d'un courtisan, 135.
 Le Soleil décrit à Phaéon la route qu'il doit tenir, 136.
 Description des effets de l'histoire, par Rousseau, dans son Épître à Rollin, *ibid.*
 Trouble de Didon abandonnée d'Énée, 137.
 Boileau au commencement du Lutrin, 138.
 Discours de Jérémie au Juif prévaricateur, 139.
 Assuérus dans Esther, 140.
 Priere de Josabet dans Athalie, *ibid.*
 Souhais d'Abner, acte V, *ibid.*
 Ode de M. de Villiers sur la solitude de M. de Fieubet, mort à Suci, proche des Camaldules, 142.
 Sonnet de Scarron, 143.
 Inconstance de l'homme, 145.
 Assurance de David dans les promesses de Dieu, *ibid.*
 Tendresse paternelle, *ibid.*
 ART. III. Des Figures de mots, *ibid.*
 Idée d'un homme chagrin, par Voiture, 147.
 Lettre du duc du Maine, âgé de sept ans, au roi, sur la prise de Gand, *ibid.*
 Cicéron contre Pison, 148.
 QUATRIÈME PARTIE. De la prononciation, et de l'éloquence du geste et de la voix, 151.

DU COMMERCE DE LETTRES, 153.

- Du cérémonial, 154.
 Des lettres de compliment, 156.
 Lettre de compliment du duc de Montausier à monseigneur le Dauphin sur la prise de Philisbourg, 157.
 Lettre d'une religieuse à une dame pour le commencement de l'année, *ibid.*
 Lettre d'une jeune demoiselle, pensionnaire dans un couvent, à son pere, au commencement de l'année, 158.

Lettre de reconnoissance de la reine Marie, épouse
de Jacques II, roi d'Angleterre, au roi Louis XIV,
159.

Des lettres familiares, 160.

Lettre de M. de Bussi-Rabutin à une dame, 161.

Lettre de madame de S. au comte de Bussi, 162.

Lettre de madame de Sévigné à madame la com-
tesse de Grignan sa fille, 163.

Lettre en proverbes à une demoiselle, 165.

Des lettres d'affaires, 166.

DE L'HISTOIRE, 167.

ART. I. De la Chronologie, 169.

ART. II. De la Géographie, 174.

Notions préliminaires, tirées de la géométrie,
qu'on doit se faire expliquer, ayant une sphere
sous les yeux et des cartes géographiques, 177.

Du globe artificiel, et des grands et petits cer-
cles, 180.

De la latitude et de la longitude, 182.

Des zones et des climats, 183.

Des positions de la sphere, *ibid.*

De la situation respective des habitants de la
terre, 184.

Axiomes géographiques, 185.

Du Globe terrestre, 187.

De l'Europe, 188.

De l'Asie, 191.

De l'Afrique, *ibid.*

De l'Amérique, 192.

De l'Océan et de sa division, 193.

Des golfes portant le nom de mer, 194.

Détroits fameux, 195.

Lacs fameux, *ibid.*

Isthmes fameux, 196.

Caps fameux, *ibid.*

Montagnes célèbres, 197.

Division des isles principales, 198.

Isles de l'Europe, *ibid.*

Isles d'Asie. Dans l'océan, 199.

Dans la méditerranée, *ibid.*

Isles d'Afrique, 200.

Isles de l'Amérique. Dans la partie septentrionale, *ibid.*

Dans la partie méridionale, 201.

Fleuves et rivières considérables des quatre parties de la terre, *ibid.*

Dans les isles britanniques, *ibid.*

Rivières d'Asie, 203.

Rivières d'Afrique, *ibid.*

Rivières d'Amérique, 204.

Des différents gouvernements, *ibid.*

Des différentes religions, 205.

DE L'EUROPE. I. Couronnes du nord. Suede, 206.

Archevêchés, évêchés et universités, *ibid.*

Le Danemarck, 208.

1. Isles du Danemarck, *ibid.*

2. Le Jutland, 209.

Norwege, *ibid.*

Archevêchés et évêchés, *ibid.*

II. La France, 210.

Archevêchés avec les évêchés suffragants, 211.

Universités, 212.

Rivières de France, *ibid.*

Parlements, 213.

Chambres des comptes, 214.

Cours des aides, *ibid.*

Conseils souverains, *ibid.*

AU NORD. I. Picardie, 215.

II. Normandie, *ibid.*

III. Isle de France, 216.

IV. La Champagne, 217.

AU MILIEU. I. Bretagne, 218.

II. Orléanois, *ibid.*

III. La Bourgogne, 219.

IV. Le Lyonnais, 220.

AU MIDI. I. Guienne et Gascogne, *ibid.*

II. Languedoc, 221.

III. Dauphiné, 222.

IV. Provence, 223.

Pays de conquêtes, *ibid.*

III. L'Allemagne, 225.

- Archevêchés, évêchés et universités, 226.
 Électeurs ecclésiastiques, *ibid.*
 Électeurs séculiers, 227.
 Rivières d'Allemagne.
 Pays adjacents. Le royaume de Bohême, 238.
 Archevêché, évêchés et universités, *ibid.*
 La Hongrie, *ibid.*
 Archevêchés et évêchés, 239:
 Pays-Bas, 240.
 Rivières des Pays-bas, *ibid.*
 Division de ces provinces par la paix d'U-
 trecht, 241.
 1. Flandre, *ibid.*
 2. Brabant, 242.
 Observation, *ibid.*
 Provinces-Unies, 244.
 Observation, 245.
 Observation, 246.
 Observation, 247.
 La Suisse, *ibid.*
 IV. Pologne, 249.
 Archevêchés, évêchés et universités, 250:
 Rivières, *ibid.*
 V. Moscovie, 252.
 Métropolitains sous l'autorité du czar, *ibid.*
 Rivières, *ibid.*
 La Moscovie septentrionale, 253.
 Moscovie méridionale, 254.
 Observation, *ibid.*
 Au midi. VI. L'Espagne, *ibid.*
 Archevêchés, évêchés et universités, 255.
 Rivières, *ibid.*
 Observation, 256.
 Portugal, 258.
 Archevêchés, évêchés et universités, *ibid.*
 VII. L'Italie, 259.
 Archevêchés, *ibid.*
 Universités, 260.
 Observation, 266:
 Les isles, 268.
 Observation, *ibid.*

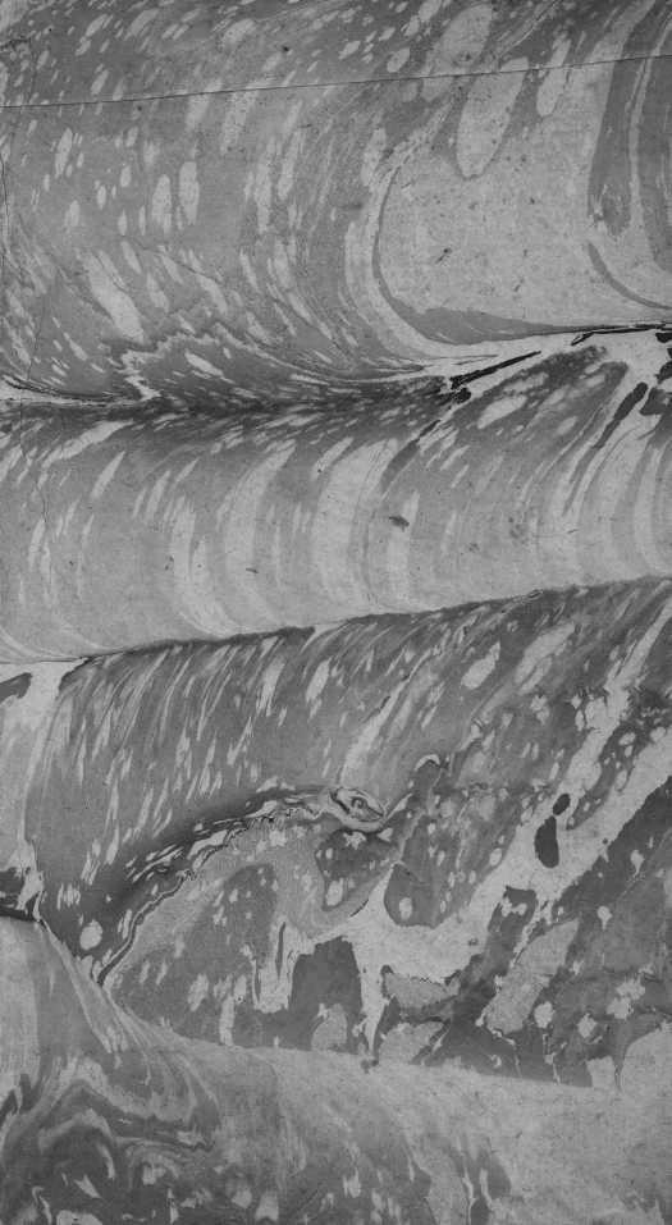
T A B L E.

- Observation, 269.
 VIII. Turquie en Europe, *ibid.*
 Archevêchés et évêchés, 270.
 La Petite Tartarie, 272.
 Des isles de l'Europe. Des isles britanniques, 273.
 Archevêchés, *ibid.*
 Évêchés et universités, 274.
 Rivieres, *ibid.*
 Archevêchés, évêchés et universités, 276.
 L'Irlande, 277.
 Archevêchés, évêchés et université, *ibid.*
 L'Écosse, *ibid.*
ASIE, 278.
 I. La Tartarie, *ibid.*
 Tartarie indépendante, 279.
 Tartarie chinoise, *ibid.*
 II. Turquie d'Asie, *ibid.*
 Observation, 281.
 III. La Perse, *ibid.*
 IV. L'Inde, 282.
 V. La Chine, 284.
 VI. Les Isles, 285.
AFRIQUE, 286.
AMÉRIQUE, 288.
 Amérique septentrionale, 289.
 Isles de l'Amérique septentrionale, 292.
 Petites Antilles, *ibid.*
 Observations, 293.
 Amérique méridionale, 294.
DE L'HISTOIRE.
 I. ÉPOQUE ANCIENNE.
 La création du monde, 1-1696, 298.
 II. Époque. 1696-2883. Noé, ou le déluge, 302.
 III. Époque. 2083-2513. La vocation d'Abraham, 305.
 IV. Époque. 2515-2820. La loi écrite, ou la loi de Moïse, 310.
 Histoire profane, 313.
 V. Époque. 2820-3000. La prise de Troie, 314.
 Histoire sacrée, *ibid.*

- VI. Époque. 3000-3250. La dédicace du temple de Salomon, 319.
Histoire sacrée, *ibid.*
Histoire profane, 324.
- VII. Époque. 3250-3468. La fondation de Rome, 325.
Histoire profane, *ibid.*
Histoire sacrée, 331.
- VIII. Époque. 3468-3802. La liberté rendue aux Juifs, 336.
Histoire sacrée, *ibid.*
Histoire profane, 338.
Alexandre le Grand, 351.
- IX. Époque. 3802-4000. Scipion, ou Carthage vaincue, 354.
Histoire profane, *ibid.*
Histoire sacrée, 372.
Table chronologique des principaux événements, 379.
- Fin de la table du tome premier.









ETUDES
DES
DEMOISELLES

ANT
506